

Bonifacio Raffaella, Ritratti romani da Pompei
(Archaeologia Perusina, 14), Rome, Giorgio
Bretschneider, 1997, 1 vol. 22 × 30, 146 p., 44 pl. h. t.

Jean-Charles Balty

DANS **REVUE ARCHÉOLOGIQUE** 2005/2 n° 40 , PAGES 365ZN À 437ZN

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-0737

ISBN 9782130552444

DOI 10.3917/arch.052.0365zn

Date de mise en ligne : 01/08/2007

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-archeologique-2005-2-page-365zn?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

La *Revue Archéologique* donne, dans chacun de ses numéros, la liste des ouvrages reçus, mais elle ne peut s'engager à rendre compte que des ouvrages qu'elle aurait elle-même demandés.

Karageorghis Vassos, Merker Gloria S., Mertens Joan R., *The Cesnola Collection : Terracottas*, New York, The Metropolitan Museum of Art, 2004, 1 CD-ROM.

Voici un nouveau volume à ranger parmi les catalogues d'antiquités chypriotes, conservées partout dans le monde, que V. Karageorghis, au sein de la Fondation Leventis, publie régulièrement avec une indéfectible énergie. Il s'agit toutefois d'une nouveauté, comme l'indique le directeur du Metropolitan Museum dans la préface, à la fois pour la forme – l'ouvrage n'existe que sur support numérique – et pour le fond – après la parution en 2000 du superbe catalogue sélectif qui avait accompagné l'ouverture des salles chypriotes du musée, qualifié ici d'« introduction populaire », la publication exhaustive de l'ensemble de la collection commence avec ce premier CD-ROM.

L'intérêt du support numérique apparaît d'emblée : il offre accès, avec un coût et un encombrement réduits, aux notices de 423 objets et à leur photographie en couleurs. L'utilisation du CD-ROM est extrêmement simple, à condition d'échanger son ordinateur Mac contre un PC, puisque le programme ne fonctionne que sous Windows. Pour le reste, il s'agit d'un catalogue tout à fait conventionnel, la possibilité de faire des interrogations multiples ou d'associer sur une même vue différentes notices et images permettant seulement de ne pas feuilleter des index et de tourner des pages. L'ouvrage suscite donc les mêmes commentaires que tout autre catalogue raisonné.

Le choix du *corpus* est parfois discutable : pourquoi intégrer dans un catalogue de figurines de terre cuite des pesons de l'Âge du Bronze (n^{os} 25-56) ? Comme c'est souvent le cas pour l'artisanat antique de Chypre, la limite entre coroplastie et céramique est difficile à établir : la figurine *White Painted* n^o 6 est détachée d'un vase, les figurines hellénistiques n^{os} 376-378 sont vraisemblablement des appliques. Trois objets catalogués ne sont d'ailleurs pas issus de la collection Cesnola : une tête modelée en creux, caractéristique des productions du Nord-Ouest de l'île et qui proviendrait de « Thèbes, Grèce »,

ce qui n'est guère vraisemblable (n^o 68) ; une terre cuite bizarre (un faux ?), qui n'est certainement pas chypriote et ne possède aucune indication de provenance (n^o 76) ; enfin, un personnage de style kourien, représenté dans une position étrange et qui aurait été retrouvé à Éphèse, ce qui est également surprenant (n^o 152).

La difficulté essentielle réside dans le classement. Certes, la possibilité d'interrogations multiples permet d'échapper au cadre proposé, mais les commentaires généraux portent sur les catégories distinguées. Le principe d'organisation est avant tout chronologique. Les autres subdivisions tiennent compte, pour l'essentiel, des dimensions et des types iconographiques des figurines. Or le découpage chronologique est souvent artificiel. C'est notamment le cas pour l'époque classique, qui voit à la fois le maintien de productions de tradition archaïque et la création de types entièrement nouveaux : les A. le soulignent d'ailleurs dans le commentaire 13, en indiquant que certains exemplaires classiques ont été catalogués parmi les figurines archaïques. La série des « corès » est ainsi intégrée dans la catégorie des « figurines féminines chypro-archaïques » (n^{os} 212-223), alors que la plupart des objets est d'époque classique. La chronologie prévaut pour le classement des figurines mycéniennes, qui entrent dans le groupe des « figurines du Chypriote Ancien au Chypriote Récent » (n^{os} 16-17), mais pas pour les terres cuites grecques plus récentes, archaïques à hellénistiques, et tout aussi certainement découvertes à Chypre, qui sont regroupées à la fin en « figurines non chypriotes » (n^{os} 409-423). Les catégories par types, définies de façon large, de manière à ne pas multiplier les subdivisions, ne mettent pas toujours en relief l'originalité de certaines représentations (le centaure n^o 115 est classé parmi les « cavaliers ») ou de certaines séries de production (pourquoi avoir séparé les figurines du style d'Achna, n^{os} 182-185 et 194-196 ?). Il est d'ailleurs regrettable que les

critères de technique et d'atelier n'aient pas été davantage pris en considération dans le classement et les commentaires. Certes, les indications de provenance de Cesnola sont sujettes à caution, mais sa collection comprend quelques belles séries (cavaliers de Kourion, représentations de la « déesse de Kition », musiciennes d'Achna, etc.) et les articles fondateurs de M. Yon et A. Caubet ont bien montré tout le profit qu'on pouvait tirer de ce genre d'approche. Les commentaires restent, sur ce point, souvent succincts et les indications bibliographiques sommaires : à propos de Lapi-thos (n° 192), par exemple, les A. ne mentionnent pas l'article de M. Yon et A. Caubet paru dans le *RDAC* en 1988 et ils se contentent de renvoyer au volume, plus récent, du *Coroplastic Art of Ancient Cyprus* qui, lui, certes, cite la référence.

De fait, ce catalogue ne doit pas être utilisé seul, mais avec d'autres ouvrages, de papier cette fois, et surtout les sept volumes du *Coroplastic Art of Ancient Cyprus* (1991-1999) qui comprennent les figurines les plus représentatives de la collection Cesnola (de l'Âge du Bronze à l'époque

archaïque) et qui offrent des commentaires souvent beaucoup plus détaillés. Cela n'enlève rien à la qualité de l'immense travail accompli, qui fournit un complément utile au choix d'œuvres paru en 2000. Pour les périodes plus récentes, de l'époque classique à l'époque hellénistique, pour lesquelles on ne disposait jusqu'alors que des inventaires, anciens ou partiels, de Cesnola (*A Descriptive Atlas of the Cesnola Collection of Cypriote Antiquities in the Metropolitan Museum of Art*, New York, 1885-1903) et de Myres (*Handbook of the Cesnola Collection of Antiquities from Cyprus*, New York, 1914), ce CD-ROM présente désormais un *corpus* de référence. On attend donc avec impatience la parution, annoncée, des autres volumes de la collection.

Sabine Fourier,

CNRS / HiSoMA-UMR 5189,
Maison de l'Orient et de la Méditerranée,
7, rue Raulin,
69365 Lyon Cedex 07.

Callot Olivier, *Salamine de Chypre, XVI, Les monnaies, Fouilles de la ville 1964-1974*, Paris, De Boccard, 2004, 1 vol. 25 × 32, 219 p., 44 fig. ds t.

Ce volume nous offre la publication des 1 813 monnaies trouvées dans la ville de Salamine par la mission archéologique française de 1964 à 1974, date de l'interruption des fouilles. Les trouvailles ont été faites dans différents chantiers présentés en introduction et dont la localisation est clairement indiquée sur un plan p. 6 (la tombe XI, signalée en légende, a malencontreusement été omise sur le plan lui-même). La plupart des monnaies sont en bronze et en mauvais état de conservation, comme c'est souvent le cas pour les monnaies de fouilles. L'ensemble se caractérise par une proportion importante de monnaies byzantines, qui s'explique notamment par le fait que les fouilles ont surtout mis au jour des monuments byzantins et que les niveaux les plus anciens n'ont guère pu être fouillés.

Les 86 monnaies grecques (les n°s 17 et 18 seraient les deux moitiés d'une même monnaie) se répartissent de la manière suivante : 4 monnaies de rois chypriotes dont une fourrée, 8 monnaies chypriotes d'époque lagide, 3 monnaies chypriotes incertaines ; 39 monnaies lagides dont 1 tétradrachme et 2 didrachmes, la plupart pro-

venant de l'atelier de Paphos ; 6 alexandres, 12 monnaies antigonides, 4 monnaies séleucides (presque toutes d'Antiochos IV) ; 9 monnaies de la basse époque hellénistique ou du début de l'époque impériale se répartissant entre Élaïoussa en Cilicie, des cités phéniciennes, la Judée. Le nombre important de monnaies lagides, presque la moitié de l'ensemble, résulte naturellement de la domination ptolémaïque.

Parmi les 106 monnaies impériales romaines, 20 sont antérieures à la réforme de Dioclétien ; parmi elles se trouvent 2 deniers. Comme dans de nombreux sites, l'essentiel est fourni par les frappes postérieures à la réforme de 294 ; les monnaies provenant de l'atelier d'Antioche, atelier impérial le plus proche de Chypre, sont majoritaires. Des imitations sont signalées ; on aurait aimé savoir quelle est la part des imitations frappées et des imitations coulées.

Parmi les 64 monnaies provinciales romaines, 45 proviennent de Chypre (ateliers de Paphos ou Salamine) ; l'essentiel est constitué par un trésor de 25 monnaies d'argent de Vespasien et Titus trouvées dans la fouille du temple de Zeus. Les autres monnaies se répartissent entre Antioche

(9 monnaies), l'Égypte, Alexandrie de Troade, Samos.

Les 812 monnaies byzantines se répartissent de la manière suivante : 7 monnaies d'Anastase, 8 de Justin I^{er}, 14 de Justinien I^{er}, 13 de Justin II, 9 de Tibère II, 62 de Maurice Tibère, 24 de Phocas, 1 de la révolte d'Héraclius et Héraclius père, 309 d'Héraclius, 258 de Constantin II, 6 de Constantin IV, 7 de Justinien II (premier règne), 4 de Léonce, 11 de Tibère III, 2 de Constantin V et Léon IV, 1 de Basile II et Constantin VIII, 74 indéterminées, 2 imitations ou faux d'époque (imitations en plomb de *solidi* ?). C'est à la période byzantine qu'appartiennent les 4 monnaies d'or recensées dans les fouilles. Parmi les 24 monnaies d'époque omeyyade, on compte 1 monnaie byzantine contremarquée, 13 imitations du monnayage de Constantin II, 4 monnaies « arabo-byzantines », 6 proprement omeyyades.

Les 18 monnaies de l'Orient latin sont des monnaies d'argent du duché de Normandie et du comté de Blois et Chartres, qui proviennent d'un trésor découvert près de la basilique de la Campanopetra, vraisemblablement enfoui à l'époque de la première croisade.

Enfin, sont répertoriées et décrites dans la mesure du possible 648 monnaies illisibles, classées par sites, et 55 monnaies « disparues », celles dont le degré d'oxydation était tel qu'elles n'ont pu être conservées. Pour chacune des monnaies illisibles, le catalogue indique le métal, le diamètre, le poids. Ce choix se justifie tout à fait dans la publication de monnaies de fouilles car le module des monnaies permet souvent de les attribuer à une période donnée, ce qui est le cas ici, et on peut en tirer des informations utiles, si minces soient-elles, pour l'histoire du site.

La présentation du catalogue est claire. Dans le catalogue même, sont insérés des commentaires précieux sur les difficultés d'identification, le contexte archéologique (bourse perdue p. 13) ou historique (p. 17 à propos d'une occupation séleucide ; p. 93, 97, 102 sur l'histoire monétaire de Chypre pendant la période troublée du conflit arabo-byzantin dans la deuxième moitié du VI^e siècle). Le catalogue est suivi d'un commentaire en deux parties, une partie chronologique, où les trouvailles de Salamine sont comparées pour chaque période à celles de Kourion, au Sud-Ouest de l'île, et une partie topographique, où sont récapitulées les trouvailles secteur par secteur, ce qui permet de mesurer l'évolution de l'occupation ; des tableaux récapitulatifs donnent une vision d'ensemble des trouvailles. En fin de volume, un glossaire définit très clairement les termes numismatiques, notamment à l'intention des non-spécialistes. Des index établis par Mar-

guerite Yon (qui signe aussi l'avant-propos) permettent en outre aux archéologues de faire le lien entre la numérotation du catalogue et les données des fouilles. 676 monnaies font l'objet d'illustrations, complétées par des dessins pour 19 monnaies surfrappées.

On peut exprimer quelques regrets. Dans le catalogue, les références bibliographiques retenues sont parfois anciennes et des catalogues plus récents auraient pu être plus systématiquement pris en compte ; l'indication des tomes dans les références à la série *Roman Imperial Coinage (RIC)* aurait été utile. L'expression « ajustement impossible » n'est sans doute pas la meilleure pour indiquer que la monnaie est en trop mauvais état pour qu'on puisse déterminer l'orientation des axes ; il aurait été préférable de renoncer dans ces cas-là à toute indication concernant l'ajustement, l'explication donnée dans l'introduction étant suffisante. On peut regretter que les monogrammes n'aient pas été intégrés directement dans le catalogue comme les moyens informatiques actuels permettent aisément de le faire : le lecteur est ici contraint à des va-et-vient entre le catalogue et le tableau des monogrammes donné p. 125. Une liste récapitulative des trésors aurait été utile, même s'ils sont clairement indiqués dans le catalogue. Pour le classement des monnaies, d'autres choix auraient pu parfois être faits : pour la période qui s'étend de la réforme monétaire de Dioclétien à celle d'Anastase, les monnaies auraient pu être classées par type et légende de revers plutôt que par empereur puisque les séries sont généralement frappées au nom de différents empereurs en même temps ; pour les monnaies provinciales romaines, plutôt que l'ordre géographique traditionnel, on aurait pu privilégier un ordre géographique à partir de Salamine même. Dans le commentaire, une comparaison avec des publications de monnaies trouvées dans des cités extérieures à Chypre, par exemple Antioche, aurait pu compléter la comparaison faite avec Kourion. Pour les illustrations, l'usage de clichés directs, qui tend malheureusement à se répandre dans les ouvrages numismatiques, est regrettable : pour des monnaies en bronze peu lisibles, le recours à des moulages est toujours préférable. Telles quelles, les planches sont difficiles à utiliser. Certaines monnaies, sans doute très usées, ne sont pas illustrées, alors que l'A. suggère très prudemment dans son commentaire une identification : le lecteur aimerait pouvoir se faire lui-même une idée. Enfin, le volume comporte de nombreuses coquilles.

Cependant, on ne peut que saluer cette publication : l'étude des monnaies de fouilles est un travail ingrat, mais leur publication est extrême-

ment précieuse à la fois pour l'histoire monétaire et pour les histoires locales ou régionales. O. Callot montre dans ce livre le souci constant d'être utile à la fois aux numismates et aux archéologues, de permettre l'utilisation des informations numismatiques par des non-spécialistes et d'éclairer l'histoire monétaire par les apports ou les contraintes de l'archéologie. L'A. met à la disposition des historiens un ensemble monétaire important qui constitue un aspect de l'histoire de

Salamine, un des sites majeurs de l'île de Chypre. Il faut souhaiter que se multiplient les publications de ce genre concernant des monnaies de fouilles.

Marie-Christine Marcellesi,

CNRS, UMR 5060, Centre Ernest-Babelon,
3D, rue de la Fêrolierie,
45071 Orléans Cedex 2.

Yon Marguerite, avec les contributions de Amadasi Guzzo M. G., Malbran-Labat Florence, Oziol Thérèse, Szyner Maurice, *Kition dans les textes, Testimonia littéraires et épigraphiques et corpus des inscriptions (Kition-Bamboula, 5)*, Paris, ERC, 2004, 1 vol. 21 × 33, 380 p., 48 fig. ds t.

Ce volume, le cinquième consacré au site de Kition-Bamboula (moderne Larnaka) fouillé depuis 1976 par l'équipe lyonnaise, présente de manière commode tous les témoignages écrits concernant « de près ou de loin » la cité chypriote de Kition, sur le modèle des recueils existant déjà pour Salamine (M.-J. Chavane et M. Yon, *Salamine*, X, 1978) et pour Amathonte (P. Aupert et M.-Ch. Hellmann, *Amathonte*, I, 1984). Une première remarque s'impose : les documents rassemblés sont exceptionnellement variés et hétérogènes. C'est ce qui fait la richesse et l'intérêt de cet ouvrage attendu, d'autant plus utile que l'accès à ces textes exige les compétences conjuguées d'hellénistes et d'orientalistes. Les langues employées reflètent la culture originale de Kition : le grec et le phénicien avant tout, mais aussi, constituant une sorte de contour linguistique, trois inscriptions latines, quatre inscriptions assyriennes, trois inscriptions égyptiennes, dix inscriptions en chyro-minoen et deux inscriptions cunéiformes ougaritiques, auxquelles on peut ajouter les *ostraca* de la forteresse d'Arad et les textes bibliques en hébreu. Au total, ce qui pourrait constituer un record, neuf systèmes d'écriture (en comptant le syllabaire chypriote) sont convoqués pour esquisser la silhouette de la cité pendant quinze ou seize siècles. Les documents, judicieusement numérotés de façon continue mais ouverte, sont présentés en deux volets : d'une part (I, *Testimonia*), les textes littéraires et les témoignages épigraphiques retrouvés en dehors de Kition ; d'autre part (II, *Corpus épigraphique*), les inscriptions découvertes sur le territoire de Kition.

Les textes de la première partie sont répartis en chapitres (I, *Géographes* ; II, *Origines* ; III, *Kition*

dans l'histoire ; IV, *Kitiens célèbres ou inconnus*) et classés selon la chronologie du site et non selon celle des auteurs, ce qui permet au lecteur de suivre l'histoire de la cité depuis la première période phénicienne (fin du IX^e s. av. J.-C.) jusqu'au début du VI^e s. apr. J.-C. Les premières allusions historiques concernent les relations de Chypre avec les Grands rois d'Assyrie durant la période chyro-archaïque (ca 750-600 av. J.-C.) et complètent les données archéologiques relativement abondantes (grand temple de Kition-Kathari, sanctuaires archaïques de Kition-Bamboula). La documentation est plus abondante pour la période classique, où Chypre est au milieu des conflits entre les Grecs et les Perses, puis pour le début de l'époque hellénistique, où les luttes des diadoques mettent un terme aux royaumes locaux finalement intégrés dans les possessions lagides. Le dernier chapitre établit la prosopographie externe de Kition, avec notamment un gros dossier sur le philosophe Zénon.

Dans la seconde partie, les documents épigraphiques sont classés selon la langue utilisée avec, en premier chef, la collection des quelque cent cinquante textes rédigés en phénicien (surtout des épitaphes, mais aussi des dédicaces à des divinités et des inscriptions sur céramique), pour la grande majorité à l'époque classique, qui constituent une proportion importante des inscriptions connues dans cette langue. Le *corpus* en avait déjà été publié en 1977 par M. G. Amadasi Guzzo et V. Karageorghis, mais on trouvera là une utile mise à jour. Le *corpus* grec alphabétique, présenté par Th. Oziol, comprend deux cent vingt-sept numéros, dont un tiers d'épitaphes (voir ma notice dans le *Bull. ép., REG*, 2004). En couvrant

les périodes hellénistique et romaine, ces documents succèdent à ceux du *corpus* précédent : à partir du III^e s. av. J.-C., le phénicien cède la place à la *koiné* et à l'écriture alphabétique. À l'instar des autres cités chypriotes, Kition, sous la domination des Ptolémées puis des empereurs romains, ne semble pas avoir connu les institutions caractéristiques des cités grecques. Les textes font surtout connaître des notables, notamment des fonctionnaires et des militaires lagides, et, pour l'époque romaine, des gymnasiarques et des prêtres du culte impérial.

À la suite, est présenté le *corpus* des inscriptions syllabiques (une douzaine de textes), dont la maigreur est due au fait que c'est la langue phénicienne qui prédomine à Kition pendant la période où le syllabaire est attesté ailleurs. Le latin n'est attesté que par une dédicace bilingue (latin / grec) à l'empereur Nerva, l'assyrien par l'importante stèle de Sargon II marquant la limite occidentale de l'influence du roi en 707, l'égyptien sur un vase en pierre et par une petite stèle magique, le chyro-minoen par plusieurs objets exhumés lors de fouilles récentes à Kition-Kathari et l'ougaritique sur un bol en argent découvert à Hala Sultan Tekke.

La richesse de cet ensemble documentaire est incontestable, mise en valeur par des commentaires concis, qui présentent avec précision les difficultés d'interprétation (ainsi, dans la première partie, à propos du nom de Kittim / Chettim, qui a pu désigner Kition à proprement parler, mais aussi Chypre en général, voire les régions occidentales, ou à propos de Qartihadast, la Carthage de Chypre, qu'il faut peut-être identifier avec Kition). Malgré tout, si l'histoire de la ville paraît bien illustrée par des événements et des personnages célèbres, ce volume ne laisse pas facilement appréhender l'espace de la cité. Cela tient d'abord à la nature des textes, en particulier ceux des auteurs grecs, « qui ne se sont intéressés aux régions périphériques du monde grec que dans la mesure où l'histoire de ces régions avait une incidence sur la leur, ou si un Grec se trouvait impliqué ». Cela tient aussi au fait que les données concernant l'extension géographique de la cité sont rares et incertaines. Cela tient enfin à la variabilité et à la discontinuité du territoire kitien, qui a parfois englobé ceux de Tamassos et d'Idalion, voire – mais rien ne l'indique – celui de Golgoi. Le classement et la présentation adoptés n'aident pas

toujours à une clarification. Ainsi, le fait que les témoignages littéraires et épigraphiques soient mêlés « afin de combattre l'effet des cloisons qui se dressent souvent entre les disciplines » peut apparaître comme une gêne. Les inscriptions de Tamassos et d'Idalion, qui ont un statut un peu à part dans les *testimonia*, auraient pu faire l'objet d'une section séparée complétant le *corpus* épigraphique. Les A. ont préféré les insérer dans la chronologie des textes littéraires. Par ailleurs, pour le *corpus* épigraphique grec, les A. ont peut-être eu raison de choisir de rassembler tout ce qui relève du district moderne « pour éviter de laisser de côté des découvertes isolées », mais on peut regretter que les inscriptions qui risquent fort d'avoir été gravées en dehors du territoire de Kition ne soient pas distinguées des autres, et, d'une manière générale, que les lieux de provenance, quand ils sont par chance connus, ne fassent pas l'objet d'un plus ample commentaire.

Enfin, des problèmes surgissent inévitablement lorsqu'il s'agit de choisir, classer et présenter des documents aussi disparates. On aurait pu toutefois attendre une unification, en particulier avec des index facilitant les rapprochements entre les différentes sections en même temps que l'exploitation de chacune. Alors que le *corpus* des inscriptions grecques comporte un index des noms propres (ce qui est insuffisant), le *corpus* des inscriptions phéniciennes n'en comporte aucun. Il est aussi un peu dommage que les noms des Kitiens connus loin de leur cité ne figurent pas à côté de ceux de leurs compatriotes, d'autant que plusieurs d'entre eux se trouvent traduits ou transcrits en phénicien dans des textes bilingues et que ces correspondances constituent un des principaux intérêts de l'onomastique kitienne.

Ces remarques ne doivent pas faire minorer la qualité scientifique et l'intérêt de ce recueil, qui, pour rassembler des documents extrêmement hétérogènes, a réussi à associer des disciplines aux conventions et aux traditions différentes. Il faut terminer en signalant un oubli : avant l'extrait des *Acta Barnabae*, 22 (n° 85, p. 90), il aurait fallu insérer le paragraphe 21, qui mentionne l'hippodrome et l'aqueduc de Kition.

Jean-Baptiste Cayla,

57, rue du Coq,
13100 Marseille.

Karageorghis Vassos, en coll. avec Chamay Jacques, Chrzanovski Laurent, Decrouez Danielle, Zimmermann Jean-Louis, *Ancient Cypriote Art in the Musée d'Art et d'Histoire, Geneva*, Athènes-Kapon, Fondation Costakis - Leto Severis, 2004, 1 vol. 21 × 27,5, 152 p., fig. ds t.

Avec celui de Dublin, rédigé par Chr. Souyouzoglou-Haywood (voir *RA*, 2005, p. 92), ce volume est le deuxième catalogue d'antiquités chypriotes à paraître en 2004, dans le cadre du programme initié par V. Karageorghis au sein de la Fondation Leventis.

On admirera, comme à chaque fois, l'efficacité du travail accompli – quatre jours ont suffi pour sélectionner les œuvres et rédiger les notices (préface, p. 8) – et la qualité de l'ouvrage, muni d'un tableau chronologique, d'une carte, d'une bibliographie, d'une table de concordance, d'un index et, surtout, de superbes photographies en couleurs. Les coquilles sont peu nombreuses : on corrigera toutefois, dans la bibliographie, le renvoi à Hermery 1992 (il s'agit d'un article paru dans le *CCEC*, 16, 1991-1992) et à Hellmann, Tytgat 1984 (il s'agit du premier volume des *Testimonia* d'Amathonte, dû à P. Aupert et M.-Chr. Hellmann).

À l'exception des sceaux de la collection Kenna et des sculptures en pierre, publiés précédemment, la majeure partie de la collection est inédite. Or le musée possède de belles séries (vases du Bronze Moyen, figurines archaïques de production amathousienne) et quelques objets rares. C'est, par ex., le cas des deux vases accolés, en forme de bœufs sous le joug (n° 62), de l'amphorisque du « style d'Amathonte » (n° 118), de la représentation, déjà connue, de personnage portant un masque (n° 165), ou encore de la jarre miniature n° 110, que l'on rapprochera d'exemples de découverte récente, provenant d'Episkopi-Phoinitzi (*BCH*, 123, 1999, p. 606, fig. 24) et d'Amathonte-*Anemos* (*BCH*, 126, 2002, p. 697, fig. 22).

Certaines interprétations sont discutables. Le cruchon n° 108 ne me paraît pas d'origine phénicienne : cette forme est courante, en fabrique *Plain White*, dans le répertoire des potiers amathousiens. La figurine féminine n° 176 n'est certainement pas chypriote, elle a été plus vraisemblablement fabriquée dans un atelier de Syrie du Nord.

Ce volume s'inscrit dans une série de publications, dont il reprend les principes (choix d'œuvres, notices succinctes), à destination non seulement des étudiants et des chercheurs, mais aussi du public cultivé (p. 8). De fait, à l'ex-

ception des chapitres rédigés par L. Chrzanovski (lampes) et J.-L. Zimmermann (objets métalliques), qui offrent en introduction un panorama de l'ensemble de la collection et un état des recherches, le catalogue est brut, sans commentaire. La notice du vase n° 116 n'indique pas qu'il s'agit de l'imitation chypriote d'une forme grecque. Seul l'emploi du terme *skyphos*, au lieu de « bol », permet de le deviner : on aurait aimé au moins un renvoi, en bibliographie, à l'article fondateur de N. Coldstream (*RDAC*, 1979, p. 255-269). On voit mal l'intérêt des résultats d'analyses pétrographiques, livrés sans exposé de la problématique ni commentaire (p. 116) : sans doute faut-il en conclure que toutes les sculptures ont été réalisées dans le même calcaire, d'origine chypriote. De manière plus générale, les provenances données pour les œuvres issues de la collection Castan (les plus nombreuses) sont étonnantes. L'A. s'est justifié ailleurs de ne pas mener de recherches sur l'origine des collections : ce n'est pas le but de ces catalogues, qui servent avant tout à faire connaître l'art chypriote antique. Mais il aurait sans doute fallu alerter le lecteur sur le caractère douteux de la plupart des indications de provenance. L'historique, rédigé par J. Chamay (p. 10-13), note seulement que L. Castan mena des fouilles à Kition et, c'est à rechercher dans la n. 3, à Kourion et à Amathonte. Or, si l'on consulte l'article d'A. Hermery (*CCEC*, 16, 1991-1992, p. 29-32), on apprend qu'une partie au moins de la collection Castan provient de Cesnola. Les similitudes entre les deux collections sont frappantes, aussi bien dans leur composition (rares « temple boys » en marbre, par ex.) que dans les provenances données. Comme pour la collection Cesnola, les objets dits provenir de Paphos ont certainement été recueillis ailleurs (nos 137-138, 140, 153-154, 179 et 181). De même, on remarque une certaine confusion entre Kourion et Amathonte : il est tout à fait improbable que des céramiques de l'Âge du Bronze aient jamais été découvertes à Amathonte (nos 29, 50-52, 54-55, 57-59 et 92) ; de nombreux vases et figurines de fabrication amathousienne sont dits provenir de Kourion (nos 117, 155-156, 162-163, 165, 168, 180), notamment des masques (nos 185-186) qui ont

des parallèles exacts dans la collection Cesnola de New York, avec une même indication de provenance. En somme, il apparaît que la collection Castan est un condensé de celle de Cesnola, dont elle est vraisemblablement, en grande partie, issue. Il y a là un travail historiographique à mener.

Ces réserves mises à part, gageons que cet ouvrage atteindra son but en suscitant, comme le

souhaite l'A., le développement des études chypriotes dans les universités suisses.

Sabine Fourier,

CNRS / HiSoMA-UMR 5189,
Maison de l'Orient et de la Méditerranée,
7, rue Raulin,
69365 Lyon Cedex 07.

Bezzola Silvana, *Lucerne fitili dagli scavi di Palaepaphos (Cipro) (Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern, V)*, Mayence / Rhin, Philipp von Zabern, 2004, 1 vol. 21 × 29,5, XVIII + 246 p., 1 carte, 7 fig. ds t., 53 pl., 12 tableaux ds t.

La publication des fouilles de Palaepaphos dans la collection *Ausgrabungen in Alt-Paphos auf Cypern*, dirigée par F.-G. Maier, vient de s'enrichir de son tome V. Silvana Bezzola est l'auteur de la première partie consacrée aux lampes trouvées sur le site (rédaction achevée en 1998). La seconde comporte une cinquantaine de pages qui présentent la tombe à chambre de Koukli-Askalon, fouillée en 1990-1991 : F.-G. Maier signe l'étude archéologique et historique, K. Lorentz l'anthropologique et M. Palaczyk nous donne quelques pages sur les timbres d'amphores.

S. Bezzola souligne d'emblée l'importance du travail qui lui a été confié puisqu'il ne s'agit ni d'un guide général, ni d'un catalogue de musée, mais de la publication de matériel de fouilles. Or les pièces sont nombreuses : 738 lampes étudiées, dont quelques-unes proviennent de Néa Paphos ; plus de 200 fragments. La période couverte est considérable : 1 200 ans ; le site précisément délimité. L'intérêt est alors double : pour cette catégorie d'objets, la lampe, et pour sa typologie, mais aussi pour la connaissance de l'histoire du site, de son rôle dans l'île, et de l'histoire de Chypre même. S. B. prépare le lecteur à la consultation de son livre en rappelant les lieux fouillés (18) et leur abréviation. Pour chaque grand type (lampes ouvertes, lampes grecques et hellénistiques, lampes romaines, byzantines, médiévales et modernes), elle essaie de constituer des ensembles céramiques établis selon les critères habituels (couleur, pureté, cuisson...). Ce système de normalisation et d'abréviations allégera à coup sûr la rédaction.

La présentation du matériel suit fondamentalement la typologie admise depuis Vessberg, mais, compte tenu du grand nombre d'exemplaires

étudiés, S. B. a été amenée à créer d'autres ensembles et sous-ensembles numérotés. Trente et une planches (dessins et photos) illustrent un grand nombre d'exemplaires (sans échelle, malheureusement) ; différents tableaux proposent des éléments de synthèse.

Le chap. I est consacré aux lampes ouvertes qui proviennent principalement de KA (porte et rampes) et de TE (maison Chypro-Class. II). Elles sont réparties en sept groupes, sans compter les *varia*, eux-mêmes divisés en sous-groupes, selon des critères morphologiques. Malgré une étude très minutieuse des parallèles publiés, S. B. constate, elle aussi, qu'une analyse chronologique fondée sur la typologie est difficile (le type II b, par ex., couvre les périodes du Ch-Arch. II au Ch-Class. II). Elle établit des correspondances entre les ensembles typologiques et les types de pâte, mais elle se refuse à faire une analyse plus approfondie à cause de la nature de l'argile « che sull'isola è molto uniforme ed è molto simile anche a quella delle lucerne medio-orientali ». Il reste donc à souhaiter que, au delà des apparences, des analyses physico-chimiques permettront, un jour, de relier les lampes ouvertes de Chypre aux autres productions céramiques contemporaines, de déterminer certains ensembles et d'en trouver la provenance.

Le chap. 2 regroupe les lampes dites grecques et les lampes hellénistiques (n^{os} 118 à 215). S. B. adopte les classifications habituelles fondées sur la forme du réservoir (globulaire, piriforme, biconvexe, biconique). Tous les types sont représentés avec une grande variété de formes et d'argile. S. B. souligne les difficultés qu'il y a, dans certains cas, à distinguer la production locale des importations qui, elles-mêmes, peuvent être des

imitations de modèles attiques. Sans doute est-ce la raison pour laquelle elle n'a pas opté pour une présentation faisant alterner matériel exporté / production locale, réservant aux seules lampes attiques, nombreuses (n^{os} 171-190), un groupe propre.

Il faut noter l'importance des importations de Rhodes, à Palaepaphos aussi, à partir du III^e siècle, au point que ces lampes rhodiennes, largement imitées, deviennent un type proprement chypriote. Si l'on remarque la rareté des lampes du « type de Cnide » à Palaepaphos, représentées par un seul bec, en revanche neuf lampes de ce type (dont le n^o 190) ont été trouvées à Néa Paphos. C'est beaucoup plus qu'à Kition, et même qu'à Salamine.

Les lampes hellénistiques moulées occupent le type III (n^{os} 216-227). Huit proviennent de Palaepaphos, quatre de Néa Paphos. Leur variété est extrême : les sous-types ne sont souvent illustrés que par un ou deux exemplaires. On remarquera qu'à Palaepaphos, comme dans les autres sites de l'île, les lampes d'Éphèse sont peu représentées. Cette grande diversité illustre bien le brassage extrême des courants pendant l'époque hellénistique II : bien que tournée vers l'Ouest, Palaepaphos, comme d'autres sites dans l'île, commence à avoir des contacts de plus en plus fréquents avec l'Orient. Les problèmes sont complexes car formes et décors ont été imités et on débat toujours pour connaître, la plupart du temps, l'origine de ces lampes. Les pâtes (grises à vernis noir, beiges à vernis rose) ne permettent pas à S. B., qui reste d'une prudence extrême, de déterminer nettement les provenances. C'est pourtant là, me semble-t-il, que se trouve la clé (e.g. n^o 221). On se doit de signaler la lampe n^o 217 pour laquelle S. B. ne connaît pas de parallèle : la tête qui la décore fait penser à une figure hathorique semblable à celles qui sont attestées sur d'autres objets à Chypre (A. Caubet, M. Pic, *Un culte hathorique à Kition-Bamboula*, dans *Archéologie au Levant*, Lyon, 1982, p. 236). Même si cette lampe est nettement postérieure aux objets présentés dans cette contribution, une recherche dans cette direction serait peut-être fondée dans la mesure où la région de Paphos, à cette époque, est en relation étroite avec l'Égypte.

Le chapitre consacré aux lampes moulées d'époque romaine regroupe les types IV à VII (n^{os} 228-308), ce qui correspond aux lampes dites d'Hérode (étudiées avec minutie) et aux types 10 à 16 de Vessberg. À propos des lampes à bec allongé avec volutes doubles, en ancre ou pas, on aurait souhaité, ici aussi, une meilleure mise en évidence des importations. En outre, la diversité des exemplaires du type IV (bec rond)

est si grande que, malgré les sous-types, le lecteur ne se forge pas une opinion aussi nette que si S. B. avait mis en évidence les objets qu'elle jugeait importés, faisant ressortir l'originalité – ou non – de la production chypriote. On aurait aussi aimé savoir ce que pensait l'auteur du nombre relativement petit de ces exemplaires dans une ville prospère à cette époque.

Le chap. 4 est consacré au Bas-Empire et à l'époque byzantine. Il regroupe les types VIII à XVI, qui correspondent aux types 18 à 20 de Vessberg.

Les types VIII et IX (n^{os} 309 à 545) (= Oziol 18 *a* et 18 *b*) signent une nouvelle phase de l'histoire de la lampe à Palaepaphos. C'est le début d'une production de masse qui correspond à une diminution notable des importations. La présentation du type VII (Oziol 18 *a*) est faite avec grande précision puisque les 18 lampes sont réparties en 7 sous-groupes, selon le décor. Daté des III^e-IV^e siècles, ce matériel provient des tombes.

Mais ce sont les 196 lampes du type IX qui forment la catégorie la plus importante. Elles ont été trouvées dans la tombe TSR, mêlant symboles païens, juifs et chrétiens, avec une forte représentation du motif à la croix (34 exemplaires) et du « cheval paré » (75 exemplaires). S. B. étudie avec minutie les différentes variantes (décors, nombre et places des trous d'alimentation, etc.) au risque, peut-être, de gêner la mise en lumière des idées générales. Elle rappelle les discussions qu'avait provoquées l'identification des lettres tracées sur le médaillon des lampes « au cheval au galop », et considère comme acquise la lecture donnée jadis à l'occasion de la publication d'une lampe de la collection Pieridès (Oziol, *Les lampes au musée de la Fondation Pieridès*, 1993, p. 60). Petite coquille, p. 110 : lire Oziol 1993 *b* et non 1993 *a*.

Lorsque les lampes des types VIII et IX sont signées, elles le sont de Sphyrîdôn ou d'Eutychès, potiers dont les productions sont en partie contemporaines, mais très spécifiques dans leurs variations sur un thème commun. L'auteur n'hésite pas alors à parler d'ateliers propres à la région de Paphos. En revanche, les potiers Hermianos, Épictas et Eireas ne sont pas attestés. S. B. remarque, à juste titre, le petit nombre de lampes de ce type dans la région orientale de l'île. Il ne faut pas oublier de préciser que, même si, lors de la publication du tome I consacré aux lampes, les fouilles de Salamine étaient à leur début et qu'un seul exemplaire (type IX), décoré d'un chrisme, avait été découvert, les trouvailles, par la suite, furent rares (trois exemplaires et quelques fragments du type VIII). Cette rareté peut s'expliquer en partie par l'histoire de la fouille elle-même qui, s'intéressant surtout au

quartier byzantin de la Campanopetra, construit sur une esplanade « nettoyée » après le tremblement de terre de 342, n'a pas eu le temps d'explorer les quartiers d'habitation romains (cf. la synthèse donnée par O. Callot, *Les monnaies [Salamine, XVI]*, Paris, 2004, p. 140-148). La fouille de la nécropole, quant à elle (V. Karageorghis, *Excavations at Salamis, I et IV*), a mis au jour quelques tombes qui renfermaient des lampes du Bas-Empire. Les lampes du type 18 a (S. B. VIII) sont faites sur de bons moules, sont relativement nombreuses et deux exemplaires sont signés Sphyriddôn. Celles du type 18 b ne sont attestées que dans la tombe 50 ; leur facture est très mauvaise et aucune n'est signée. Il serait intéressant de tenter de comprendre si les tremblements de terre du IV^e siècle ont eu des conséquences sur la fabrication et la diffusion des lampes de ces types.

Les types IX et XI ressemblent beaucoup aux types VIII et IX dont ils diffèrent par la nature de l'argile. Peut-être pourrait-on discuter la pertinence de cette organisation : le critère fondamental étant celui de la forme, n'aurait-il pas mieux valu rapprocher VII de X et IX de XI ? Le type XIII est consacré aux importations : attiques (n^{os} 593-594), d'Afrique (quatre petits fragments). S. B. remarque que les relations avec la côte syro-palestinienne ou l'Asie Mineure sont beaucoup plus intenses. Les imitations des lampes d'Éphèse occupent le type XIV (n^{os} 603-606). Les lampes « en galet » (n^{os} 607-609) sont regroupées dans le type XV. Probablement à cause de leur petit nombre à Palaepaphos, S. B. se refuse à considérer leur origine et leur lieu de fabrication comme chypriotes. Ce problème ne concerne pas directement Palaepaphos, mais une étude comparative entre le matériel trouvé en Syrie et celui de Chypre devrait porter très précisément sur les décors et leur technique (en relief, en creux, géométriques, figuratifs) pour rendre à chacun son dû.

L'absence du type 19 de Vessberg ne nous surprend pas, car Palaepaphos n'a pas eu la chance de Salamine qui, reconstruite, devient Constantia et, en 431, métropole de l'île. Son épanouissement a dû favoriser le développement de ce type proprement chypriote, alors que la région de Paphos n'a plus de production originale.

Les lampes syro-palestiniennes sont peu représentées (n^{os} 610-620). Bien que peu nombreuses,

leur variété amène la création de six sous-types. Il ne me paraît pas possible de rapprocher l'exemplaire 610 des lampes de Salamine ou de celles du musée de Chypre, retenues par S. B. La forme générale et la présence d'une anse en ruban sont notables, mais la lampe de Palaepaphos ne possède pas cette gouttière, avec interruption du décor, qu'ont les objets cités. Il semblerait, d'autre part, qu'une erreur ait été commise (p. 151) à propos du moule inédit trouvé à Salamine (Inv. 5846) : ce moule ne fait pas partie de la collection Pieridès, mais cette collection possède une lampe (Oziol, 1993 b, n^o 115) qui correspond exactement à ce moule.

Quant aux lampes médiévales, trouvées lors de la fouille de la fabrique de canne à sucre, S. B. nous en fait la présentation. Elles seront publiées dans l'étude annoncée de M.-L. von Nartburg.

Dans sa conclusion, S. B. souligne l'intérêt de l'étude de ce matériel nombreux, varié et de qualité. Elle met en relation les lieux de trouvaille et les types (les uns et les autres sont également confrontés dans des tableaux très aisés à consulter, complétés par d'autres tableaux chronologiques). Elle souligne l'importance pour le site du IV^e siècle apr. J.-C. et consacre de nombreuses lignes à la tombe TSR. Personnellement, j'attirerai l'attention du lecteur sur la richesse que représentent les 180 exemplaires de lampes ouvertes archaïques et classiques. Confrontée à la publication, fin 2003, des niveaux phéniciens et post-phéniciens de Kition-*Kathari* (*Excavations at Kition VI*, part II) qui fournit, dans des contextes bien datés, un grand nombre de lampes ouvertes, l'étude de S. B. permettra peut-être à ceux qui étudient ce type de matériel de proposer des conclusions plus précises que celles auxquelles on est actuellement parvenu.

Il est évident que l'ouvrage de S. B. mérite toute notre attention, à cause de l'importance du sujet, mais aussi en raison du très grand sérieux et de la prudence avec lesquels l'étude a été menée. Il doit désormais compter parmi les livres de référence sur Chypre et sur les lampes de Méditerranée orientale.

Thérèse Oziol,

HiSoMA, MOM-Jean Pouilloux,
7, rue Raulin,
69365 Lyon Cedex 07.

Stampolidis Nicholas Chr., Karageorghis Vassos éd., *ΠΛΟΕΣ... Sea Routes... Interconnections in the Mediterranean 16th - 6th c. BC, Proceedings of the International Symposium held at Rethymnon, Crete, September 29th - October 2nd 2002*, Athènes, Université de Crète - Fondation A. G. Leventis, 2003, 1 vol. 23,5 × 29, 374 p., fig. ds t.

Les remarquables découvertes effectuées depuis 1985 par N. Stampolidis dans la nécropole d'Éleutherne-*Orthi Pétra*, en Crète, avaient été à l'origine d'un premier colloque organisé en 1997 dans la même ville, par les mêmes auteurs et les mêmes institutions (le volume avait été publié à Athènes dès l'année suivante). La réunion portait sur la même période, mais était géographiquement restreinte à Chypre, au Dodécanèse et à la Crète. La manifestation organisée cinq ans plus tard a pris de l'ampleur, puisque ce sont les routes maritimes et les échanges méditerranéens dans leur ensemble qui sont ici considérés, quoique l'Occident au-delà de la Sardaigne soit peu évoqué. La rapidité de l'édition et la qualité de la publication forcent encore une fois l'admiration, et l'intérêt scientifique du volume est évident. En tirant les conclusions de la réunion – exercice dont il est devenu un spécialiste –, R. Merrillees rappelle (p. 371-374) combien les études sur la Méditerranée pré-classique ont souffert de la séparation entre différents domaines d'étude, par période (Âge du Bronze / I^{er} millénaire) ou selon les langues et les civilisations (Égypte / monde sémitique / monde grec / Occident punique), et des filtres imposés au cours du xx^e siècle par des conceptions largement hellénocentristes. Les Actes du II^e Colloque de Rethymnon, qui rassemblent 30 contributions dues à des spécialistes d'origine diverse, présentent un bilan des principales recherches en cours sur le sujet considéré et ouvrent d'importantes perspectives ; comme en 1997, l'usage de l'anglais a été imposé aux participants, pour les communications orales et écrites.

La personnalité des deux éditeurs explique que le rôle de Chypre et de la Crète dans les échanges maritimes et les contacts entre civilisations constitue le point fort de la réflexion. C'est le cas, en particulier, pour les études sur différents sites ou régions au Bronze Récent. Le volume s'ouvre sur un article de F. Lo Schiavo consacré à la Sardaigne entre Orient et Occident (p. 15-34), dans lequel l'auteur mentionne les principales découvertes postérieures à 1998, entre autres pour ce qui concerne les lingots de cuivre chypriotes, qui se comptent désormais par centaines mais proviennent souvent de contextes postérieurs à la fin de la production à Chypre (vers le milieu du xiii^e s.) ; elle rappelle en même temps que de la

céramique locale, « nuragique », a été diffusée en dehors de la Sardaigne – et jusqu'à Kommos en Crète – entre le xiii^e s. et le début du I^{er} millénaire. Pendant plusieurs siècles, l'île joue donc un rôle essentiel entre les différentes « sphères d'interaction » méditerranéennes. La contribution de L. Vagnetti (p. 53-61) s'intéresse à la place de la Crète dans les échanges avec la Méditerranée centrale au II^e millénaire : il y a peu de véritables importations, mais des imitations locales, surtout en Sibaritide. L'Égypte et la côte libyque font l'objet de plusieurs contributions : R. Merrillees présente une synthèse sur les relations extérieures du royaume pharaonique au Bronze final et à l'Âge du Fer (p. 35-39) ; S. R. Snapa (p. 63-70) traite un aspect particulier de cette question, pour le xiii^e s. av. J.-C., à partir du site de Zawiyet Umm el-Rakham, à l'Ouest de Marsa Matruh (à environ 300 km du delta), une petite installation militaire qui a livré des amphores cananéennes, des jarres à étrier, de la céramique fine chypriote et égéenne, témoins d'échanges avec la Crète et le Sud-Est de la Méditerranée ; un établissement comparable a été fouillé à Marsa Matruh-*Paraitonion*, dans l'île de Bates, seul mouillage de quelque importance entre Tobrouk et Alexandrie : il fait l'objet de l'article de D. White (p. 71-82), qui y voit une étape importante sur la route entre le delta et Chypre, entre la fin du xv^e et la deuxième moitié du xiii^e s., et rappelle que le site a livré la plus grande concentration de céramique chypriote à l'Ouest de Chypre (étudiée par L. Hulin). Les relations entre la côte levantine, Chypre, la Crète et l'Égée à la fin de l'Âge du Bronze sont présentées à partir de découvertes ou de recherches récentes. Ainsi, M. Yon, à propos des relations extérieures d'Ougarit (p. 41-51), souligne l'importance d'un lot de tablettes découvert en 1994, dont l'une concerne l'envoi de 33 lingots de cuivre (soit près d'une tonne) au roi d'Ougarit par le roi d'Alasia, ce qui confirme, s'il en était encore besoin, l'identification d'Alasia avec Chypre. Y. G. Lolos (p. 101-116) revient sur l'épave fouillée entre 1990 et 1994 près du cap Iria en Argolide (au Sud d'Asiné), celle d'un navire d'une dizaine de mètres de long qui transportait, vers 1200, une cargaison de vases crétois, mycéniens et chypriotes (quelques marques chypro-minoennes), puis il présente les principaux

résultats des fouilles effectuées depuis 2001 dans l'établissement mycénien de Salamine-*Kanakia*, qui pourrait correspondre à la « vieille Salamine » mentionnée par Strabon ; ici encore, un fragment de lingot en peau de bœuf et divers objets témoignent des relations avec Chypre : curieusement, l'auteur n'évoque pas à ce sujet les traditions légendaires sur l'origine salaminienne / attique de la dynastie des Teucrides, qui règne à Salamine de Chypre à l'époque classique. On retrouve la question des réseaux entre le monde mycénien final, Chypre et le Levant dans la communication de L. Badre (p. 83-99) sur les céramiques importées de Tell Kazel (au Sud de Tartous), en particulier la « *barbarian ware* », une céramique modelée dont la qualité de fabrication ne justifie pas le nom, comme le souligne I. Lemos dans la discussion. Il était difficile, à propos de la fin de l'Âge du Bronze, de ne pas évoquer la fameuse question des « Peuples de la Mer » : T. J. Barako revient sur le sujet (p. 163-171), en défendant la thèse « néomigracionniste », c'est-à-dire (après la mise en cause de la théorie ancienne de l'invasion au profit d'un processus « diffusionniste ») celle d'une arrivée massive et brutale d'étrangers sur les côtes du Proche-Orient, dont la couche de destruction VII de Tel-Miqne / Ekron porterait témoignage ; les bateaux de l'époque auraient été suffisamment grands pour transporter ces agresseurs depuis la Grèce ; toutefois, le lien entre le dieu *Ptygh*, attesté dans une dédicace du ^{vi} s. trouvée à Ekron, et la « Gaia de Pythô » (Delphes) paraît très aventureux, de même qu'un éventuel rôle de Delphes dans la « colonisation » de la fin du II^e millénaire. Enfin, A. Kanta (p. 173-186) présente un intéressant bilan sur les réseaux d'échange établis par les Crétois à la fin du II^e millénaire, dont témoignent en particulier les rites funéraires : les petites tombes à *tholos* comparables à celles d'Ougarit et Enkomi, et les tombes de guerriers, dont celle de Pantassa Amariou, dans l'Ouest de l'île (avec un cratère amphoroïde en bronze qui contenait les ossements brûlés du défunt et d'autres vases de type chypriote), rendent évidente une relation avec Chypre si l'on en juge, en particulier, par la tombe 40 de Kourion-*Kaloriziki* (celle de Pantanassa daterait elle aussi du ^{xi} s.). Sur l'architecture funéraire en Crète au Bronze Récent, l'article de P. Belli (p. 325-328) apporte un intéressant complément qui pose la question d'une éventuelle circulation de carriers et de maçons entre Ras Shamra / Ougarit, Chypre et la Crète.

Plusieurs communications concernent la diffusion en Méditerranée, du Bronze Récent au

milieu du I^{er} millénaire, de divers produits. S. Hadjisavvas (p. 117-123) présente un bilan sur la production et le commerce de l'huile, dans lequel il rappelle les impressionnantes découvertes chypriotes des dernières décennies (au Bronze Récent, le bâtiment X de Kalavassos avait une capacité de stockage d'environ 50 000 l), mais aussi le rôle du site de Tel-Miqne / Ekron au ^{viii} s. L'étude de R. Palmer (p. 125-140) s'intéresse au commerce du vin, des huiles parfumées et de divers autres produits à partir des documents inscrits du Bronze Récent, spécialement le linéaire B : elle reprend la question du sens des adjectifs de type ethnique qui paraissent s'appliquer au même pays, comme *Alasios* et *Kuprios* pour Chypre, *Aigyptios* et *Misraios* pour l'Égypte ; il est difficile d'arriver à des solutions satisfaisantes, mais cette documentation atteste l'importance des huiles parfumées et des textiles provenant de Chypre ; l'idée que le transport sur longue distance ait constitué une sorte de valeur ajoutée aux produits importés dans la monde mycénien est séduisante. La synthèse de J. S. Smith sur les styles d'écriture sur les supports en argile en Méditerranée orientale apporte un utile complément (p. 277-289). L'article de J. D. Muhly sur le commerce du métal au Bronze Récent et à l'Âge du Fer (p. 141-150) est particulièrement stimulant : pour la période ancienne (à partir du ^{xv} s.), il défend l'idée d'une origine européenne de la plupart des métaux, comme l'étain (Cornouailles) ou l'or (Transylvanie), étayée par la diffusion concomitante de l'ambre de la Baltique ; il critique la méthode appliquée par N. et S. Gale dans leurs analyses sur les lingots de cuivre chypriote et, pour ceux de l'épave d'Uluburun, attire l'attention sur une étude de A. Hauptmann d'après laquelle il s'agirait de pièces « sol-dées », de mauvaise qualité. V. Matoian (p. 151-162) s'intéresse au matériel vitreux en Égée et au Proche-Orient à partir des impressionnantes découvertes d'Ougarit (environ 18 000 objets en faïence trouvés dans les fouilles de Ras Shamra et Minet el Beida !) ; les différentes sources d'inspiration sont soigneusement définies, la similitude entre les lingots de verre de l'épave d'Uluburun et ceux d'Ougarit est soulignée. J. S. Smith (p. 291-304) présente une intéressante mise au point sur le « style international » dans la glyptique du Bronze Récent, caractérisé par le mélange parfois surprenant de traits culturels divers et la pratique des regravures. La contribution de J. Boardman sur la glyptique en Méditerranée dans la première moitié du I^{er} millénaire complète cette partie sur les sceaux (p. 305-311).

Un des points forts de l'ouvrage porte sur les réseaux établis par les Phéniciens et l'installation éventuelle d'artisans levantins sur les sites grecs. La première question est traitée d'une façon assez générale par P. Bartoloni (p. 197-200) à propos des Phéniciens et de Carthage en Méditerranée centrale, puis par H. G. Niemeyer sur le rôle de l'art phénicien (p. 201-208), tandis que L. E. Stager présente (p. 233-247, après un article paru dans *l'AJA* en 2002) la belle découverte en eau profonde (à 400 m de fond, au large d'Ascalon) de deux épaves de la deuxième moitié du VIII^e s. contenant chacune environ 400 amphores vinaïres, cargaison bien différente des « pacotilles » dont parle Homère à propos des navigateurs phéniciens. Le problème de l'établissement en Grèce de commerçants ou d'artisans venus de la côte du Proche-Orient se pose, dès le début du I^{er} millénaire, pour le site de Lefkandi en Eubée : I. S. Lemos (p. 187-195) est peu favorable à l'idée de l'installation d'étrangers et doute, en particulier, que la tombe 79 de la nécropole de *Toumba* (vers le milieu du IX^e s.) soit celle d'un « Phénicien », comme le pense J. Papadopoulos, mais G. Markoe continue de défendre l'hypothèse que la vaisselle en métal précieux des riches tombes orientalisantes d'Étrurie ait été produite par des artisans itinérants (p. 209-216) ; pour la Crète, les découvertes de N. Stampolidis à Éleutherne (p. 217-232), en particulier celle – dans un contexte fin VIII^e-VII^e s. – d'un nouveau cippe funéraire de type incontestablement phénicien,

confirment les résultats des fouilles de Kommos et de Cnossos et montrent que des Phéniciens de la côte levantine et de Chypre sont présents sur plusieurs sites de l'île aux époques géométrique et orientalisante. De même, pour Rhodes, le réexamen par N. Kourou (p. 249-262) des découvertes effectuées dans la « chapelle » de Vroulia – dont un sphinx portant une dédicace phénicienne – est en faveur d'une présence chypro-phénicienne sur ce promontoire. On situe mieux désormais, dans un tel contexte d'échanges, le phénomène des sépultures « princières », de type héroïque plutôt qu'homérique au sens propre, réétudiées ici par V. Karageorghis (p. 339-351), comme la diffusion du culte d'Aphrodite (J. Karageorghis, p. 353-362) et de l'image de la « déesse nue » (S. Böhm, p. 363-370). S'y ajoutent, bien sûr, la question de la diffusion de l'alphabet (A. Johnston, p. 263-276) et celle des valeurs pondérales, associées aux éléments pré-monétaires représentés par les *obeloi* et les lingots de métal : J. H. Kroll présente à ce sujet un intéressant bilan qui ouvre sur une période nouvelle, celle des échanges monétaires, que n'aborde pas ce volume qui marque une belle étape dans les recherches sur la Méditerranée pré-classique.

Antoine Hermary,

MMSH – Centre Camille-Jullian,
5, rue du Château-de-l'Horloge, BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 02.

Bodnar Edward W., Foss Clive éd., *Cyriac of Ancona, Later Travels*, Cambridge (Mass.), Harvard Univ. Press - The I Tatti Renaissance Library, 2003, 1 vol. 14 × 21, XXII + 460 p., 1 carte, 10 pl. h. t.

Voici un livre qu'on a plaisir à tenir en main : bien imprimé, sur un papier à la fois dense et léger, et relié en pleine toile. La typographie est aérée et d'une correction presque impeccable. Rien ne vient gêner le plaisir de la lecture.

Cyriaque d'Ancône est, on le sait, une figure emblématique de l'humanisme militant. Imprégné de culture gréco-latine, il vit et respire au milieu d'un peuple de dieux et de nymphes, appelle la fête de Noël « jour de naissance de Jupiter incarné » et date ses lettres en ides et calendes. On mesure ici tout ce qui sépare l'enthousiasme de la Renaissance de la culture policée de l'âge classique : deux siècles plus tard, Molière fera rire

les « honnêtes gens » aux dépens de Philaminte, qui demande au notaire de « dater par les mots d'ides et de calendes » un acte de mariage.

Mais Cyriaque n'est pas seulement un érudit passionné, c'est aussi un homme de terrain. Souvent marchand, fréquemment diplomate, un peu espion, il a parcouru toute la Méditerranée orientale, guidé par Strabon et Pomponius Méla, et, plus concrètement, en se faisant conduire par ses hôtes génois ou vénitiens sur tous les sites antiques qui sont à sa portée. Et là, il dessine ruines, reliefs et statues, et copie sans relâche des centaines d'inscriptions. Il est ainsi, bien avant le colonel Leake, le père de l'épigraphie militante.

Son travail a connu un destin malheureux. Le manuscrit de son journal de voyage a péri dans l'incendie de la bibliothèque de Pesaro en 1514. De l'original, il ne reste que vingt-cinq feuillets autographes conservés à la bibliothèque de Milan. Lui-même en avait communiqué des extraits à plusieurs correspondants. D'autres copies partielles, de qualité inégale, furent exécutées après sa mort, en 1452. Elles ont été publiées, ainsi que des fragments de sa correspondance, au fil de leur redécouverte dans les bibliothèques, mais jamais rassemblées en volume.

Le présent ouvrage comble en partie cette lacune. On y trouvera tout ce que Cyriaque nous a laissé, journaux et lettres, de décembre 1443 à juin 1449. Sont donc exclus les « early travels », c'est-à-dire sa découverte de la Grèce continentale en 1435-1436, et du Péloponnèse en 1437. Mais le choix des auteurs est largement justifié. Cette période est la plus dense et la plus riche dans la carrière de Cyriaque. On le suivra donc de Phocée à Constantinople (1443-1444), puis en mer Égée, d'Imbros à la Crète (1444-1445), puis à nouveau dans l'Est, surtout à Chio (1446) et en Asie (Constantinople, Magnésie-du-Méandre). On le retrouve ensuite dans le Péloponnèse, et en particulier à Mistra, où il fréquente le platonicien Gémiste Pléthon (juillet 1447 - octobre 1448). Il rentre en Italie en 1449.

La documentation est double : il y a d'abord les lettres adressées par Cyriaque à tout le réseau de correspondants qu'il s'est créé au fil des années, princes, généraux, cardinaux, banquiers et humanistes. Puis des extraits de son journal, où il note son itinéraire, ses rencontres, et surtout où il reproduit tout ce qu'il a vu, dessiné et copié au passage. Le tout a été rangé dans un ordre autant que possible chronologique. Le résultat est très heureux. Il fait ressortir toutes les facettes des activités multiples et entremêlées de Cyriaque. L'humaniste met sa culture au service de la flatterie : il trousse à merveille l'épigramme ou le décret honorifique, en latin ou en italien, à l'intention d'un puissant protecteur. Inversement, il arrive que ce dernier le guide sur les sites antiques : notre homme s'arrange toujours pour glisser une recherche sur le terrain dans les interstices de son activité commerciale ou diplomatique.

Les textes sont présentés en version originale, grecque, latine ou italienne, avec en regard une traduction anglaise due à la collaboration des deux auteurs. À la fois précise et aisée, elle se lit avec beaucoup de plaisir. Le latin souvent emphatique de Cyriaque (pour ne pas parler de ses incorrections) est remarquablement rendu, non sans humour : ainsi, p. 55, *praedigne orna-*

teque est traduit « with appropriate pump and circumstance », avec un clin d'œil à Elgar. Et il y a aussi, chez Cyriaque, de véritables bonheurs d'expression : ainsi Samothrace surgissant de la brume : *vidimus prope altiora illa atque nim-bosa montis cacumina* (« we observed from close at hand the taller, cloud-enshrouded peak ») (p. 98-99).

Une fois dit tout le plaisir que l'on prend à lire pour la première fois d'affilée ces pages si vivantes, il faut bien, cependant, marquer quelques lacunes et regrets. Le texte des inscriptions est donné, en version originale, avec toutes les erreurs de transcription que Cyriaque ou son copiste ont pu commettre. Mais la traduction est celle du texte, lu sur la pierre ou corrigé, publié dans les *IG* ou le *CIL*. Quand il y a divergence, il faut se reporter, en fin de volume, aux *Notes to the Text*, distinctes des *Notes to the Translation*, ce qui n'est pas très pratique.

Mais le principal regret est d'ordre archéologique. Cyriaque avait illustré son journal de dessins nombreux et variés. La facture en est souvent naïve ou maladroite, surtout lorsqu'il s'agit d'un copiste (à Délos par ex.). Or les éditeurs ont choisi de ne reproduire, quasiment sans commentaire, que les dessins autographes, plus trois belles copies faites postérieurement par l'architecte Giuliano da Sangallo. Mais, pour le lecteur archéologue, tout dessin, même « raté », a son intérêt. Il eût été utile de reproduire tous les dessins donnés dans les manuscrits, accompagnés au moins d'une bibliographie mise à jour. Le dessin autographe de la planche V, avec l'inscription *IG, V, 1.1334a*, est un bon exemple de la manière dont un simple renvoi aux *IG* peut véhiculer des erreurs. Il ne s'agit pas d'un autel, comme le croit Cyriaque et comme le traduit Foss (p. 312-313, f° 26), et encore moins d'un sarcophage comme l'écrit Bodnar (légende de la pl. V), mais d'une stèle funéraire. Elle a été vue par Cyriaque dans le village de Kairia (et non *Kharia* comme l'écrit Bodnar p. 312). Le lemme des *IG*, auquel renvoie Bodnar p. 399, n. 22, égare ici le lecteur, puisque, après avoir écrit *urbs* (sic) *cui nomen Kairia ignota est*, il le place par hypothèse dans la région de Cardamylè. En fait, le village de Kairia / Kéria existe bien en Magne méridional, exactement là où le place Cyriaque, près de Dry. Le relief funéraire en question y a été redécouvert *in situ*, remployé, comme le précise Cyriaque, dans un mur de l'église Saint-Jean-Baptiste et publié dans la *RA*, 1977, p. 182.

Un utile index clôt le volume. Pour ce qui est de la bibliographie, on prendra garde que chaque auteur a donné la sienne (Foss, p. 402-409 ; Bodnar, p. 439), ce qui entraîne plusieurs dou-

blons. J'y ai, de plus, relevé une omission choquante, celle du livre de Jean Colin, *Cyriaque d'Ancône* (1980). Certes, cet ouvrage posthume est loin d'être parfait. De plus, il s'intéresse plus à la formation, la culture, la personnalité et aux relations de Cyriaque qu'à ses découvertes. Mais on y trouve une foule de renseignements, une illustration abondante (comme le relief de Kairia, p. 590, fig. 71), ainsi que des discussions éclairantes sur les « tricheries » dont il se rend parfois coupable dans sa collecte épigraphique. En outre, Colin évoque à plusieurs reprises les dix dernières années de la vie de Cyriaque (1442-1452). Pour toute cette période, Bodnar publie les mêmes

documents, sans jamais, sauf erreur de ma part, le citer une seule fois.

Par rapport au dessein principal du livre, ces erreurs ou omissions restent marginales. L'essentiel est de pouvoir suivre presque jour après jour un Cyriaque en pleine activité et que sa parole même nous soit rendue. *Gratias agamus*, pour parler comme Cyriaque, aux deux auteurs.

Christian Le Roy,

Émérite de l'Université de Paris I,
2, rue Alphonse-Daudet,
75014 Paris.

Luce Jean-Marc éd., *Habitat et urbanisme dans le monde grec de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet (494 av. J.-C), Table ronde internationale organisée à Toulouse les 9-10 mars 2001 par le GRACO (Pallas, 58, 2002), Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, 1 vol. 16 × 24 cm, 366 p., 119 fig. ds t., 16 pl. h. t.*

Ce volume de la revue *Pallas* est consacré à la publication des actes du colloque qui s'est tenu à l'Université de Toulouse-Le Mirail en mars 2001. L'ouvrage, coordonné par J.-M. Luce, comporte quatorze articles organisés en quatre sections thématiques : la maison, son architecture et sa fonction (I) ; la maison et ses représentations (II) ; l'agglomération, son organisation et son économie – en Grèce et dans le monde colonial (III) ; Grecs et indigènes : contacts, influences et fondations coloniales (IV). S'y ajoutent une introduction de J.-M. Luce et une conclusion de M.-Chr. Hellmann. Les communications réunies touchent à des domaines variés de l'architecture domestique : géographiquement – de la Grèce continentale ou insulaire à la Grande Grèce et à la mer Noire – et chronologiquement – depuis les « âges obscurs » jusqu'à la fin de l'époque archaïque.

Si certains articles prennent la forme d'un bilan synthétique des recherches sur l'habitat archaïque – ainsi Fr. Lang (*Housing and Settlement in Archaic Greece*, p. 13-32), qui présente ses positions en matière d'interprétation sociologique de la maison et de la ville –, les communications les plus stimulantes sont celles qui se consacrent à des fouilles récentes, car des données inédites, ou peu diffusées encore, permettent de se faire une bonne idée des orientations de la recherche dans le domaine de l'habitat. J.-M. L. pour le site de Delphes, A. Mazarakis-Ainian pour Oropos, Fr. Blondé, A. Muller et

D. Mulliez pour la ville de Thasos, D. Schilardi à propos des fouilles de Koukounariès à Paros ou K. Nowicki pour la Crète (pour ne citer que quelques noms) apportent des éclairages novateurs non seulement sur les cas particuliers qu'ils présentent ici, mais aussi sur les questions plus générales : modèles d'interprétation de la fonction des pièces, problèmes posés par l'analyse sociologique de l'habitat et des centres urbains, ou reconnaissance des modèles de développement urbains qui apparaissent à travers divers sites. Ces travaux témoignent en outre de la grande diversité régionale et de la nécessité qu'il y a à prendre en compte cette donnée pour l'élaboration de modèles explicatifs. C'est, à mon sens, ce qui fait la principale richesse de ce volume.

Ainsi, J.-M. L. présente les fouilles qu'il a dirigées dans le sanctuaire de Delphes (À partir de l'exemple de Delphes : la question de la fonction des pièces, p. 50-97) et propose une nouvelle manière d'envisager la question de la fonction des pièces des maisons ; sa communication offre un contrepoint très riche à l'article de Fr. Lang. Sous la base du Char des Rhodiens, ont été découvertes les ruines de maisons dont la construction se situe à la fin du IX^e ou au début du VIII^e siècle ; elles ont été remplacées, à la fin du VIII^e siècle, par de nouvelles demeures restées en usage jusqu'en 580. L'A. analyse l'ensemble des vestiges domestiques découverts sur le site de

Delphes, y compris par des fouilles anciennes. Son questionnement sur la fonction des pièces s'appuie sur la nature du mobilier et sur son emplacement. En effet, l'examen de l'architecture conduirait à considérer que chaque maison est composée de plusieurs pièces qui, sans communiquer entre elles, forment pourtant un ensemble unitaire ; or le mobilier découvert dans chaque pièce conduit à les analyser comme des unités d'habitation autonomes. Ce type de demeures semble de règle à Delphes du début du VIII^e siècle jusqu'en 580. J.-M. L. établit des parallèles avec d'autres sites de l'époque géométrique, où il lui semble pouvoir affirmer que l'apparition de pièces multiples dans l'habitat ne correspond pas nécessairement, au contraire de ce qui est ordinairement suggéré, à une spécialisation des fonctions : ainsi, à Zagora d'Andros comme à Delphes, les aménagements d'une pièce à l'autre sont répétitifs, de même que le type de mobilier découvert dans chacune des pièces. L'A. retrace une évolution de l'habitat différente de celle généralement admise : à l'époque géométrique, les pièces sont plutôt grandes, non divisées et multifonctionnelles ; à l'époque archaïque, les pièces sont petites, mais multifonctionnelles. Socialement, cela pourrait correspondre à une progressive séparation de groupes qui autrefois vivaient unis.

A. Mazarakis-Ainian s'appuie sur les données des fouilles conduites à Oropos dans le « quartier » géométrique et archaïque, pour apporter un éclairage nouveau sur la question de l'organisation urbaine aux époques anciennes et proposer une analyse sociologique de l'habitat (Les fouilles d'Oropos et la fonction des périboles dans les agglomérations du début de l'Âge du Fer, p. 183-227). La première partie de son article consiste en une présentation détaillée et précise des résultats obtenus depuis 1996 : plusieurs édifices, certains ovales, d'autres à abside, circulaires ou encore ellipsoïdaux, ont été découverts à l'Ouest de Skala Oropou (nom moderne d'Oropos) ; leur destination varie : certains accueillent des activités artisanales, en particulier des ateliers de travail des métaux ; d'autres sont des bâtiments culturels ; certains, enfin, sont des habitations. Les édifices étaient regroupés à l'intérieur de murs de péribole auxquels ils n'étaient pas contigus. Entre les bâtiments ont été découvertes des tombes, surtout des sépultures d'enfants. Ces aménagements ont connu plusieurs phases (A. M.-A. en repère au moins six « architecturales », dont la plus ancienne remonte à la seconde moitié du VIII^e siècle), organisées différemment dans le détail, mais dont le principe demeure identique.

Pour analyser la raison d'être de ces murs de péribole dans les agglomérations de l'époque géométrique ou du haut archaïsme, il compare la situation d'Oropos à celle de l'Eubée voisine, avec laquelle Oropos entretient de puissants liens. Il invoque ainsi les parallèles d'Érétrie, de Lefkandi, de Viglatouri, à l'Est de l'Eubée, et de Pithécusses, premier établissement eubéen en Occident. Dans chacun de ces sites, comme à Oropos, ont été découverts des complexes architecturaux enclos par des murs de péribole (ou par des murs de terrasse à Pithécusses). Ces établissements, parfois interprétés comme des lieux de culte, pourraient selon A. M.-A. constituer des habitations (ainsi, à Viglatouri, les vestiges interprétés par les fouilleurs comme ceux d'un *héroon* sont plutôt ceux d'une grande demeure privée). Sur tous les sites envisagés, les édifices ont été maintes fois remaniés, à des intervalles de temps assez brefs : en sont responsables les événements naturels (inondations à Érétrie et Oropos, tremblement de terre à Pithécusses) et le caractère rudimentaire des constructions, de sorte qu'une première interprétation des murs de péribole a conduit à en faire des murs de protection, contre les inondations à Érétrie et à Oropos notamment. Mais cette raison seule ne suffit pas à rendre compte de leur présence. Selon A. M.-A., chaque péribole représente un *oikos* et correspond au logement d'une famille : le nombre et le type de bâtiments contenus dans un péribole dépend ainsi du statut de la famille dans la communauté, et sans doute aussi du nombre de ses membres. La description de l'*oikos* homérique coïnciderait parfaitement avec ce schéma : chaque *oikos* était doté d'une autonomie économique – atteste la présence d'installations artisanales au sein des périboles – et religieuse – certains bâtiments ont des fonctions cultuelles manifestes. La répartition des tombes dans le tissu urbain est un indice supplémentaire de cette autonomie familiale.

Cet article met en évidence des logiques d'organisation urbaine tout en soulignant des spécificités régionales. La reconnaissance de telles spécificités, notamment en milieu colonial, est une préoccupation centrale de nombreuses études sur l'habitat ou la ville archaïques : en témoignent les articles regroupés dans la quatrième section du recueil qui, à travers la présentation de résultats de fouilles récentes ou par la reprise d'une bibliographie plus ancienne, soulèvent la question des influences indigènes dans l'habitat archaïque de ces fondations coloniales et manifestent, notamment, les difficultés d'interprétation que soulèvent ces habitations. L'article de P. Dupont, dans lequel il revient sur l'interprétation des « cabanes enterrées » attestées dans plusieurs sites du Pont-

Euxin (Habitat grec du Pont-Euxin : quelques pierres d'achoppement, p. 285-299), est, à ce titre, démonstratif.

S'agissant des établissements coloniaux, la tendance est à la réévaluation des apports respectifs des populations indigènes et helléniques. P. Moret, par ex. (Maisons phéniciennes, grecques et indigènes : dynamiques croisées en Méditerranée occidentale (de l'Hérault au Segura), p. 329-356), minore les apports grecs dans le Languedoc occidental et en Espagne, et réévalue la place des influences phéniciennes sur les sites qu'il envisage. X. Aquilue, P. Castanyer, M. Santos et J. Tremoleda (Nuevos datos acerca del hábitat arcaico de la *Palaia Polis* de Ampurias, p. 301-327), grâce à des fouilles effectuées en 1994 sur le site d'Emporion (Ampurias), ont repris l'étude des niveaux d'occupation les plus anciens, qui témoignent de l'existence d'une ville indigène antérieure à l'arrivée des Phocéens – installés sur le site à partir du deuxième quart du VI^e siècle ; or l'évolution architecturale des maisons de cette *palaia polis* est sensiblement la même que celle qu'on peut mettre en évidence sur des sites de l'intérieur des terres où l'influence grecque ne s'est pas fait sentir.

L'histoire de la formation des centres urbains est également bien représentée dans ce recueil, notamment à travers les cas des cités de Sicile orientale et de Thasos, où les auteurs cherchent à expliquer un cas particulier tout en rendant compte d'un modèle de développement de la ville, à la manière d'A. M.-A. H. Tréziny (Urbanisme et voirie dans les colonies grecques archaïques de Sicile Orientale, p. 267-282) qui explique la genèse des plans d'urbanisme (qu'il qualifie de « réguliers hétérogènes ») des cités de Mégara Hyblaea et d'Ortygie (Syracuse) par un compromis entre les réseaux viaires antérieurs à l'implantation coloniale (voies naturelles de circulation) qui s'adaptent à la topographie du site, et les maillages réguliers résultant du lotissement des espaces urbains par les colons. Il propose, par hypothèse – parce que la situation est moins bien connue sur ces sites –, d'appliquer un modèle similaire pour les sites de Naxos et de Casménai dont le réseau viaire, tel qu'il est restitué actuellement, lui semble incongru et suppose, pour fonctionner, la restitution d'au moins un axe transversal qui couperait en oblique les rues Est-Ouest du réseau régulier repéré par les fouilles. Cet axe Nord-Sud représenterait la survivance d'une « voie naturelle » de circulation sur le plateau où est implantée la cité.

Fr. Blondé, D. Mulliez et A. Muller (Évolution urbaine d'une colonie à l'époque archaïque, l'exemple de Thasos, p. 251-265) reviennent sur

l'interprétation du développement de la ville archaïque de Thasos, grâce à de nouvelles données fournies par les fouilles effectuées dans le secteur du Passage des Théores. Ces travaux leur ont notamment permis de découvrir une porte de la cité, dite, par convention, « porte des Charites », qui fut remplacée au V^e siècle par le passage des Théores. Ces fouilles récentes offrent de trancher plusieurs questions qui firent l'objet d'âpres débats dans la bibliographie thasienne – les A. les résumant de manière très claire en début d'article –, en particulier celle de l'existence d'un rempart archaïque et celle de l'emplacement de l'agora archaïque, qui ne peut avoir été située là où se trouve l'actuelle agora. Elles offrent également la possibilité de dégager un schéma d'ensemble de l'organisation urbaine de Thasos conforme à celui qui a été relevé dans d'autres cités archaïques. La cité est ainsi replacée dans une série d'établissements comparables, dotés d'un rempart et dont la nécropole est devenue postérieurement l'agora, situés, comme elle, en milieu colonial.

Enfin, s'écartant quelque peu des analyses archéologiques, la question de la représentation de l'habitat n'a pas été négligée dans ce colloque : elle est abordée à travers deux communications portant sur les représentations figurées et sur les textes. Celle de S. Rougier-Blanc (Maisons modestes et maisons de héros chez Homère, Matériaux et techniques, p. 101-115) propose une lecture stimulante et pleine de prudence des textes homériques. Elle redonne aux mentions architecturales de l'épopée leur juste place et s'interroge sur le crédit que l'on peut accorder à Homère comme source pour l'étude de l'habitat ; sa communication fait ainsi écho à celles de J.-M. L. ou d'A. M.-A., qui sollicitent l'un et l'autre ces textes, dans des directions passablement différentes d'ailleurs, pour servir à l'analyse des vestiges matériels, notamment pour élaborer un modèle sociologique. J.-M. L. (p. 77-84 de son article) s'appuie sur les descriptions d'habitations dans l'*Iliade* et surtout dans l'*Odyssée* – où le caractère multifonctionnel des pièces ressort clairement – pour bâtir son modèle d'analyse des vestiges des maisons delphiennes ; quant à A. M.-A., il trouvait dans la représentation de l'*oikos* homérique une correspondance avec les structures analysées à Oropos, qui regroupent au sein d'un mur d'enceinte des bâtiments de destinations diverses (p. 220-221 de son article en particulier). L'analyse des représentations figurées de l'architecture est moins aisément rattachée au sujet principal du colloque, car il est rare que l'habitat proprement dit soit concerné, en dépit du titre de la communication de

P. Jacquet-Rimassa (Un essai de mise au point : la représentation de l'habitat et de l'architecture dans l'imagerie archaïque, p. 117-145). Il paraît évident que l'image vasculaire peut difficilement être exploitée comme source pour la connaissance de la maison archaïque, surtout dans la perspective qui est principalement celle du colloque : celle d'une analyse sociologique de la demeure qui vise à reconnaître, à travers l'organisation matérielle des maisons, l'organisation sociale de ceux qui l'occupent.

Ce numéro de *Pallas*, à travers la diversité des communications, propose donc un tour d'horizon assez complet des tendances de la recherche sur l'habitat archaïque depuis une trentaine d'années ; il témoigne aussi des découvertes archéologiques récentes, ce qui n'est pas le moindre de ses mérites. Il permet de compléter,

et souvent de nuancer, les synthèses sur l'habitat. Ajoutons que l'illustration abondante (cartes, plans de maisons ou de villes, mais aussi photographies en fin de volume) facilite grandement la lecture. Comme le souligne M.-Chr. Hellmann dans sa conclusion, l'expression « âges obscurs » qu'on continue d'employer traditionnellement pour qualifier les siècles qui suivent la fin des âges minoens et mycéniens paraît maintenant peu appropriée, tant a progressé notre connaissance de ces périodes.

Hélène Siard,

Université Lumière-Lyon 2 / MOM,
7, rue Raulin,
69007 Lyon,
helene.siard@univ-lyon2.fr

Martinez J.-L. éd., *Les Antiques du Musée Napoléon, Édition illustrée et commentée des volumes V et VI de l'Inventaire du Louvre de 1810 (Notes et documents des musées de France, 39)*, Paris, 2004, 1 vol. 19,5 × 26,6, 864 p., fig. ds t.

L'histoire des collections tient une place de plus en plus importante dans les recherches conduites au Louvre, notamment au sujet des antiquités classiques : une exposition sur Luigi Valadier en 1994, deux en 1999, l'une sur Vivant Denon, l'autre sur les bronzes de la Couronne, la présentation dans la salle du Manège de sculptures sous la forme, complétée ou remaniée, qui leur avait été donnée dans les collections anciennes, ont montré qu'il y a là davantage que curiosité – légitime – de conservateurs : un apport important à l'histoire des connaissances, à celle du goût, et plus d'une fois à l'histoire tout court, comme c'est le cas ici. C'est l'exposition Vivant Denon qui a été à l'origine du projet dont nous avons ici un chapitre : l'édition commentée de l'inventaire commencé en 1810 sous la direction de V. Denon, inachevé pour cause de chute de l'Empire, en y ajoutant ce qui avait été noté sur les « restitutions », et en comparant avec l'inventaire de ce qui restait au Musée royal, celui-ci établi de 1816 à 1824. Ce volume publie 2 des 17 volumes de l'*Inventaire* manuscrit, ceux qui sont consacrés aux sculptures antiques ou pseudo-antiques, surtout en marbre, mais aussi en bronze. Le volume V contient les « statues et groupes » et les « bustes, têtes, hermès » ; le volume VI est subdivisé en « bas-reliefs », « sarcophages », « cuves, urnes ciné-

raires », « cippes sépulcraux », « cippes, autels », « autels », « autels, trépieds », « trépieds, vases », « vases », « tasses, candélabres », « sièges, pieds d'urnes, gaines », « rhytons, putéal et autres objets » (où il y a trois statues animales), « stèles ou pilastres » (en fait, deux inscriptions grecques), « inscriptions », « bronzes antiques grecs, romains et gaulois. Statues, bustes et têtes », « bronzes antiques. Animaux », « bronzes antiques. Objets divers », « antiquités égyptiennes. Statues et bustes », « antiquités égyptiennes. Statues et bustes en bronze et matières diverses », « ouvrages des xv^e et xvi^e siècles. Sculptures, imitation des antiques » (les deux premiers numéros étant les esclaves de Michel-Ange), « ouvrages des xv^e et xvi^e siècles. Bronzes coulés sur des antiques. Imitation », « mosaïques en pierres dures de Florence », « colonnes, cippes, etc., en marbres antiques » ; pour beaucoup de rubriques il y a des suppléments. L'ensemble fait 2 202 numéros.

Le premier problème était de choisir la formule. J.-L. M. s'en explique. L'essentiel était évidemment de restituer le manuscrit, avec ses corrections et surcharges : l'« *Inventaire Napoléon* » fut constamment complété ou actualisé, la rubrique la plus importante étant, quand c'est le cas, celle de la restitution des œuvres saisies à l'étranger, où dominant l'Allemagne et le Vatican, avec le nom du commissaire et de son mandant, et la date. Il y

a de nombreuses pièces « saisies » en France, en particulier à Versailles ; mais « on note la réticence des auteurs de l'inventaire à répertorier les dons et les saisies, surtout celles frappant les immigrés » [ou : émigrés ?]. Il ne faut pas oublier qu'un des enrichissements importants fut l'achat de la collection Borghèse. Il y a eu là un long travail de lecture, puis de vérification, qui permet d'écrire l'histoire des pièces, en rectifiant un certain nombre d'erreurs traditionnellement répétées.

Il faut souligner la rigueur des notices de 1810-1815, établies selon un schéma fixe pour tout l'inventaire, ce qui conduit, comme pour nos fiches informatiques, à des blancs ou à leurs équivalents, « maître inconnu » surtout. Une évaluation de la valeur financière est particulièrement intéressante, révélant l'échelle des jugements à l'époque.

Les auteurs du volume ont fait ensuite deux choix. Le premier a été de donner une illustration, empruntée chaque fois que c'était possible à un catalogue contemporain, ou à peu près, de l'*Inventaire* ; il n'y a de photo que lorsqu'aucun dessin ancien n'existe. Ensuite, et surtout, une notice situe chaque œuvre, un peu en détail pour les sculptures et bas-reliefs, plus vite pour les bronzes et objets : son histoire, suivie quand il y a lieu par un rapide jugement du point de vue de la recherche actuelle ; une bibliographie, détaillée pour les catalogues et expositions, comporte, à l'occasion aussi, quelques titres qui permettront de préciser ce qu'on pense aujourd'hui. Le travail

était évidemment facilité pour les sculptures grecques, avec les deux volumes du catalogue de M. Hamiaux, et, pour les portraits romains, par la publication de K. de Kersauson. Notices et bibliographies représentent un immense travail, et seront précieuses. Il faut les lire attentivement : l'emploi de l'indicatif ou du conditionnel indique clairement l'opinion de J.-L. M., qui ne pouvait pas tout discuter ; mais il lui arrive de prendre nettement position : sur l'Arès Borghese et la Vénus Genetrix par ex.

Les bronzes ont été traités plus rapidement. Il aurait été possible de dire que les statuettes n^{os} 1292 à 1294 sont des Isis-Fortune (dont une photo s'est glissée à la notice 1382, qui est celle d'un vase), et de signaler quelques objets protohistoriques, comme le poignard 1386 ou les bracelets 1461. Un oubli, très étonnant, pour une œuvre célèbre, l'« Orant » de Berlin : celui du livre récent de G. Zimmer et H. Hackländer, *Der betende Knabe* (voir *RA*, 1997, p. 317), où J.-L. M. aurait vu que l'œuvre, découverte à Rhodes, est passée par Venise, qui en conserve un moulage antérieur à la restitution des bras, qui a probablement été faite lors du séjour de la statue en France au xvii^e siècle.

Claude Rolley,

Émérite de l'Université de Bourgogne,
38, rue du Surmelin,
75020 Paris.

Brinkmann Vinzenz, *Die Polychromie der archaischen und frühklassischen Skulptur*, Munich, Biering & Brinkmann, 2003, 1 vol. 25 × 32, 327 p., très nombr. fig. ds t. (photogr. en N-B et en coul., dessins).

Brinkmann Vinzenz, Wünsche Raimund éd., *Bunte Götter, Die Farbigkeit antiker Skulptur*, cat. expo. Glyptothèque de Munich (déc. 2003 - févr. 2004), Munich, Biering & Brinkmann, 2004, 1 vol. 24 × 30, 272 p., 432 fig. ds t.

Brinkmann Vinzenz, Koch-Brinkmann Ulrike, *Der prächtige Prinz*, Munich, Biering & Brinkmann, 2003, 1 vol. 22,5 × 24, 60 p., 60 fig. ds t.

Au moment où les études concernant la peinture grecque se multiplient, stimulées par les découvertes de Macédoine, V. Brinkmann fournit au débat une contribution essentielle portant sur un aspect spécifique de cet art presque disparu : son application à la sculpture, attestée par les textes anciens et confirmée par les œuvres depuis la seconde moitié du xix^e siècle. Alors

qu'on s'était borné jusqu'à présent à étudier et interpréter ce qui était visible à l'œil nu (voir encore le livre de V. Manzelli, *La policromia nella statuaria greca arcaica*, Rome, 1994 ; compte rendu par J.-L. Martinez, *REA*, 98, 1996, p. 250-252), V. Brinkmann a développé une méthode d'investigation des surfaces sculptées découverte au début des années 1960 à l'Institut Doerner,

laboratoire des Collections de peinture de l'État de Bavière, à Munich, et utilisée pour la première fois d'une manière systématique par V. von Graeve dans sa publication du Sarcophage d'Alexandre, en 1970. Depuis 1982, diverses campagnes menées dans les grands musées de Grèce, d'Europe occidentale et des États-Unis ont permis à V. B. de rassembler un grand nombre d'informations nouvelles, dont il a eu l'occasion de faire état ponctuellement en diverses occasions. On attendait donc avec impatience et curiosité le bilan de ses recherches. Le voici, sous la forme double d'un volume de synthèse, qui s'appuie sur les observations recueillies sur 359 œuvres archaïques et préclassiques, et d'un catalogue très développé accompagnant l'exposition qui s'est tenue à la Glyptothèque de Munich sur le sujet, élargi chronologiquement jusqu'à la période impériale. Au centre de cette exposition se trouvaient naturellement les frontons du temple d'Aphaïa à Égine et l'essai de restitution de la polychromie de quelques-uns de ses éléments – notamment de l'archer en costume oriental du fronton Ouest, considéré traditionnellement comme le prince troyen Paris. Cette figure, dont la reproduction multicolore constituait le clou provoquant de l'exposition, a fait l'objet d'une brochure indépendante, où la méthode d'investigation et de restitution utilisée est exposée dans ses multiples étapes.

Le procédé technique employé par V. B. (*Polychromie*, p. 28-31) pour faire apparaître le négatif de la polychromie sur la surface des marbres est essentiellement la photographie sous rayonnement ultraviolet dans une obscurité absolue, complétée par la photographie en éclairage intense très frisant, qui peut révéler des tracés préliminaires, et par l'observation au microscope lorsque subsistent des restes de pigments. Apparaissent ainsi, dans des tonalités de gris parfois assez contrastées, dues sans doute à la composition chimique différente des pigments et de leurs liants, les motifs peints qu'avaient reçus la surface sculptée. Plus un pigment s'est effacé vite, plus la surface qu'il occupait est sombre : les ocres, très instables, ont donc laissé des surfaces sombres, tandis que l'azurite et la malachite, beaucoup plus stables, ont laissé des surfaces claires. Parfois, la différence de durée d'exposition de la surface à l'érosion qui en résulte a même entraîné une variation d'épaisseur qui peut atteindre quelques dixièmes de millimètre : les surfaces en très léger relief étaient donc couvertes par des pigments plus tenaces que les autres. Dans le cas des sculptures en *póros*, un enduit préliminaire de stuc de marbre n'a pu être observé que là où ces pigments tenaces l'ont pré-

servé. Contrairement à ce qui est généralement affirmé, les surfaces peintes n'étaient pas laissées rugueuses pour mieux retenir les pigments, tout au contraire (*Polychromie*, p. 34). Négligeant par deux fois (*ibid.*, p. 24 et 36) la technique de peinture à l'encaustique, réputée bien connue, V. B. affirme que la technique la plus fréquemment utilisée était la technique *a tempera*, où le liant organique utilisé était généralement l'œuf, mais parfois aussi la caséine : les détails de vêtement miniaturistes n'auraient pu être réalisés, selon lui, à l'encaustique, parce que les pigments y étaient déposés avec une spatule et non avec un pinceau (*Prinz*, p. 15).

Les notices concernant les œuvres (*Polychromie*, p. 107-325) font état des observations antérieures (descriptions et dessins de restitution), en sorte que l'apport éventuel de V. B. apparait nettement. Parfois, ses observations ne font que confirmer ce qui avait été précédemment observé ; souvent, elles le complètent de manière à résoudre certaines apories – ainsi pour le décor du *gorgoneion* de l'Athèna d'Angélitos (Acr 140), pour la disposition du manteau chez la *corè* Acr 593, pour les limites et le décor du *chitoniscos* du torse cuirassé Acr 599, etc. ; parfois, elles renouvellent l'aspect, voire l'identité d'une statue.

C'est le cas pour la *corè* en *péplos* Acr 679, qui fait l'objet dans *Polychromie* d'un dossier de huit pages (n° 100 ; cette partie de l'ouvrage n'a malheureusement pas de pagination) comprenant 38 figures : restitutions anciennes de la polychromie, photographies de détail sous différents éclairages, dessins du décor révélé, restitution nouvelle de la polychromie. Il apparaît que la partie centrale antérieure présentait sous la ceinture une superposition de frises ornées d'animaux divers, d'un cavalier et peut-être d'une sphinge – tout un décor orientalisant, qui rapproche encore l'œuvre des créations du style dédalique et accentue le contraste entre l'aspect très ancien du corps – on a parlé d'un *xoanon* – et la vivacité du visage. Dans *BG*, p. 53-59, V. B. tire cursivement les conclusions de ses observations : le vêtement porté par-dessus le *chiton*, qui paraît au-dessus des pieds, ne serait pas un *péplos*, mais la combinaison de trois pièces différentes : un *épendytès*, luxueux fourreau oriental à décor de frises superposées que portent parfois Aphrodite, Héra et Artémis, complété par « un châle descendant jusqu'aux chevilles et une courte cape à ouverture latérale qui présentent les mêmes riches motifs de bordure » – un costume en quatre pièces que présenteraient aussi, avec des variantes, la Dame d'Auxerre du Louvre (*Polychromie*, n° 338) et d'autres figures féminines dédaliques, comme la statuette en bois

de Samos. S'agirait-il alors de la réplique d'une statue de culte d'Athènes, voire d'une Artémis tenant un arc dans la main gauche ? Quant à la restitution des couleurs sur une réplique en marbre synthétique présentée sans commentaire dans *Polychromie* (n° 100, fig. 37-38), elle est justifiée dans *BG*, p. 58 : les pigments naturels à l'ancienne ont été appliqués sur la surface de poudre de marbre selon la technique *a tempera* (œuf additionné d'un peu d'huile de noix). Les décors ornementaux et figurés sur fond rouge ne prêtant guère à contestation, c'est la couleur inconnue du châle et de la cape qui a dû faire l'objet d'un choix par déduction : les petites croix bleues, seules conservées, dont ils sont parsemés devaient, selon le principe de contraste constaté généralement dans l'agencement des couleurs, se détacher sur un fond clair qui, ne pouvant être rouge, devait être un ocre clair, de manière à contraster avec l'ocre foncé des cheveux. Le jaune doré ainsi obtenu, avec le blanc cassé choisi pour les chairs, semble à V. B. la préfiguration des statues chryséléphantines de Phidias... Ceux qui s'effrayaient de la restitution rougeoyante de Cambridge (Cl. Rolley, *La sculpture archaïque*, p. 12, fig. 8) pourront-ils s'accommoder de celle-ci, plus multicolore et contrastée ? Est-il nécessaire de se hasarder si loin, au risque d'imposer durablement dans le public des restitutions où la part d'arbitraire reste grande, puisque nous ignorons partiellement les couleurs utilisées et toujours leur intensité, qui entre pour une grande part dans l'effet produit ?

Cette question se pose *a fortiori* pour la restitution de l'archer oriental du fronton Ouest d'Égine (*Polychromie*, n° 281, fig. 1-13 ; *BG*, p. 84-98, fig. 132-158 ; *Prinz*, *passim*), *nec plus ultra* de la démarche de V. B., puisqu'il s'est abstenu de présenter des photographies du modèle vivant à qui il avait fait endosser le costume bariolé du personnage réalisé en tricot Jacquard – bien que cette technique ne soit pas attestée dans le monde grec (*Polychromie*, n° 281, n. 8)... Plus que le résultat visuel stupéfiant de ce tour de force d'archéologie expérimentale réalisé par U. Koch-Brinkmann, où la minutie de l'observation se double d'une part de fantaisie et de goût personnels dans le choix des teintes (une variante avec bleu dominant est proposée discrètement dans *BG*, p. 97, fig. 158) – est-ce un hasard si l'incarnat de la chair ressemble à celui des sculptures des églises baroques d'Allemagne du Sud ? –, on retiendra ce que les différentes étapes de sa réalisation ont révélé. D'abord l'existence même d'un décor très complexe du vêtement, qui trouve un parallèle plus simple

chez le « Cavalier perse » de l'Acropole, qui avait d'ailleurs servi de modèle à la restitution libre, en bleu et rouge, de A. Furtwängler (*Aigina, Das Heiligtum der Aphaia*, 1906) : le justaucorps et le pantalon moulants présentent des motifs de zig-zags et de losanges différents ; des animaux minuscules punctuaient au moins à l'avant le bas du gilet qui enserre le torse et les reins (leur restitution sur les flancs au niveau de la taille paraît improbable : si une frise animalière a existé, elle devait rester à distance constante du bord inférieur du gilet). La disposition erronée du carquois avec ouverture vers l'arrière, alors que l'orientation inverse, seule pratique, est bien attestée, notamment par le plat célèbre d'Épictète au British Museum (*Prinz*, fig. 18 p. 21), s'explique peut-être par le désir de laisser entièrement visible le morceau de bravoure de la restitution que constitue la jambe gauche, où l'on peut observer la déformation des motifs sur le genou fléchi : extension au-dessus, rétrécissement au-dessous. Un tel raffinement d'exécution implique un carroyage préliminaire très minutieux de la surface, qui organise la déformation progressive des motifs ornementaux à partir d'un module de base (*Prinz*, p. 23-30, fig. 19-30). La complexité plastique de cette figure d'archer agenouillé se double donc d'une complexité picturale équivalente, étant donné l'ornementation très chargée du vêtement. Pour les figures statiques, l'exécution d'un décor complexe demandait moins de virtuosité, comme l'atteste l'égide à écailles de l'Athènes immobile du fronton Ouest (*Polychromie*, n° 284, fig. 1-11 ; *BG*, p. 98-101, fig. 159-165 ; *Prinz*, p. 48-49, fig. 47-48), dont la longue retombée dans le dos, indubitablement peinte, n'était pas visible...

On l'aura compris, ces ouvrages, par-delà la pointe de provocation des restitutions proposées, qui « en mettent plein la vue », mais restent sujettes à caution, apportent une confirmation éclatante de l'importance, encore sous-estimée, de la peinture dans la sculpture grecque. L'étape suivante consisterait à analyser systématiquement les pigments conservés en place pour préciser la nature et peut-être la nuance exacte des couleurs appliquées – mais cela ne pourrait se faire qu'en développant une méthode d'analyse non destructrice.

Bernard Holtzmann,

Émérite de l'Université de Paris X,
112, rue de Richelieu,
75002 Paris.

Comella Annamaria, *I rilievi votivi greci di periodo arcaico e classico : diffusione, ideologia, committenza*, Bari, Edipuglia, 2002, 1 vol. 30 × 21, 244 p., 158 fig. ds t.

Cet ouvrage, issu d'une recherche menée au Département d'Archéologie de l'Université de Cagliari, porte sur un choix d'environ 350 reliefs votifs archaïques classiques, dont les données (manquent les dimensions et les dédicaces...) sont réunies dans un catalogue (p. 187-228) classé suivant le lieu de trouvaille ; une petite moitié de ces reliefs est illustrée, grâce au « repiquage », généralement assez réussi, de publications antérieures. L'étude qui précède ce catalogue est, elle, articulée chronologiquement, selon une périodisation curieuse : entre la période archaïque (jusqu'à quand ?) et la période classique (460 - fin du IV^e siècle), elle-même subdivisée en trois phases (460-430 ; 430-400 / 390 ; après 390 - fin du IV^e s.), se place une brève période sévère (depuis quand ? - jusqu'à 460) dont l'autonomie et les limites ne s'imposent pas. Il est regrettable qu'un classement plus efficace n'ait pas été préféré à ce cadre chronologique qui n'a guère de rapport avec le matériel envisagé, par exemple selon l'évolution de la série attique, qui constitue environ les deux tiers des documents ; ou bien selon l'évolution de la morphologie des reliefs ; ou encore selon l'évolution de l'iconographie. Telle quelle, cette partie se présente comme une compilation donnant lieu à des remarques ponctuelles très diverses.

Dans la synthèse finale (p. 159-185), les deux pages consacrées à la diffusion des reliefs sont un pur constat topographique, où les circonstances historiques antiques et modernes ne sont pas envisagées pour expliquer l'abondance ou la rareté des documents sur tel ou tel site, qui n'est souvent qu'un effet secondaire (ainsi, l'abondance des reliefs de l'Asclépieion d'Athènes s'explique par la longue résistance de ce culte à la christianisation et par le fait que le site a été très vite abandonné, la ville médiévale se développant au nord de l'Acropole). Les pages qui traitent de l'iconographie (p. 161-178) sont plus substantielles (sept types de sujet sont distingués), bien

qu'elles aient aussi d'abord le caractère d'un constat : le développement sur la signification des reliefs votifs (p. 170-178) présente enfin quelques essais d'explication des phénomènes. On retiendra la différence entre un mode de représentation distingué (je traduis ainsi le terme « aulico », peu approprié à la société des cités grecques) et un autre, populaire, plus narratif et proche des *pinakes* peints : le choix des sujets, l'ampleur des reliefs, la qualité de leur exécution justifient en partie cette interprétation sociologique. Mais il est sans doute excessif de l'étendre à la morphologie des reliefs : le couronnement en fronton utilisé par exemple pour le relief du potier de l'Acropole (Macr 1332) résulte à mon sens de la largeur alors exceptionnelle du relief plutôt que de la valeur d'autocélébration héroïsante de cette formule (p. 171). De même, si le couronnement évoquant le long côté d'un bâtiment, avec antéfixes, s'impose au IV^e s., c'est parce que l'axe horizontal très marqué des reliefs votifs à scène de banquet ou de sacrifice appelle cette formule architecturale, dans la mesure où la persistance de l'axe vertical sur les reliefs funéraires, au moins jusqu'au troisième quart du IV^e s., s'accommode depuis la fin du V^e s. du *naiscos* évoquant une façade. Un ultime développement consacré en principe aux dédicants (p. 179-185) fournit en fait, du moins pour la série attique, la perspective historique qu'il aurait été plus judicieux de placer en tête de l'étude pour rendre compte des disparités géographique et temporelle du matériel envisagé.

En dépit des maladroites de sa composition, l'ouvrage sera utile pour amorcer une recherche sur ce type de reliefs, encore insuffisamment étudiés.

Bernard Holtzmann

Émérite de l'Université de Paris X,
112, rue de Richelieu,
75002 Paris.

Biaggio Monica, *I Gesti della seduzione, Tracce di comunicazione non-verbale nella ceramica greca tra VI e IV sec. a.C.*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 2004, 1 vol. 24 × 17, 287 p., 86 fig. ds t.

Voici une livraison qui rendra bien des services : avec un appareil critique fourni, cette recherche ouvre de nombreuses voies, tout en explorant les siennes. Les références bibliographiques seront d'autant plus utiles que l'A. a multiplié les citations d'auteurs modernes et anciens. Les nombreuses illustrations permettent de suivre l'évolution de la démonstration. Il s'agit de circonscrire la gestualité de l'approche amoureuse dans un contexte hétérosexuel non licencieux, à travers l'imagerie vasculaire. Les séries, dans le matériel publié, s'échelonnent du VI^e au IV^e s. autour du couple en tant que « syntagme minimal ».

Avec raison, l'A. distingue, et traite séparément, les productions attiques et celles d'Italie (démarche que nous défendons depuis longtemps), introduisant des subtilités bienvenues comme « culture et société » pour le monde attique, « iconographie et société » pour le monde magno-grec.

La gestualité est, bien entendu, essentielle dans le statisme iconique, mais sa signification demeure souvent ambiguë, car toute attitude est geste. Le « non-geste » peut alors tromper. Pour son propos, l'A. se concentre sur les manières de s'enlacer, s'embrasser, se toucher. Bien que les gestes suivent les codes de leur époque et de leur culture (p. 8), notons que ceux de la séduction se répètent au long des siècles. C'est le contexte qui transforme le sens : un transport (par ex., le renversement du torse vers l'arrière) peut être amoureux, bacchique, divin, fatal. Éros et Thanatos sont liés. Quant aux enlacements amoureux publics, ils ne concerneraient pas les époux légitimes dont un manteau, un nuage, une végétation cache les ébats (p. 28 sq.). Les exemples sont nombreux d'un couple couché ou debout sous un manteau ; tous sont-ils légitimes ?, se demande l'A. (p. 106). On rappellera l'exhibitionnisme de Dionysos et d'Ariane, qui contraste avec la retenue des autres dieux (cf. Cl. Vatin, *Ariane et Dionysos*, 2004).

Parmi les images à l'interprétation « impossible », l'A. propose, pour le cratère lucanien Vatican U5 (p. 112-124 et fig. 34), de voir dans l'union par le baiser du symposiaste et de la femme à la fenêtre, le thème de la divinité qui confère la royauté. Allusion à la légende étrusque de Servius Tullius et de la Fortune ? Cela paraît vraisemblable, étant donné les nombreux signes qui chargent la scène. Par ailleurs, répétons qu'il est indispensable de distinguer les modèles de fenêtres et de ne pas les traiter en bloc, sans

discrimination (p. 122), ce qui transforme le message iconique et déforme les diverses interprétations proposées. Le cratère lucanien de la BNF (CdM 940 ; fig. 35) contient une fontaine et non un *naïskos*. Quant au *skyphos* (Naples H 2924) de la fig. 54, sa face B pose un problème : la photo est peu lisible, mais le grand jeune homme debout à gauche semble coiffé de lierre (ce qui renvoie au contexte bacchique), Éros tient une phiale d'une main et avance l'autre vers un encensoir, on ne lui voit pas l'*yinx* annoncé par le texte p. 170 ; en revanche, la femme debout devant lui semble tendre une lanière entre ses mains : est-ce le fil de l'instrument ? Hurschmann, *Mélanges Schindler*, p. 63, ne décrit pas ce côté, non plus que le *RVAp.*, I. En outre, dans le catalogue, le renvoi aux fig. est erroné.

L'A. fait un rapprochement intéressant (p. 223) entre le lit du couple, le lit du banquet et le lit de la *prothésis*. Devant la profusion des signes dionysiaques dans cette imagerie d'Italie méridionale, il devient indispensable d'approfondir la réalité des relations exprimée par des représentations que la littérature n'éclaire pas. Mais nous possédons sans doute davantage d'images que de textes.

Le parasol (p. 179) n'a pas toujours une connotation amoureuse, comme en témoigne sa présence dans le *naïskos* funéraire. Il est cependant un objet féminin et souligne les différences sociales. L'A. a raison de penser qu'il est un accessoire des femmes mariées, tenu par une personne de rang secondaire.

M. Biaggio relève aussi l'absence de scènes d'embrassements dans le lucanien et leur rareté dans le campanien (p. 189), alors que l'apulien en propose une grande variété. L'image du cratère d'une coll. privée, fig. 72, est insolite : la flûtiste à demi-nue cache ses yeux (ou ses larmes ?), tandis que le banqueteur l'attire à lui. C'est en effet un cas rare dans ce type d'images où une violence est suggérée, mais qui est bien dans la veine du peintre d'Ixion, son auteur. On reste sceptique devant la proposition d'interpréter ce geste comme une appréhension à la vue de Dionysos. Mais l'homme couché, ithyphallique, coiffé d'un diadème sur l'*ænochoé* de la fig. 79, pourrait bien être Dionysos avec Ariane presque nue faisant le geste de l'*anakalypsis*, sous une rangée de grappes, près d'un arbre dont les branches figurent souvent dans les scènes bacchiques.

Devant cette riche étude on hésite à introduire un regret : celui de ne pas avoir distingué l'invite

de la part de la femme et de ne pas lui avoir accordé plus d'importance. Il semble que, parmi ces gestes codifiés, ceux de l'approche amoureuse accomplis par une femme doivent signer un contexte déterminé, différent de celui où l'homme mène le jeu, et de celui où les deux protagonistes sont égaux. Enfin, les accessoires n'appartiennent pas nécessairement au domaine d'Aphrodite : l'éventail, comme le *calathos*, flanquent aussi le *naiskos* masculin, et le coffret revêt de multiples fonctions et significations. On regrettera également qu'une plus grande attention n'ait pas été accordée au type des récipients, chacun ajoutant au sens général.

La présentation de l'ouvrage est agréable, de lecture aisée. Mais on relève dans les références bibliographiques, en particulier celles en français, de nombreuses erreurs dues à une relecture hâtive ou à la transcription typographique, p. ex. H. Cas-

simatis 1985 est dans les *TMO*, 10, Lyon, p. 19-27. D'autres erreurs concernent les renvois aux pl. de Trendall, dont nous citons quelques ex. : fig. 38 = tav. 137,5 ; fig. 39 = tav. 137,6 ; fig. 41 = 146,3 ; fig. 42 = 146,5 ; fig. 44 = 146,2 ; fig. 50 = 170,4 ; fig. 52 = 171, c, etc. Ces erreurs sont certes vénielles, mais le lecteur qui n'aura pas les ouvrages de référence sous les yeux perpétuera la confusion.

En définitive, on ne peut que louer le résultat d'un exercice difficile d'élucidation iconographique, dans le domaine de l'imagerie italote en particulier.

Hélène Cassimatis,

Chercheur honoraire du CNRS,
20, rue La Fontaine,
75016 Paris.

Small Jocelyn Penny, *The Parallel Worlds of Classical Art and Text*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 1 vol. 24,5 × 17,5, 253 p., 74 fig. d. t.

Dès le résumé introductif et même dès le titre de l'ouvrage, le lecteur apprend ce qui en fera la substantifique moelle : « artists illustrate stories, no texts » ; arts figurés et littérature forment deux mondes « parallèles » qui, au sens strict, jamais ne se superposent ni même ne se rencontrent, sauf cas d'exception. Idée simple que J. P. S. s'applique à démontrer dans la longue durée, à la lumière d'un matériel qui englobe aussi bien la peinture de vases archaïque que les manuscrits illustrés de l'Antiquité tardive. La méthode d'analyse est cartésienne dans la mesure où l'A. avance en divisant les difficultés, en résumant et en énumérant à chaque fois ses conclusions et ses propositions, dans un souci pédagogique qui ne surestime pas les facultés du lecteur. Sur tous les sujets qu'elle aborde, J. P. S. fait montre d'un vigoureux bon sens et d'une érudition puisée tant aux classiques du genre (par ex. aux travaux de K. Weitzmann) qu'aux publications spécialisées les plus récentes. Dans l'esprit d'une iconographie sans frontières, *Alice au pays des merveilles* et *Le petit chaperon rouge* sont utilement sollicités quand il s'agit d'expliquer ce qu'un illustrateur ajoute au texte de Lewis Carroll ou ce qu'une tradition orale apporte, par ses variantes, à un récit archétypique.

Le fait de l'oralité et le rôle de la mémoire, omniprésents dans l'ouvrage, constituent les meilleurs éclairages du travail des imagiers. Par l'étude de documents d'époque archaïque et classique,

l'A. distingue un certain nombre de cas de figure, soit que le peintre ait retenu le noyau et l'esprit d'un mythe, soit qu'il en ait sélectionné un épisode ou un détail. L'analyse dispose ainsi de critères qui permettent de mesurer la plus ou moins grande proximité entre une représentation figurée et un texte : un texte que nous pouvons avoir sous les yeux, mais que l'artiste de l'Antiquité ne retenait en général que sous une forme simplifiée, par ex. à travers le souvenir que lui laissaient un récit d'aède ou une représentation théâtrale.

Deux autres constats, qui ne sont pas inédits mais dont l'importance était à rappeler, ressortent de l'examen des mécanismes iconographiques. Beaucoup de scènes sont composées à partir de schémas fixes polyvalents (« stock types ») que l'artiste utilisait pour représenter tel personnage ou telle action singulière. Seules l'inscription sous forme de titre (ΠΑΤΡΟΚΛΟΥΣ ΑΤΑΑ sur le *dinos* de Sophilos) ou la mention du nom permettent au spectateur de reconnaître des jeux funèbres dans une banale course de chars et le départ d'Amphiarao dans l'image d'un guerrier et de son équipage. La modification d'un détail (tête violemment retournée) et l'élaboration d'un contexte (la famille d'Amphiarao ou les parents d'Hector) constituent des repères de lecture complémentaires des inscriptions. En l'absence de tels indices, l'identification d'images muettes demeure incertaine : l'une des faces du cratère des Niobides, au

Louvre, parle d'elle-même, l'interprétation de l'autre n'est pas assurée. Des multiples emplois et réemplois d'un même arsenal de figures, bien commun des ateliers d'une génération à l'autre, il résulte également (c'est le deuxième constat) que les imagiers suivent plus volontiers les modèles dont ils ont hérité plutôt que d'inventer, au contact d'un texte ou d'un récit oral, leur propre représentation d'un sujet. Ce que J. P. S. met ici en évidence, de manière particulièrement instructive, c'est la constance du phénomène à travers les siècles et les cultures : l'illustrateur de la mort de Laocoon dans le codex du Virgile du Vatican (vers 400 de n. è.) n'hésite pas à juxtaposer deux images plutôt contradictoires du prêtre troyen : l'une le montre en jeune sacrificateur imberbe, emprunté à l'imagerie religieuse romaine, l'autre en athlète herculéen et barbu, victime des serpents érangleurs, conformément au modèle de la sculpture hellénistique. Non sans anachronismes, l'imagier reste aussi l'homme de son temps quand il représente en hoplite un héros de la légende troyenne ou évoque le palais de Priam à l'aide d'un portique dorique.

Un chapitre substantiel est consacré à l'imagerie « théâtrale ». L'A. se montre résolument négative dans l'étude des relations entre texte ou mise en scène d'une pièce et leurs éventuels reflets dans la peinture de vases. Ce n'est souvent qu'au prix de cercles vicieux qu'on identifie par un texte un décor vasculaire ou que l'on restitue le passage perdu d'une tragédie à l'aide d'informations de nature iconographique. Des apories chronologiques suffisent à écarter des rapprochements tentants (un chœur d'oiseaux du Peintre de Gela ne peut évidemment être inspiré des *Oiseaux* d'Aristophane, ni le cratère du Peintre de la docimasie à Boston dépendre de l'*Orestie* d'Eschyle). Elles invitent aussi et surtout à modifier le regard que le spectateur moderne porte sur l'ensemble complexe et solidaire que forment la littérature écrite, l'imagerie et la tradition narrative orale de l'Antiquité classique : notre optique est faussée, quand nous accordons une importance démesurée à ce que nous conservons et savons, trop oublieux du champ immense de ce qui est perdu. Beaucoup d'images nous renvoient pourtant à ce perdu, et c'est, m'a-t-il semblé, un des thèmes les mieux orchestrés et les plus stimulants de ce livre. Quand, sur un cratère de Syracuse, le Peintre de Capodarso représente la grande scène de la révélation du malheur d'Œdipe, mais en présence d'Antigone et d'Ismène, il faut conclure non pas à une invention arbitraire de l'artiste, ni à une « correction » de Sophocle, mais plutôt à l'existence d'une version perdue du drame dont l'imagier avait connaissance, d'une manière ou d'une autre. Le

seul cas où nous pouvons vérifier qu'un texte théâtral et une mise en scène se trouvaient directement à l'origine d'une image de la peinture de vases est celui d'un cratère apulien de Wurzburg : le « détail saillant » de l'outre chaussée de bottes ne peut que renvoyer à la parodie du *Téléphe* d'Euripide dans les *Thesmophories* d'Aristophane.

L'importance nouvelle de l'écriture et la diffusion des textes à partir de l'époque hellénistique se manifestent dans la série des bols à reliefs homériques et dans les tables iliaques. Les citations littérales insérées dans les scènes figurées attestent alors, chez certains imagiers, un accès direct aux textes de l'épopée et de la tragédie. Ce n'est de loin pas la pratique la plus commune. La Table Capitoline fourmille de confusions et de décalages entre ce qui est représenté et ce que les légendes prétendent apprendre au spectateur. Producteurs des textes et producteurs des images devaient n'avoir connaissance (par un résumé ?) que du scénario global d'une œuvre littéraire et ils intervenaient sans coordination sur l'objet qu'ils avaient à décorer. La grande question des manuscrits illustrés est traitée systématiquement dans un passionnant 5^e chapitre, celui où l'historien de l'art classique aura peut-être le plus à apprendre. J. P. S. lui fournit un important *corpus* de documents, une typologie et une chronologie des principales catégories de papyrus et de *codex*, depuis les *Imagines* des hommes illustres de Varron et des traités mathématiques ou scientifiques illustrés jusqu'aux éditions de textes littéraires, à partir seulement du II^e s. de n. è.

Le propos final s'intitule, en manière de provocation : « There is no original ! » Faut-il alors, en dehors de la filiation des types plastiques, renoncer à toute *Quellenforschung* ? L'exemple des fresques de Polygnote à la *leschè* de Delphes, telles que les décrit Pausanias, conforte l'idée d'une multitude possible de sources et d'antécédents, tant littéraires que figurés, pour beaucoup d'images de l'art grec. Mais quand Polygnote décide de représenter le démon Eurynomos, inconnu d'Homère, sur la foi des descriptions des guides, dont les descendants enseigneront aussi le périégète, il fait bien œuvre « originale ». Et le Peintre de l'amphore d'Éleusis a lui aussi, en tant qu'imagier, le statut de *πρώτος εὑρετής* quand il peint la première Gorgone, sans autre modèle préalable que les récits d'une *Perséide* archaïque.

Gérard Siebert,

Émérite de l'Université Marc-Bloch,
Palais universitaire,
67084 Strasbourg.

Höcker Christoph, *Metzler Lexikon antiker Architektur, Sachen und Begriffe*, Stuttgart-Weimar, Verlag J. B. Metzler, 2004, 1 vol. 17 × 24, XII + 300 p., 230 fig. ds t.

L'A. de ce lexique de l'architecture grecque, étrusque et romaine, entre *ca* 900 av. J.-C. et 500 de n. è., s'est déjà fait connaître par des publications nombreuses et diverses, qui le montrent sensible à l'important problème de l'information qu'il convient d'apporter au public cultivé mais pas forcément spécialiste, en étant conscient du fait que la culture classique se perd. C'est pourquoi, tout en co-signant en 2001 avec L. Schneider une utile *Akropolis von Athen, Eine Kunst und Kulturgeschichte*, Ch. Höcker a participé à plusieurs volumes du *Neue Pauly*. Le « Konzept » DNP (sigle désormais consacré) n'a pas la prétention de remplacer la grande *Real-Encyclopädie (RE)* de Pauly et Wissowa, mais il veut rendre les notions de l'Antiquité classique accessibles à un public élargi, dont on n'exigera pas une connaissance approfondie du grec et du latin.

Largement illustré de dessins en noir et blanc, comme le *Neue Pauly*, le *Lexikon* de Ch. H. part en gros des mêmes principes. En plus du choix bibliographique général rassemblé à la fin, une bibliographie sélective, où les périodiques ne sont pas abrégés, termine chaque notice, qui se veut très synthétique tout en tenant compte des dernières avancées de la recherche, sans occulter les controverses. Les entrées sont en allemand chaque fois que c'est possible, avec de multiples liens ou renvois internes, pour éviter les répétitions – par ex., l'entrée « *opus caementicium* » se contente de renvoyer à la notice développée « Zement, Zementbauweise », et si « Skeuothek » n'a droit qu'à quelques lignes, c'est parce qu'on y renvoie à « Arsenal », « Hafen », « Navalia » et « Militärarchitektur ». Les entrées en anglais, exceptionnelles, sont motivées par des usages consacrés : il est sûr qu'il vaut mieux définir des « Optical Refinements » que proposer des « Verfeinerungen ». Inévitablement, les termes grecs ou latins sont tout de même majoritaires, et l'origine du mot est expliquée toutes les fois que cela semble indispensable – c'est-à-dire souvent, quand on connaît les arcanes de la terminologie vitruvienne et le fait que de nombreux termes antiques sont aujourd'hui employés avec un sens différent de celui qu'ils avaient dans l'Antiquité. De toute façon, Ch. H. continue de se réclamer, avec raison, du petit ouvrage publié par Fr. Ebert en 1910, *Fachausdrücke des griechischen Bauhandwerks*.

Comme l'A. a le sens de la synthèse, la longueur des notices est très variable. Parmi les plus nourries, on remarquera sans surprise « Architektur », « Bautechnik », « Bauwesen », « Forum », « Grabbauten », « Thermen », « Säule, Säulenordnungen », « Strassen- und Brückenbau », « Tempel », « Villa », « Vitruv », « Wasserversorgung », des domaines que maints archéologues, architectes et ingénieurs allemands ont labourés depuis le XIX^e siècle. Si l'austère, dense et lourde *RE* peut à coup sûr rebuter les étudiants et assimilés, avec ses entrées en latin ou en grec, ses innombrables citations d'auteurs anciens, ses abréviations pour initiés et son manque de dessins, ce nouveau lexique très lisible et à la mise en page aérée présente toutefois le même inconvénient que le *Neue Pauly* : il est difficilement utilisable par un non-germanophone ; or, comme chacun a pu le constater, l'allemand est de moins en moins connu dans le milieu des antiquisants. Ajoutons qu'un francophone, même s'il pratique couramment l'allemand, aura sûrement tendance à plutôt chercher « fronton », « parpaing » ou « contraction angulaire » dans l'ouvrage de R. Ginouvès, le *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine*, que « Giebel », « Binder » ou « dorischer Eckkonflikt » dans le *Höcker-Lexikon*. On admettra que ce dernier est d'autant plus maniable qu'il a paru en un seul volume, mais le *Dictionnaire méthodique* de Ginouvès a aussi l'avantage d'avoir des index multilingues... Alors que l'illustration du *Lexikon* emprunte plusieurs fois à celle du *Dictionnaire méthodique*, il paraît significatif que celui-ci ne soit pas cité dans le choix bibliographique du *Lexikon*, évidemment parce que son texte nécessite la connaissance du français.

On comprend bien qu'un lexique pour étudiants allemands ou autrichiens propose une bibliographie très majoritairement en allemand ou en anglais – encore que certains choix paraissent contestables, et que plusieurs « Dissertationen » signalées ne sont guère faciles à trouver. L'auteur est plutôt bien informé, jusqu'en 2003, et la part des titres français est honnête, surtout à la fin des notices. Mais on regrettera qu'il soit fait allusion, *s.v.* « Leuchtturm », à des fouilles sous-marines à Pharos, sans mention des travaux français, et il en va de même *s.v.* « Nekropole », où il est question de « Totenstadt », sans préciser que la *Nécropolis* de Strabon a été fouillée par des

Français et déjà en partie publiée, avec une grosse partie architecturale. Quant aux titres d'auteurs italiens et grecs, ils sont malheureusement très négligés, ce qui risque de donner une fausse idée de la grosse et importante production de ces deux pays. On relèvera aussi quelques coquilles gênantes, s'agissant de références bibliographiques (par ex., p. 296, après V. M. Strocka, lire « Römische Bibliotheken, in : Gymnasium 88, 1981 », au lieu de « Bibliotheken, 1881 »).

Tel quel, ce dictionnaire rendra d'indéniables services aux germanophones, qui y trouveront à peu près tous les termes attendus ; parmi les absents j'ai noté « Akanthus » et « Ranke », ce qui surprend quand tant d'études se délectent de l'« Akanthisierung ». Mais on trouvera des noms d'architectes, des « Temporäre Bauten » et des plans d'églises (s.v. « Haghia Sophia ») ; l'architecture néo-classique et plus généralement la réception de l'architecture antique à l'époque moderne ne sont pas non plus oubliées, s.v. « Greek Revival », « Spolien », et ailleurs. Plus inattendue, la notice « Könnenbewusstsein », qui concerne un aspect de la *technè* et relève purement d'une chapelle scientifique.

Même si le livre ne s'adresse pas aux (rares) spécialistes en architecture antique, ceux-ci seront inévitablement parfois en léger désaccord avec le contenu de quelques notices, par ex. :

— *Abaton* n'est tout de même pas un simple synonyme d'*adyton*. Alors que ce dernier est normalement une pièce inaccessible au fond d'un

temple, l'adjectif *abaton* désigne d'habitude comme interdit un temple ou un sanctuaire.

— Dans la notice *kalypter*, on donne une fois de plus, suivant une coutume tenace, le terme *strotèr* comme correspondant à une tuile plate, alors que le mot n'a jamais eu ce sens en grec ancien.

— *Marmor* : la notice démarre au v^e s. av. J.-C., en passant curieusement sous silence l'exploitation des carrières des Cyclades et la construction naxienne tout en marbre dès l'époque archaïque, malgré les multiples et importants travaux allemands dans ce domaine.

— *Maussolleion* : depuis la publication monographique de K. Jeppesen en 2002, qui fait suite à des articles préliminaires, il est maintenant clair que toutes les restitutions du Mausolée d'Halicarnasse ne se valent pas et qu'il faut privilégier celle de Jeppesen.

— *Naos* : l'emploi du mot pour une *cella* est dit « moderne », alors qu'on trouve ce sens dans les inscriptions de Délos, entre autres.

— *Poros* : ce n'est pas vraiment un « *terminus technicus* moderne », puisque le mot est fréquent dans les « Bauinschriften » antiques, mais il n'y a pas tout à fait le même sens que lui accordent les archéologues aujourd'hui.

Marie-Christine Hellmann,

CNRS, UMR 7041, ArScAn,
Maison René-Gimouès de l'archéologie et de l'ethnologie,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.

Despinis Giorgos, Stephanidou-Tivériou Théodora, Voutiras Emmanuel,
Κατάλογος γλυπτών του Αρχαιολογικού Μουσείου Θεσσαλονίκης, II
(*Catalogue des sculptures du Musée archéologique de Thessalonique, II*), Thessalonique, Fondation culturelle de la Banque nationale, 2003, 1 vol. 21 × 29,3, 517 p. dont 333 pl. N-B (en grec, sans résumé en langue étrangère).

Le premier volume du catalogue des sculptures du Musée archéologique de Thessalonique avait été publié par les mêmes auteurs en 1977, avec une édition en grec et une édition en anglais. Il regroupait en 148 notices la plus grande partie des œuvres exposées alors, en dehors des portraits romains en ronde bosse, en particulier

toutes les sculptures archaïques et classiques et tous les reliefs¹, le dernier numéro étant le célèbre relief d'Épona du début du iv^e siècle apr. J.-C. Celui-ci comporte 189 numéros ; les trois auteurs principaux se sont adjoint six collaborateurs, chaque notice étant signée. Le volume présente la fin des œuvres qui étaient exposées dans la

1. Mais pas le très beau relief de Ierissos, entré au musée en 1991, reproduit par I. Vokotopoulou dans son *Guide du musée* de 1995.

belle présentation antérieure aux travaux récents et « la plus grande partie des sculptures provenant de Thessalonique » ; l'introduction fait allusion à des difficultés qui n'ont pas été seulement financières. L'introduction de 1977 annonçait qu'il faudrait quatre volumes pour étudier l'ensemble des sculptures du musée.

Les deux tomes ont les mêmes qualités : une illustration abondante (dans le second 651 photos pour les 189 pièces), de bonne ou très bonne qualité, des notices développées, mais très claires, comportant une description détaillée, la bibliographie complète et une discussion poussée sur les problèmes posés, avec un riche appareil de notes. Nous sommes dans la tradition des grands catalogues où chaque notice peut être pour le lecteur un point de départ pour le groupe ou le type auquel chaque pièce se rattache. Les auteurs se plaignaient en 1977 que ce type de catalogue n'ait jamais été favorisé en Grèce² ; il semble qu'il soit menacé ailleurs, même dans des pays qui ont une longue tradition dans ce domaine.

Un assez grand nombre de pièces avaient été simplement signalées, avec une photo, dans des chroniques et rapports. Beaucoup étaient entièrement inédites, pas seulement des fragments (de reliefs funéraires notamment) : ce sont surtout quelques têtes idéales, de nombreuses têtes-portraits, dont la publication complète montre la place de Thessalonique dans la production de portraits en Grèce à l'époque romaine. Nous n'avons pas l'équivalent des réflexions générales présentées dans la préface du catalogue de l'Acropole par G. Dontas sur l'originalité que conserve le portrait attique par rapport aux œuvres de Rome, mais tous les éléments sont réunis. Thessalonique est visiblement le deuxième centre de Grèce pour cette production ; il s'agit bien, le plus souvent, de portraits privés, qui pour nous restent anonymes quand ils ne sont pas inscrits, ce qui est le plus fréquent. On a l'impression, par rapport aux portraits d'Athènes³, que la tradition grecque est ici moins présente, la Grèce du Nord n'ayant pas la solide tradition continue des ateliers attiques. La série publiée ici s'arrête avant la fin du III^e siècle, si on met à part un buste d'homme en

toge (n° 308), travail du milieu du III^e siècle maladroitement retravaillé vers la fin du IV^e pour modifier les traits du visage et figurer la *contabulatio*. Verrons-nous dans un autre volume, malgré l'habituelle séparation selon le matériau, la tête de bronze d'Alexandre Sévère, découverte en Piérie, qui est le plus beau portrait du musée de Thessalonique ?

Il y a très peu de statues-portraits conservées. Un personnage acéphale portant la cuirasse de type hellénistique (n° 242) devait être un Auguste ; un autre (n° 261), flanqué d'un barbare agenouillé, un Hadrien. La seule statue qui ait conservé sa tête (n° 244) est un Auguste, portant le manteau sur les hanches ; mais sa tête, du type de Prima Porta, rapportée, pourrait avoir remplacé celle de Caligula. Du même type à « Hüftmantel », une statue qui a perdu sa tête (n° 245), où on a voulu voir Claude, pourrait aussi être un Caligula ; dans les deux cas, les statues au torse nu n'ayant pas, en règle générale, de tête rapportée, on a, après avoir supprimé la tête originelle, ménagé une cavité pour recevoir la tête nouvelle. Les deux statues montrent la même virtuosité dans le travail des plis du manteau. Le véritable monument augustéen, dans la collection, est alors un support de statue colossale fragmentaire, avec en dessous deux cnémides, à mi-hauteur un rempart comportant deux portes monumentales, au-dessus une frise d'armes (très peu lisible sur les photos) qui comporte à la fois des proues de navires, des cuirasses et des boucliers ; à l'époque d'Auguste, ce ne peut être qu'un rappel d'Actium. Un *togatus* acéphale (n° 250), où les recreusements des plis sont poussés encore plus loin, doit dater de la fin du règne de Claude ou de Néron, et une statue féminine du type de la petite Herculanais (n° 305), du début de la période sévérienne, complètent le petit groupe des statues en pied.

Claude Rolley,

Émérite de l'Université de Bourgogne,
38, rue du Surmelin,
75020 Paris.

2. Mais il vient d'en paraître un autre exemple : G. Dontas, *Les portraits attiques au Musée de l'Acropole (Corpus Signorum Imperii Romani)*, Grèce, I, fasc. 1), Académie d'Athènes, 2004 (en français).

3. Pour lesquels on verra aussi le catalogue de la sculpture romaine du Musée national par K. Rhômiopoulou, paru en 1997.

Mylonopoulos Joannis, *Πελοπόννησος οἰκητήριον Ποσειδῶνος, Heiligtümer und Kulte des Poseidon auf der Peloponnes (Kernos, Suppl., 13)*, Liège, Université de Liège, 2003, 492 p., 45 plans, 20 fig.

Ce volumineux ouvrage est la publication d'une thèse soutenue à Heidelberg, reprise et mise à jour jusqu'en juin 2003. L'A. annonce une monographie complète, utilisant toutes les données et envisageant tous les aspects. De fait, l'enquête s'étend de l'époque mycénienne à l'époque romaine, et la bibliographie « choisie », longue de 29 pages, montre assez le souci d'exhaustivité qui préside au travail. Il n'est pas jusqu'au site Internet du ministère de la Culture grec qui n'ait été sollicité pour suppléer l'absence de publication des fouilles de T. Spyropoulos.

La première partie concerne l'extension du culte de Poséidon dans le Péloponnèse. Il s'agit d'une succession de notices classées par régions, par sites et par sanctuaires, avec, pour chaque région, un bilan sur la présence du dieu, la localisation et l'importance de ses sanctuaires, leur histoire. J. Mylonopoulos prend en compte les données des textes, de l'archéologie, de l'épigraphie et de la numismatique, et livre au lecteur une documentation considérable pour chaque occurrence du dieu. Bien sûr, l'auteur ne peut avoir revu tout ce dont il parle, et c'est sur une érudition méticuleuse que repose le sérieux du travail. On souhaiterait parfois une « autopsie » mieux affirmée, pour tel sanctuaire (Poséidon Hippios à Mantinée), ou pour tel objet (il n'est pas indifférent de déterminer si le groupe en bronze de Méthydrion représente bien des danses rituelles avec masque de cheval). On souhaiterait aussi que les innombrables références soient mieux hiérarchisées : fallait-il faire un sort, p. 111, à la date du VIII^e / VII^e siècle que l'on trouve dans le manuel de L. Bruit et P. Schmitt-Pantel sur la religion grecque ? Les auteurs n'ont pas d'autre prétention que de situer grossièrement Agamédès et Trophonios dans le temps ; elles n'entendent pas apporter une stricte datation du sanctuaire.

La deuxième partie, intitulée « Forme et topographie de l'espace sacré », étudie les divers aspects des sanctuaires (temples, *hiera*, bois sacrés, autels et autres formes), puis leurs emplacements : en ville (agora, port, espace de la ville) et hors la ville (près d'une source, d'une rivière, d'un lac, au bord de la mer, dans un pâturage, sur la frontière de deux cités). Les données rassemblées dans la première partie sont ici redistribuées en notices organisées selon le schéma bipo-

laire proposé par Fr. de Polignac en 1985 (*Naissance de la cité grecque*) et conservé par Mylonopoulos, bien qu'il connaisse les retouches apportées par Polignac lui-même dans l'édition anglaise de 1995 et déjà dans l'édition française de 1994) au « carcan centre / périphérie ». Les données, résumées – pour la *chôra* – en un tableau (p. 289), sont juxtaposées, sans que l'A. cherche à montrer la dynamique commune qui pouvait animer les sanctuaires de la ville et de la *chôra*.

La troisième partie porte sur le culte de Poséidon dans le Péloponnèse. C'est la plus décevante, car elle prend la forme de notices qui regroupent les données par thèmes, de manière cloisonnée : les prêtres, les fêtes, les rituels de sacrifice, les offrandes à Poséidon, objets et animaux sacrés, épiclèses, domaines de Poséidon, Poséidon et les autres, politique et culte. Les rubriques sont morcelées – ex : animaux sacrés, terrestres (cheval, taureau, bœuf, cochon), marins (dauphin, hippocampe, poissons) –, ce qui ne permet pas à l'auteur une réelle approche synthétique de la personnalité de Poséidon dans le Péloponnèse. Sous la rubrique « Cheval » (III.5.2), l'A. évoque le cheval comme symbole chthonien lié à la force démonique, élémentaire de Poséidon, mais il faut attendre la notice III.6.14, « Épicleses : Hippios », puis III.8.1 (5), « Poséidon et Déméter », pour que soit évoquée la question du thériomorphisme divin ; encore celle-ci n'est-elle pas traitée : on ne trouve rien sur l'hypothèse de Palmer, aujourd'hui contrebattue, d'un dieu-cheval mycénien, et la question des mascarades animales mériterait d'être examinée plus avant à partir des figures à tête de cheval du voile de Despoina à Lykosoura ; on attendrait aussi une analyse plus poussée du *logos* cultuel de Thelpousa sur la métamorphose de Poséidon en cheval. L'A. se contente de tracer une évolution : le Poséidon Hippios qui engendre Arion représente les forces élémentaires de la nature ; c'est plus tard qu'il devient une divinité politique, civilisée, comme les chevaux qu'il protège sont désormais domestiques. L'importance de Poséidon dans le panthéon du palais de Pylos laisse sceptique sur ce passage supposé du sauvage au civilisé et, dans la rubrique III.9.1, « Politique et culte (3. Mantinée) », on souhaiterait que soit plus explicite le renvoi aux critères

de Brackertz pour la caractérisation d'une divinité poliade dans le cas de Poséidon Hippios de Mantinée.

On l'aura compris, le travail de J. Mylonopoulos nous fournit, commodément classée, une documentation bien informée et très étendue sur les sanctuaires et le culte de Poséidon dans le Péloponnèse, mais la conception morcelée de

l'ouvrage procure peu de vues d'ensemble, et c'est dommage.

Madeleine Jost,

Université de Paris X - Nanterre,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.

Giuliani Luca, *Bild und Mythos, Geschichte der Bilderzählung in der griechischen Kunst*, Munich, Verlag C. H. Beck, 2003, 1 vol. 17,5 × 24, 367 p., 60 fig. ds t.

Le sous-titre de l'ouvrage indique l'ambition d'une enquête dont les enjeux et les méthodes sont définis dans un substantiel avant-propos. Se situant dans la lignée de C. Robert (*Bild und Lied, Archäologische Beiträge zur Geschichte der griechischen Heldensage*, 1881) et des travaux de K. Scheffold, où *Bild, Lied, Göttersage, Heldensage* constituent également des mots clés, l'auteur se démarque néanmoins de ces grands anciens par la modernité et l'actualité de sa réflexion. Les titres d'une bibliographie de quelque 20 pages illustrent l'ampleur des champs disciplinaires sollicités pour la mise en œuvre d'une « iconographie totale », dans l'esprit que les fondateurs des *Annales* préconisaient pour l'histoire. Mais on précisera d'emblée que L. G. ne fait allégeance à aucune école, ce dont témoigne au premier chef l'usage d'une belle langue classique, parfois difficile (le lecteur non germaniste appellera de ses vœux une édition française), mais dépourvue de tout ésotérisme. Il est seulement l'homme des documents, qu'il aborde de première main, avec érudition, distance critique et une sorte d'aptitude à rafraîchir notre regard devant les œuvres les plus connues. À une époque où la mode est parfois à l'iconophobie, il était bon de rappeler dès les premières pages du livre combien était biaisé le débat opposant le rationnel du discours à l'irrationnel de l'image, au lieu de délivrer des remèdes à la passivité du consommateur d'images et à son analphabétisme visuel.

On nous propose une histoire de la narration figurée que l'A. écrit, entre Homère et l'époque hellénistique, en tenant le plus grand compte des différents contextes socioculturels pour expliquer les répertoires et les modes de représentation, mais dont les véritables ressorts sont ailleurs. L. G. traite de l'imagerie comme d'un système global, dont le fonctionnement est d'abord interne. Pour lui, les trois siècles de l'art archaïque

sont comparables à un champ d'expérimentations pour les peintres de vases qui mettent en forme le monde réel et celui des mythes. Nul ne voit spontanément les solutions qu'ils inventent, parce que leurs images sont des artefacts qu'il faut déconstruire avant de les comprendre : Ph. Bruneau a plus d'une fois théorisé la question (par ex. : De l'image, *RAMAGE*, 4, 1986, p. 249-295). L'originalité et la force des analyses de L. G. résident dans le décryptage auquel il soumet l'imagerie grecque à l'aide d'une unique grille de lecture empruntée au *Laokoon* de Lessing : celle de l'opposition entre *beschreiben* et *erzählen*. Il n'existe que deux catégories d'images : les descriptives et les narratives. Tout le premier chapitre est une exégèse d'un texte fondateur (1766) consacré aux rapports entre poésie et peinture et à leurs limites respectives. Ce retour sur Lessing ne va pas sans fécondes révisions : loin de se contrarier, les deux procédés de la représentation, textuelle ou figurée, l'une inscrite principalement (mais non exclusivement) dans le temps, l'autre dans l'espace, se complètent. En effet, rien n'empêche de revenir, par examens *successifs*, sur une image saisie « du premier coup d'œil ». Elle n'a pas, il est vrai, un début et une fin, et n'impose pas, comme tout texte, un ordre de lecture. Mais la différence fondamentale entre les catégories du descriptif et du narratif tient à la capacité de susciter ou non, par le texte ou l'image, la tension et l'attente, signes par excellence du récit. Avec Lessing, au-delà de Lessing. Toute la suite de l'ouvrage, qui y gagne une remarquable cohérence, montre au lecteur que les clefs du *Laokoon*, ainsi retravaillées, fonctionnent aux différentes périodes et s'adaptent aux divers changements culturels que connaît la *Bilderzählung*.

L'étude de l'art géométrique permet de préciser les critères de classement. Parmi les images d'un monde aristocratique, avec ses cérémonials, ses

combats sur terre et sur mer, ses réalités et son imaginaire cultivé par les vieux chants des aèdes, lesquelles relèvent de la description, lesquelles de la narration ? La thèse, fort recevable, de L. G. soutient qu'il n'y a récit que là où l'on identifie des protagonistes et des actions particulières, tandis que les personnages anonymes et les actions ordinaires – si extraordinaires qu'elles puissent être quand, par ex., un guerrier combat un lion – appartiennent à la description de l'univers des héros, avec ses valeurs et ses comportements usuels. La difficulté, en l'absence d'inscriptions, est de toujours faire la part entre une imagerie générale anonyme et des scènes inspirées d'un récit de la mythologie. En bonne méthode, l'A. met à l'épreuve les images les plus ambiguës, que la critique tend à considérer comme légendaires. Par horreur du vide et de l'anonymat, plus d'un lecteur ne renoncera pas volontiers à l'idée d'un rapt d'Hélène sur le *dinos* du Musée britannique (p. 55, fig. 5) : au moins lui aura-t-on fourni matière à doute. La conclusion radicale de L. G. (une imagerie géométrique faite seulement de stéréotypes et de paradigmes de la vie aristocratique, sans références à des mythes) résiste-t-elle à l'examen de tous les documents ? Sur le canthare de Copenhague (p. 61-62, fig. 6), l'hypothèse d'un récit pour la scène du guerrier dévoré par deux fauves est écartée au prix d'une lecture symbolique de l'image. Quant aux « Molionides » du cratère de New York (p. 56-58), ils n'échappent à leur identité mythologique qu'au terme d'une argumentation particulièrement brillante. Par ailleurs, le naufrage représenté sur une *ænochoë* de Munich (p. 73, fig. 9) semble bien correspondre point par point à *Odyssée*, XII,403-425 : Ulysse seul chevauche la quille du vaisseau ; le marin qui s'y trouve apparemment allongé flotte dans la mer, à l'arrière-plan, selon la loi de la perspective rabattue. Du reste, l'auteur souligne bien les nouveautés de cette peinture qui annonce en germe l'image narrative du VII^e siècle.

L'amphore de l'*Ilioupersis* à Mykonos fait l'objet d'un commentaire détaillé et d'observations inédites (p. 81-96, fig. 11 a-f). Sur le col, le cheval de Troie est intelligible seulement pour le lecteur d'Homère ou, plus exactement, pour l'auditeur d'un aède. Les guerriers qui l'entourent et les groupes des panneaux de frise ne font que dessiner le cadre général de l'action et relèvent par conséquent de la description : l'image imbrique de la sorte le tissu narratif et le tissu descriptif. Libre au spectateur cultivé de reconnaître parmi les auteurs et les victimes du massacre tels personnages qui lui sont familiers par le récit épique : par ex., Hélène et Ménélas ou Andromaque, Astyanax et Néoptolème. Comparés aux

pictogrammes du style géométrique, les personnages ont conquis, par les détails des vêtements, de l'armement et des gestes, une nouvelle individualité qui toutefois ne permet que rarement de les nommer à la lumière des textes. L. G. explique les handicaps de l'imagier qui, comme le poète, se veut désormais fils des Muses et tente de se mesurer au poète avec les moyens qui lui sont propres. L'aporie iconographique devient évidente quand il s'agit, par ex., de montrer ce qui est caché ou de montrer en même temps ce qui est successif. Tout un système de codes résoud ces difficultés, avec la complicité du spectateur. L'iconographie de Polyphème (p. 96-114, fig. 12-15 ; p. 160, fig. 26) illustre clairement le procédé narratif qui remplace la chaîne temporelle des faits du récit (le vin, le sommeil, l'agression, le réveil du cyclope aveuglé) par leur juxtaposition dans l'image. Que le thème soit traité simultanément, à partir des années 670, dans différentes régions du monde grec plaide pour une source commune : peut-être le chant IX de l'*Odyssée*, idée que l'auteur tempère en l'examinant sur la toile de fond d'un vieux conte indo-européen, celui du géant cannibale, idiomatisé en Grèce par le thème de l'ivresse.

Les manifestations de l'écriture sur les vases (signatures, dédicaces, citations poétiques, désignations des personnages et objets représentés), outre qu'elles constituent des signes de la reconnaissance sociale des potiers et des peintres, confèrent aux imagiers un nouveau pouvoir narratif. L'inscription de noms est superfétatoire et n'exprime que la gloire d'« écrire » quand l'image en elle-même supprime l'anonymat de la représentation : ainsi celle du jugement de Pâris sur l'*olpè* Chigi (p. 120, fig. 16). En revanche, la mention du nom de Ménélas sur le support de cratère de Berlin (p. 124, fig. 18) transforme un banal cortège de princes en cérémonie de demande en mariage aux yeux du spectateur informé des fiançailles d'Hélène à la cour de Tyndare. L'écriture devient désormais un moyen de récupérer pour la narration figurée tout un stock de schémas disponibles depuis le haut archaïsme : le « duel homérique » relate alors le combat d'Hector et de Ménélas au-dessus du corps d'Euphorbe (p. 127, fig. 19), non sans que l'imagier, par un travail de synthèse et de création, ait reconstruit la matière puisée au chant XVII de l'*Iliade*. Et il en va de même pour le « départ du guerrier » (cratère d'Amphiraos, p. 132, fig. 20) ou la « remise des armes » (Achille, Thétis et les Néréides, p. 133-137, fig. 21-22). Le Vase François, commenté dans cette optique, exprime mieux que tout autre monument la revendication poétique des producteurs d'images. Clitias nomme et représente les

Muses dans l'ordre où elles sont citées par un hexamètre d'Hésiode (jolie et significative trouvaille de L. G.) et il use de son pouvoir démiurgique pour donner des noms, parfois selon la tradition, parfois de son libre chef, jusqu'aux personnages les moins individualisés. L'A. rappelle les raisons que l'on a de situer en Crète plutôt qu'à Délos la scène du débarquement et de la danse (*excursus* I, p. 294-296) et propose de manière convaincante une clef érotique pour l'ensemble de la scène : le coup de foudre d'Ariane pour Thésée, lors de la première rencontre des amants du labyrinthe. Là encore, le peintre transpose en épisode narratif le schéma traditionnel de l'homme à la lyre et de la femme à la couronne, face à face.

Quelques thèmes du répertoire littéraire montrent comment les imagiers des ^{vi} et ^v s. tentent de surmonter leur difficulté à jouer avec le temps, soit qu'ils juxtaposent ou enchaînent des moments de l'action (l'A. parle d'images « polycrones »), soit qu'ils renoncent à tout montrer en retenant dans une image « monocrone » le point focal de l'histoire, l'« instant fertile » qui laisse à imaginer – « der fruchtbare Augenblick », selon la terminologie de Lessing. Ce que la représentation perd en étendue, elle le gagne en suggestivité et en tension dramatique. Par le texte on peut évoquer à la fois l'arrivée de Priam dans la tente d'Achille, la supplication, le cadavre d'Hector, le banquet du vainqueur, les armes conquises, le rachat du corps par une rançon. Leur science accrue de la mise en scène et de la psychologie conduit les meilleurs peintres de la fin de l'époque archaïque et de l'époque classique à faire des choix, pour rendre visible l'essentiel. Bien comprises, leurs images révèlent alors un portrait d'Achille que L. G. transcrit avec un rare bonheur, rencontrant par l'analyse iconographique ce qui était intuition chez Christa Wolf : « Achill, das Vieh » (*Kassandra*, Luchterhand, 1983, p. 95). L'épisode odysseéen de Circé et les principales péripéties de *Iliouperis* sont étudiés dans ce même chapitre, avec une confrontation systématique des peintures de vase à leurs sources, qui ne sont pas encore, à proprement parler, « écrites ». L'A. met en évidence tout un travail créateur des peintres à mesure qu'ils prennent de la distance par rapport aux textes et qu'ils prennent conscience des ressources spécifiques de leur art. Dans cette optique sont réexaminées des œuvres d'Onésimos, du Peintre de Brygos, du Peintre de Kléophradès. La coupe Acr. 365,5 au Musée national d'Athènes fait l'objet d'une nouvelle reconstruction (p. 194-202, fig. 39 a-c).

Le phénomène majeur, qui prend naissance dans le dernier quart du ^v s. et ne cesse ensuite

de gagner en ampleur, est le passage d'une littérature orale à une culture de lecteur. La diffusion de l'écrit modifie la nature des images, au point de les entraîner « dans le sillage des textes » (tel est le titre du chap. 6 de l'ouvrage) et de leur ôter progressivement toute autonomie. La figuration de l'ambassade chez Achille est, à cet égard, exemplaire. Alors que les peintures d'époque sévère montrent une figure figée dans l'immobilité, le silence et le voile du deuil (Eschyle s'en est vraisemblablement inspiré dans ses *Myrmidons*), figure créée par l'art graphique en substitution au récit de l'épopée, d'une complexité infigurable, le Peintre de Sarpédon recourt dès les années 390 à une tout autre formule ; ignorant le va-et-vient entre colère et apaisement, entre espoirs, déceptions et l'échec final de l'ambassade, il n'en retient que le tableau initial : Achille s'accompagnant de la lyre pour chanter les exploits des héros, en présence de Patrocle (*Iliade*, IX, 186-189 ; p. 242, fig. 49). L'image se fait illustration littérale de quelques vers, au détriment de tout un vaste et fatidique épisode du récit. L'angle de vue se resserre, hors de tout contexte, sur un détail du texte, rendant la représentation paradoxalement inintelligible pour le spectateur qui n'a pas accès au passage concerné. Pour nous, une des difficultés de l'imagerie mythologique apulienne vient précisément de la perte des œuvres littéraires dont elle est souvent la traduction. Quand ces œuvres sont conservées, comme c'est le cas pour les *Euménides*, on constate que le peintre qui les met en images (cratère du Louvre : p. 255, fig. 54) se comporte en lecteur d'Eschyle et non pas en spectateur d'une pièce de théâtre, encore moins en créateur construisant, à bonne distance du texte, l'image la plus significative, comme le faisaient les imagiers attiques avec leurs scènes de poursuite du criminel par les Furies.

La conséquence ultime de ce nouveau système narratif est la création d'une iconographie d'illustration, organisée en cycles, comparable à celle produite par John Flaxman à la fin du ^{xviii} s. La série des « bols homériques », sur lesquels un thème comme celui d'*Iphigénie en Aulide* est distribué sur plusieurs vases, autorise l'hypothèse d'un véritable programme éditorial figuratif de grands ensembles de la tragédie et de l'épopée. Au risque de paralyser l'image, le texte peut envahir la paroi sous la forme de longues citations. L'une des contributions les plus intéressantes de l'auteur, aussi bon philologue qu'il est iconologue, réside dans le décodage du système des inscriptions, caractérisé par des sauts et des ruptures. Le symposiaste cultivé donnait un début de vers ou de passage qu'un compagnon

de banquet saisissait au vol pour réciter la suite. Ainsi s'organisaient, entre convives, de nouveaux chants amœbées. Quant aux images, elles sont d'une fidélité confondante au détail du texte. Le lecteur / spectateur qui connaît son *Odyssée* a le plaisir de reconnaître, dans des scènes de mnésophonie (p. 265-270, fig. 58-59), le vieux bouclier de Laerte (*Od.*, XXII, 184-186) et la lyre que l'aède Phémios a déposée près d'un cratère (*Od.*, XXII, 340-341).

Guidé par son fil rouge *Beschreibung-Erzählung*, L. Giuliani nous aura conduits, à travers les siècles, d'Homère à Homère, avec une assurance sans faille. Un maître-livre.

Gérard Siebert,

Émérite de l'Université Marc-Bloch,
Palais universitaire,
67084 Strasbourg.

Vatin Claude, préface de Jacqueline de Romilly, *Ariane et Dionysos, Un mythe de l'amour conjugal (Études de littérature ancienne, 14)*, Paris, Éd. rue d'Ulm, 2004, 1 vol. 16 × 23,5, 142 p., 49 fig. ds t., 8 pl. coul.

Ce livre est une méditation profonde sur la signification et les métamorphoses des mythes grecs, d'Hésiode à Nonnos. Sa brièveté et son titre ne doivent pas en effet dissimuler l'ambition d'un propos dont le lecteur prend conscience dès les premières pages. Cl. Vatin y explique, avec la simplicité d'expression et la subtilité de pensée qui caractérisent toutes ses œuvres, que le grand livre éclaté des mythes est toujours, dans l'Antiquité, plus allusif que narratif ; il ne raconte pas mais émet des signaux, textuels ou iconographiques, que nous ne pouvons espérer comprendre sans retrouver au moins une part des références culturelles des contemporains. Même dégradée en ornement sur des objets de la vie quotidienne, la représentation d'une scène mythologique, qui ne transmet que rarement un message, au sens moral ou eschatologique du terme, n'est jamais dépourvue de portée. Encore faut-il saisir, à travers les mots et les images, dans quelle direction l'artisan ou l'artiste ont voulu nous orienter, et quelle est la trame dont ils ont isolé un fragment. L'article paru en 1992, « Ariane et les *martyroi* », dans les *Hommages à Georges Duby* avait de ce point de vue ouvert la voie à une réflexion novatrice, qui révèle ici la plénitude de sa valeur heuristique. Appliquée à la série des images et des textes consacrés à la rencontre et aux amours de Dionysos et d'Ariane, cette démarche, qui ne se recommande d'aucune chapelle, permet à l'A. de déployer, avec une audace tranquille, qui n'exclut pas quelques « exécutions » courtoises mais percutantes, les trésors d'un savoir dont on mesure à chaque instant la pénétration.

L'étude s'ouvre sur une utile mise au point : dans la mythologie gréco-romaine, la figure d'Ariane n'est pas, sauf exception, celle de la femme bafouée parce qu'abandonnée, que Monteverdi ou Racine ont imposée à l'imaginaire

européen ; elle est bien au contraire celle de la femme métamorphosée par le mariage, de l'épouse comblée. Car l'union de Dionysos et de la sœur de Phèdre ne se limite pas, comme la plupart des rencontres entre un immortel et une fille des hommes, à un instant de plaisir vite oublié ; elle commence par la découverte foudroyante d'un amour partagé, et s'avère immuable. En cela, Cl. Vatin, auteur d'un livre qui a fait date sur le mariage à l'époque hellénistique, n'a pas de peine à montrer que le mythe corrige l'institution matrimoniale méditerranéenne en y introduisant la séduction et l'amour, sentiments totalement étrangers au législateur, et rarement pris en compte par les familles qui s'allient.

Là-dessus commence un voyage passionnant. Sans souci d'exhaustivité, Cl. Vatin retient pour chaque période les éléments les plus significatifs, sans dissimuler la part de l'arbitraire impliquée par ses choix, ni les orientations divergentes suggérées par d'autres représentations. Les vases de l'époque archaïque illustrent seulement des moments privilégiés de l'histoire, entre lesquels subsistent de vastes zones d'ombre, que les artistes ultérieurs ne manqueront pas d'exploiter. À l'époque classique, la prédominance d'Athènes impose une image positive de Thésée en lui réservant en général une place centrale. Dès la seconde moitié du v^e siècle, cependant, le couple Dionysos-Ariane jouit d'une grande faveur, en même temps que s'accroît la féminité de l'heureuse élue. Dans l'Occident hellénisé, la popularité précoce du mythe est attestée par le mime syracusain du *Banquet* de Xénophon, auquel l'auteur consacre des pages lumineuses. Les versions du monde étrusco-italique apparaissent moins déconcertantes qu'on ne l'a dit, même si la relecture du fronton de *Sentinum* met en lumière des présences et des harmoniques parfois bien

étranges. Une incursion dans les territoires hellénistiques nous vaut une nouvelle et très stimulante analyse du cratère de Dervéni. Les images du « couple établi », où Ariane, qui ne cède jamais à l'ivresse malgré la turbulence sauvage des compagnons de son époux, soutient un Dionysos alangui ou affaibli par les excès, comme celle que propose la terre cuite de Myrina exposée au Louvre, manifestent la permanence de l'idée d'une union durable et indéfectible. C'est l'Épithalame de Thétis et de Pélée qui ouvre le chapitre sur le monde romain : Ariane y apparaît saisie par Catulle à l'instant où elle découvre la perfidie de Thésée, avant l'apparition, que l'on sent imminente, de Dionysos. Les représentations pompéiennes sont ensuite convoquées, depuis la fresque de la Villa des Mystères jusqu'aux panneaux de la maison de Fabius Rufus.

Dans ce contexte, l'étude du vase Portland est attendue par le lecteur comme l'un des points forts de l'itinéraire. Elle ne déçoit pas, d'abord parce que Cl. Vatin ne cède pas à la tentation d'énumérer les nombreuses interprétations qui en ont été fournies, et maintient avec superbe le cap qui est le sien ; ensuite parce que, sans éliminer de son horizon la recherche d'échos liés à l'actualité augustéenne, il insiste avec raison sur le dépouillement aristocratique de ces deux scènes, visiblement faites pour un public capable de reconnaître, sans le secours d'attributs trop lourdement explicites, les silhouettes des statues divines d'un Praxitèle, d'un Scopas ou d'un Lysippe. D'une façon exemplaire, la convergence de la culture de l'exégète moderne et de celle des observateurs antiques constitue à elle

seule la clé d'une lecture efficace. Resterait seulement à expliquer l'étrange décor architectural qui tranche avec les « paysages naxiens de convention ». L'ouvrage s'achève sur une anthologie de mosaïques et de sarcophages tardifs, d'où émerge l'évocation très précise, bien que mal servie par une illustration un peu réduite, de deux cuves célèbres du Musée des Thermes de Rome. Malgré la richesse des études récemment publiées sur les thèmes mythologiques des sarcophages romains, celle de R. Turcan en 1999 et celle de P. Zanker et B. Ch. Ewald en 2004, les pages de Cl. Vatin conservent, dans la perspective si particulière qui est la sienne, leur valeur propre et leur originalité. On retiendra plus particulièrement ses observations sur l'intrusion du triomphe indien dans la cavalcade animée du thiasos, sur les incidences triomphales du char de Dionysos, et sur la perpétuation de l'image d'Ariane, « la belle endormie », dont le sarcophage d'Auletta conservé à Naples donne encore, en plein III^e siècle, une représentation souveraine. Le livre se clôt sur la traduction, due à l'auteur lui-même, d'un long passage des *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis, admirable synthèse poétique de l'aventure de Naxos qui témoigne de la vitalité d'un mythe dont la richesse et l'ambiguïté ont assuré la survie.

Pierre Gros,

Université de Provence, MMSH,
5, rue du Château-de-l'Horloge,
BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 2.

Cadario Matteo, *La corazza di Alessandro, Loricati di tipo ellenistico dal IV secolo a.C. al II d.C. (Il filarete, Collana di testi e studi – Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia, 218)*, Milan, Univ. degli Studi, Edizioni univ. di Lettere, Economia, Diritto, 2004, 1 vol. 16 × 23,5, 18 fig. ds t., 54 pl. h. t.

Cette publication d'une thèse de doctorat bien informée vient heureusement combler une lacune dans la bibliographie sur les statues cuirassées, où le type dit hellénistique, ou *Lederpanzer*, s'est enrichi récemment de nombreux documents. L'illustration, abondante, permet de suivre sans difficulté le texte, où l'A. étudie le développement de ce type statuaire sur six siècles (du IV^e s. av. J.-C. au IV^e s. apr. J.-C.) et le compare à celui du type de la cuirasse anatomique. Je ferai ici quelques observations sur la période hellénistique et le début de l'Empire.

L'A. insiste sur l'« uniformité » des représentations à l'époque hellénistique, qui sont fortement marquées par les images d'Alexandre. Cependant, si l'on constate que le type hellénistique se répand dans tout le monde hellénisé, l'A. remarque que des différences apparaissent à la basse époque hellénistique à Délos entre les représentations de Romains (disons même : d'officiers romains), notamment dans l'Agora des Italiens, avec manteau frangé et *calcei*, et celles de Grecs, comme les officiers de Mithridate au Samothrakeion, avec manteau sans franges et

krèpides (p. 69-78). La reconstitution récente de statues équestres cuirassées de l'Agora des Italiens (*Monuments Piot*, 82, 2003, p. 75-90) confirme évidemment cette présentation.

L'A. aurait pu étudier plus précisément les différents schémas iconographiques où apparaissent des statues cuirassées (isolées à pied, isolées à cheval, tenant le cheval, en groupe à pied et à cheval, dans un groupe de combat, etc.). Ainsi, sur les décadrachmes qui, au revers, représentent Alexandre debout en cuirasse tenant le sceptre et le foudre, le Macédonien figuré à cheval, au droit, porte aussi la cuirasse quand il attaque Poros sur son éléphant de combat (p. 39 et n. 100). Sur le lieu d'émission (sans doute la Babylonie) et la date de ce monnayage (juste après la mort d'Alexandre, non pas 326-323), on consultera maintenant la mise au point de G. Le Rider, *Alexandre le Grand, Monnaies, finances et politique* (PUF, 2003), p. 329-333. La documentation s'est enrichie tout récemment d'un document que ne pouvait connaître M. Cadario : des fragments d'un groupe colossal en marbre ont été trouvés dans la fouille du Ptolémaion de Limyra, qui représentent un homme en cuirasse debout à côté de son cheval piaffant qu'il tient par la bride. J. Borchhardt propose de l'identifier à Patroklos, le stratège de la flotte ptolémaïque, qui serait le fondateur du Ptolémaion (*Ist. Mitt.*, 54, 2004, p. 473-481) ; je me demande s'il n'y aurait pas quelque inspiration d'un groupe d'Alexandre avec Bucéphale dans ce monument de première importance.

L'étude des statues cuirassées des rois attalides est fort bien présentée par l'A. (p. 57-66), qui reprend une hypothèse de N. Stampolidis sur des fragments trouvés près de l'autel de Cos : pourquoi pas une statue en marbre d'Eumène II, qui aurait été *synnaos* de Dionysos, comme l'est à Pergame une effigie cuirassée d'Attale III dans le temple d'Asclépios, mentionnée par un décret de Pergame longtemps attribué à Élaia ? En revanche, cette statue de Cos ne pouvait pas être, selon moi, exposée à l'air libre : elle aurait été en

bronze, éventuellement doré, comme celle d'Attale III érigée à Pergame, près de l'autel de Zeus Sôter (p. 63). L'étude des statues cuirassées figurées sur les frises du Grand Autel de Pergame aurait pu être plus développée (p. 66). Il faut à mon sens abandonner les hypothèses qui proposent d'y restituer, sur l'autel sacrificiel, les armes prises aux ennemis aussi bien que d'y reconnaître un *hérôon* de Téléphe.

Les pages consacrées par l'A. aux statues cuirassées de type hellénistique trouvées dans les Cyclades me paraissent très judicieuses. Le groupe julio-claudien du sanctuaire de Poséidon et d'Amphitrite à Tinos n'est pas, comme l'a avancé F. Coarelli, constitué de statues cuirassées de la fin de l'époque hellénistique, auxquelles on aurait mis des têtes de membres de la maison d'Auguste sous Claude (p. 295-304). Un simple examen sur photographies aussi bien qu'au musée de Chôra suffit à constater que la facture des têtes et des corps est identique. L'A. adopte l'hypothèse de Mavrojannis, publiée après la parution de la thèse de R. Étienne, qui reconnaît un Achilleion dans le bâtiment où le groupe a été découvert. J'ai vu avec plaisir que M. Cadario proposait aussi de rattacher au même atelier la statue colossale du sanctuaire d'Iria à Naxos, qui pourrait bien être selon lui un portrait de Caligula ou de Néron (p. 304-308 ; voir mon compte rendu de la publication : *RA*, 2001, p. 391).

On trouvera encore dans cet ouvrage une mine de renseignements et de remarques pertinentes sur les statues cuirassées. Cette monographie très claire, qui est un modèle d'acribie, rendra de grands services à quiconque étudie la statuaire hellénistique et romaine.

François Queyrel,

*École pratique des Hautes Études,
Sciences historiques et philologiques,
45, rue des Écoles,
75005 Paris,
f.queyrel@wanadoo.fr*

Chapin Anne P. éd., *XAPIΣ, Essays in Honor of Sara A. Immerwahr (Hesperia, Suppl. 33)*, Athènes-Princeton, American School of Classical Studies, 2004, 1 vol. 21,5 × 28, xxx + 452 p., fig. ds t.

Pour former ces mélanges, Anne P. Chapin s'est efforcée de réunir les contributions d'anciens étudiants et de collègues de S. Immerwahr, professeur émérite de l'Université de Chapel Hill

en Caroline du Nord, auteur de publications sur l'*Agora* d'Athènes au Néolithique et à l'Âge du Bronze et sur la peinture égéenne, du style pictorial aux fresques. Comme souvent dans ce genre

d'exercice, la diversité des sujets présentés reflète les intérêts scientifiques variés du destinataire plutôt qu'elle ne forme une unité. C'est pourquoi l'ordre adopté pour la présentation de ces vingt chapitres est à la fois chronologique et géographique. Puisqu'il est impossible, dans le cadre d'un compte rendu, d'entrer dans le détail des contributions, nous nous limiterons à les décrire succinctement, afin de donner une idée du contenu de cet ouvrage.

Dans une première partie, pas moins de six articles traitent des méthodes de construction et des peintures murales égéennes de l'Âge du Bronze, illustrant l'un des domaines de recherche favoris de S. Immerwahr, auteur en 1990 d'un ouvrage de synthèse sur le sujet, *Aegean Painting in the Bronze Age*. I. Begg offre la première synthèse sur les marques de carrier en Crète et résume l'historiographie de la question, la chronologie et la distribution. Suivent une étude sur l'adoption de l'imagerie du style pictorial dans les peintures murales par Ch. Gates et un article d'A. Chapin sur les notions de pouvoir, de privilège et le paysage dans l'art minoen. Puis M. Shaw reprend la célèbre fresque du « roi-prêtre » de Cnossos, il s'interroge sur la signification de cette image et la validité de cette appellation par comparaison avec des peintures de Tell el-Dab'a. Enfin, P. Rehak et S. P. Murray présentent respectivement les costumes à décor de crocus dans l'art égéen, et un réexamen de la « room of the ladies » à Akrotiri de Théra. Quatre autres contributions ont aussi pour thème le monde égéen et en particulier la religion (la déesse minoenne et ses sanctuaires au Bronze Récent, par G. Gesell), l'art mycénien (le lion dans l'art, par N. Thomas), le commerce (les échanges dans la Crète mycénienne, par H. Haskell) et la céramique (les *kylix* de Zygouries et la chronologie de l'HR III B, par P. Thomas). Enfin, les trois derniers sujets se focalisent sur la Méditerranée septentrionale et orientale : une étude sur les représentations conjointes de greniers et de jeux sur des objets funéraires grecs et égyptiens, par S. Morris et K. Papadopoulos, la figure d'Apollon dans les textes d'Asie Mineure par E. Brown, ou encore les relations entre politique et religion à travers les stèles canéphoriques néo-assyriennes, par B. Porter.

La seconde partie de ces mélanges est consacrée aux périodes plus récentes de l'Antiquité, spécialité également enseignée par S. Immerwahr. Les recherches portent sur les périodes classique et hellénistique et couvrent la Grèce et l'Étrurie. La première de ces contributions propose une définition du terme « classique » (le style classique, par C. Mattusch), la seconde tente de préciser la nature du dieu Arès à travers la sculpture (la position d'Arès dans la frise du Parthénon, par A. Nigorski), la troisième est un essai sur l'architecture athénienne du IV^e siècle (signes classiques et anti-classiques, par R. Townsend), enfin le dernier sujet est une étude thématique de la céramique à figure rouge (portraits de famille, par R. Sutton). Cette partie s'achève sur les études des mondes étrusque et romain à travers les cultes attestés par les inscriptions (dédicaces étrusques, par N. Thomson de Grummond), une analyse comparée des sculptures de l'empereur Hadrien par R. Gergel et, enfin, une recherche sur les dédicaces dans les théâtres romains par M. Sturgeon.

À ces articles s'ajoutent une biographie et une bibliographie de S. Immerwahr, ainsi qu'une note biographique des auteurs, qui précise leur lien avec cette dernière ainsi que leurs domaines de recherche actuels.

Le fil conducteur de ces contributions est évidemment difficile à trouver, mais on pourrait, en somme, le définir par la pluridisciplinarité des études (l'épigraphie, l'étude architecturale, l'histoire de l'art et l'archéologie) qu'a approchées S. Immerwahr pendant sa carrière, avec l'enthousiasme que A. Chapin assimile à la *χαρις*. Éditer des mélanges ou offrir une contribution pour des mélanges implique un investissement scientifique parfois voué à l'oubli, mais les auteurs se sont volontiers prêtés au jeu, et, à n'en pas douter, nombre de ces articles constituent des recherches très complètes (les articles comptent tous entre 20 et 30 pages et une bibliographie détaillée), qui permettront à cet ouvrage de ne pas passer inaperçu.

Isabelle Bradfer-Burdet,

*École française d'Athènes,
Didotou 6,
GR-10680 Athènes.*

Spiliopoulou-Donderer Ioanna, *Kaiserzeitliche Grabaltäre Niedermakedoniens, Untersuchungen zur Sepulkralskulptur einer Kunstlandschaft im Spannungsfeld zwischen Ost und West (Peleus, Studien zur Archäologie und Geschichte Griechenlands und Zyperns, 15)*, Mannheim-Möhnesee, Bibliopolis, 2003, 1 vol. 16 × 25, XIV + 277 p., 62 pl. h. t.

L'A. a dressé le catalogue des autels funéraires (134) de « basse » Macédoine qui sont conservés dans les musées de Béroia (68), Dion (20), Édesse (8), Thessalonique ; ils portent presque tous une inscription gravée sur le marbre, cependant certaines épitaphes étaient peintes, ce qui explique leur disparition. Ils ont été édifiés entre l'époque d'Hadrien et le milieu du III^e s.

La description soignée des éléments architectoniques (on regrette néanmoins l'absence d'une planche de dessins schématisant la typologie) est suivie de l'étude des thèmes iconographiques classés selon l'origine occidentale ou grecque des motifs : autels à bustes, images d'apothéose, de métiers, de gladiateurs et soldats, *Wagenfahrt*, héroïsation, banquets funéraires, scènes familiales, enfants. L'A. montre que ces autels ont été créés sur un modèle emprunté à l'Italie du Nord, mais ce modèle a été modifié sous l'influence de la tradition grecque locale, qui continuait à produire depuis l'époque hellénistique des stèles à fronton, fronton que l'on retrouve sur un certain nombre d'autels. Le sommet est en général plat, il est parfois surmonté d'une pomme de pin (5 cas), mais jamais du couronnement pyramidal caractéristique de la Vénétie. Des traces de polychromie ont été retrouvées. La surface supérieure de nombreux autels (27) porte des cavités destinées à encastrier des urnes funéraires et, sur leurs flancs, on observe l'emplacement des clous qui supportaient des guirlandes lors des fêtes des *Rosalia*. La présence des bustes à portrait montre l'influence de Rome, comme celle des images de l'apothéose du défunt représenté sous la forme d'une divinité : Aphrodite, Éros, Hermès, Héraclès ; les scènes de transport en char ou chariot, qui font allusion soit au métier du disparu, soit à son statut social, sont aussi largement attestées dans l'art romain occidental, de même que celle de l'enfant portant une tablette à écrire, mais d'autres images s'insèrent dans la tradition locale : le thème du « héros cavalier », attesté dès le II^e s. av. J.-C. dans l'art funéraire macédonien ; le thème du banquet, qui s'est répandu depuis l'Asie Mineure du Nord-Ouest – notons que ce sujet est attesté essentiellement pour des gladiateurs à Béroia (6 ex.), dont les armes sont représentées près de la *kliné* ; les concours de gladiateurs sont bien attestés dans cette cité depuis le I^{er} s. – ; les scènes familiales, très présentes aussi à Béroia, rappellent l'art funéraire local de la fin de l'époque hellénistique, bien

connu dans cette ville, art lui-même sous influence attique et cycladique.

Pour replacer chaque autel dans la période comprise entre l'époque d'Hadrien (début de la série) et le second quart du III^e s., l'A. s'appuie sur un certain nombre d'inscriptions datées selon l'ère macédonienne, sur une étude très soignée et novatrice des types d'écriture, enfin sur des critères stylistiques (notamment les coiffures) ; cela lui permet aussi d'établir une évolution d'ensemble de la gravure de ces inscriptions. C'est dans la seconde moitié du II^e s. que cet art funéraire connaît son apogée, le déclin apparaît dans la première moitié du III^e s. ; les invasions (en particulier celle des Goths, en 269) mirent un terme à cet art, des autels furent alors réemployés dans les murailles pour assurer la défense des cités. Soixante et un autels furent érigés pour des pèlerins, quarante et un pour des citoyens romains, deux pour des affranchis, un pour une esclave. Beaucoup de gentilices sont attestés en Vénétie et Istrie, la plupart des noms grecs sont largement attestés hors de la Macédoine ; peu de noms sont typiquement macédoniens (Adymos, Cassandros, Galestès), on compte peu de noms thraces – Momo –, ou pré-grecs – Zeiparos, Mes-tos ; l'épouse d'un citoyen romain de Béroia porte un *cognomen* juif, Sambatis.

Le catalogue suit un classement topographique par musées et reproduit le classement de chaque musée, ce qui a l'avantage de permettre de retrouver aisément chaque autel, mais un classement iconographique aurait facilité la comparaison d'un site à l'autre. Les planches sont de très bonne qualité ; on regrette néanmoins que tous les autels n'aient pu être reproduits. La description des autels et l'étude onomastique des inscriptions, complétée par des *indices*, sont faites avec beaucoup de soin, relevons toutefois que l'index des sujets comporte des erreurs dans les références aux pages. En conclusion, un ouvrage très clair, bien informé (voir, par ex., l'étude des différents types d'Aphrodite), qui, à travers cet art funéraire, réussit à restituer ce qu'était la Macédoine de l'époque impériale, prospère, au carrefour des routes entre Orient et Occident.

Marie-Thérèse Le Dinahet,

Université Lumière-Lyon II,
7, rue Raulin,
69007 Lyon.

Brecciaroli Taborelli Luisa éd., *Alla moda del tempo, Costume, ornamento e bellezza nel Piemonte antico*, Turin, Umberto Allemandi & C., 2004, 1 vol. 16,5 × 24, 66 p., fig. ds t., CD-ROM.

Ce livre, édité par L. Brecciaroli Taborelli avec plusieurs collaborateurs, peut être considéré à juste titre comme un nouveau type de guide de musée. En suivant le « fil rouge » de la mode, les A. conduisent le visiteur du musée des Antiquités de Turin le long d'un parcours privilégié parmi les milliers d'objets exposés dans les vitrines (un plan détaillé en couleur est proposé en annexe). Le musée est consacré à l'évolution de la culture matérielle des communautés humaines établies dans la région Piémont, de la Préhistoire jusqu'au Moyen Âge. La publication concerne neuf vêtements masculins et féminins datés de l'Âge du Bronze Moyen (1650-1350 av. J.-C.) jusqu'à la période lombarde. Chaque figure est habillée à la mode de son époque, avec une attention particulière pour les bijoux, les ornements et les coiffures féminines, pour les armes offensives et défensives des hommes. Le livre est richement illustré avec les images des objets conservés dans le musée de Turin ou ceux découverts ailleurs, mais qui complètent utilement la reconstitution. La description des fibres et des matériaux employés pour la réalisation des vêtements et des chaussures est très soignée. Nombreuses sont aussi les références aux produits utilisés pour la toilette et, plus généralement, pour les soins corporels (huile et brou de noix pour les cheveux, beurre et huile de lin pour soigner les lèvres et les joues). Toutes ces informations, provenant surtout de tombes, parfois d'habitats, permettent au visiteur de découvrir l'évolution des coutumes en même temps que les modifications dans le peuplement de la région au fil des siècles.

F. M. Gambari présente les trois exemples les plus anciens, en premier lieu l'habit typique d'une jeune fille à marier pendant la période du Bronze Moyen (1650-1350 av. J.-C.). La caractéristique principale est l'abondance des objets d'ornement personnel en bronze (pendentifs, épingles, fibules, bracelets, y compris pour les chevilles) qui seront attestés pendant toute la phase protohistorique. À remarquer, une intéressante pendeloque en bronze découverte dans le village sur pilotis du lac de Viverone : elle représente, dans sa partie inférieure, un peigne utilisé probablement pour le tissage, une des activités principales de la vie des femmes dans l'Antiquité. En ce qui concerne les habits, l'élément typique semble être une courte jupe formée de franges tressées, fermée à la taille avec un petit cordon. Il s'agit d'un vêtement dont on a découvert les restes dans les tourbières danoi-

ses ; il était complété par une courte tunique, une casaque et une étole fixée sur les épaules avec de longues épingles. Le deuxième exemple (VII^e-VI^e s.) est celui de l'habit d'un guerrier appartenant à la civilisation de Golasecca, en rapport étroit avec les groupes proto-celtiques installés au-delà des Alpes. Parmi les armes on peut mentionner la lance, l'épée courte en fer, le casque, le *cardiophylax*, la cuirasse en cuir d'influence italique, le bouclier ovale, les jambières. Une pièce d'habillement typique de ces guerriers était les pantalons (*bracae*), particulièrement adaptés aux besoins des cavaliers. Ces caractéristiques se retrouvent dans le Piémont central et septentrional jusqu'à la romanisation ; par contre, dans la zone méridionale (Ligurie et Alpes occidentales), où l'influence celtique était moins accentuée, les hommes s'habillaient avec une courte tunique fermée par une ceinture. D'ailleurs, même dans le cas des coiffures, on remarque une nette différence : cheveux plutôt courts en contextes celtiques, longues mèches pour les Ligures (*capillati*). Le troisième exemple, l'habit des femmes de la civilisation de Golasecca, permet de connaître certains aspects des décorations sur les vêtements : non seulement les étoffes (en laine, lin et chanvre à partir du deuxième Âge du Fer) étaient teintées avec des couleurs d'origine végétale, mais, de plus, les bords étaient souvent brodés avec des fils polychromes. Les femmes, représentées généralement avec la tête voilée, portaient une tunique ouverte sur les côtés et fermée avec une haute ceinture de cuir. La typologie des fibules, décorées parfois avec des éléments d'ambre, de corail ou d'os, est très variée. Pendant cette phase les ornements personnels en bronze sont encore nombreux, par exemple des pectoraux complexes composés d'une lame à laquelle sont accrochées de multiples chaînes avec des terminaisons en doubles spirales, des cyprès ou des petites pendeloques.

Les deux exemples suivants font référence à la phase qui précède immédiatement la romanisation de la région (III^e-I^{er} s.). Ces trois siècles sont caractérisés dans le Piémont, comme ailleurs dans le Nord de la Péninsule, par deux phénomènes opposés et intimement liés : d'une part, le conservatisme des mœurs et des coutumes ancestrales ; d'autre part, la nécessité ou la volonté d'intégration dans le monde romain. À partir de la fin du II^e s. av. J.-C., ce double processus s'accélère dans la plaine, tandis que les populations de la zone montueuse garderont plus longtemps

(parfois jusqu'à l'époque impériale) l'habillement de type celtique (bracelets en bronze ou en verre, etc.) comme symbole de leur identité culturelle.

Ensuite, F. Barelli et M. C. Preacco présentent respectivement l'habillement typique d'un commandant de l'armée romaine (*imperator*) et celui de la *matrona*. En ce qui concerne les caractéristiques de l'armement d'époque impériale, la majorité des informations est tirée de l'iconographie et notamment des nombreux reliefs conservés au musée de Turin. À côté des cuirasses anatomiques, très coûteuses et très rarement conservées, existait aussi la *lorica segmentata*, une cuirasse composée de lamelles et portée par la grande majorité des soldats. Un manteau complétait l'habillement : il était en laine pour les légionnaires, très large et de couleur pourpre pour les officiers. Il est plus difficile de définir les vêtements qui étaient portés sous la cuirasse ; sans doute une tunique, parfois aussi un autre habit, peut-être en cuir, qui ressort subdivisé en bandes sur les épaules et sur les jambes. Parmi les armes, les représentations ne nous montrent guère que des épées, courtes (*gladius*) pour l'infanterie, plus longues et étroites (*spatha*) pour les cavaliers. Les informations dont les archéologues disposent pour reconstituer la façon de s'habiller de la *materfamilias* romaine sont plus détaillées. À côté de l'iconographie (très soignée, par exemple, pour les coiffures à l'époque impériale), les tombes ont restitué des bijoux en or et en argent, des objets utilisés pour la toilette comme les peignes, les *unguentaria* de verre et les *pyxides* d'os pour les onguents, les spatules pour le maquil-

lage, etc. La *matrona* portait généralement, sur les sous-vêtements, un long habit fermé à la taille par une ceinture ; pour sortir, elle se drapait dans un large manteau dont elle se servait aussi pour se couvrir la tête. Les fibules étaient utilisées pour fermer les vêtements. Dans les coiffures, la mode était imposée par les dames de la famille impériale dont les portraits et les statues diffusaient les images.

Ce bref répertoire de la mode dans l'Antiquité se termine par la description des vêtements masculin et féminin de l'époque lombarde (VI^e-VII^e s.). Dans ce cas aussi, l'iconographie et les sources textuelles nous permettent de reconstituer les habits et les accessoires. Le guerrier se caractérisait par la barbe et les longs cheveux, la tunique, les *bracae* et les bottes ; l'armement, assez varié, comprenait la lance, l'épée, le couteau (*scramasax*), la hache, l'arc et les flèches, le bouclier. La nécropole de Testona, près de Turin, permet d'en suivre l'évolution à travers les siècles. En ce qui concerne l'habit féminin lombard, le musée des Antiquités de Turin possède notamment une importante collection de bijoux en argent, or, ambre, etc. Ils étaient portés sur des vêtements assez simples : plusieurs tuniques (celle qui était au-dessus pouvait être brodée avec des fils d'or), un voile sur la tête, des sortes de bas en toile de laine soutenus par des jarrettières en cuir.

Daniela Lefèvre-Novaro,

Université Marc-Bloch,
Palais universitaire,
9, place de l'Université,
67084 Strasbourg Cedex.

Ambrosini Cristina, Gambari Filippo M. éd., *La collezione Dianzani, Materiali da Poggio Buco nel Museo di Antichità di Torino* (Ministero per i Beni e le Attività culturali / Soprintendenza per i Beni archeologici del Piemonte), Turin, Umberto Allemandi, 2004, 1 vol. 16,5 × 24, 88 p., 55 fig. ds t.

Si l'on demeure parfois admiratif, voire confondu, devant tel imposant volume que l'effort d'un seul individu a pu produire, ce léger ouvrage (88 p.) nous invite à l'expérience inverse : non moins de sept auteurs se sont réunis pour nous donner le catalogue préliminaire de cette collection – mais les tâches de chacun ont été bien réparties, et les textes ne sont généralement ni redondants ni contradictoires. Préliminaire, l'ouvrage l'est assurément, puisque visiblement destiné au

« grand public cultivé » : des quelque 360 vases et « pochi altri oggetti » (p. 30) de la collection Dianzani ne sont catalogués ici que 172 objets (dont 3 en bronze), actuellement exposés au musée archéologique de Turin. Si presque tous (*bucchero nero* compris) sont illustrés par des photos en couleurs, le volume ne comporte pas un seul dessin au trait, et les fiches, non plus que la vingtaine de titres donnés en bibliographie, ne satisferont évidemment pas aux attentes des chercheurs. Les

plans ont été réélaborés pour illustrer au mieux le propos des différents auteurs, parfois en utilisant les acquis les plus récents de la recherche (voir, à la fig. 4, le croquis de l'hypogée des *Matausni* de Chiusi).

La note de présentation de la surintendante archéologique du Piémont, M. Sapelli Ragni, est suivie d'un bref historique de la collection, par L. Brecciaroli Taborelli (p. 5-13). Les contributions de P. G. Tabone et de G. Barbieri permettent d'inscrire celle-ci dans son cadre historique et, plus spécifiquement, de la rattacher au lieu de provenance présumé de la plupart des objets (p. 14-29) : l'habitat étrusque de Poggio Buco, placé à une position stratégique importante de la vallée du Fiora, dans l'arrière-pays de Vulci. Ce site, occupé entre l'époque protovillanovienne et la conquête romaine, a vu son mobilier dispersé entre les musées du monde entier (p. 23) – une diaspora dont on savait déjà qu'elle concernait Grosseto, Pitigliano, Florence, Berlin, Copenhague, Chicago, Cambridge, Philadelphie et Berkeley, mais qui compte donc aussi à présent Turin. L'histoire des fouilles aurait mérité d'être plus précise, aussi bien dans sa chronologie (les premières découvertes documentées ne remontent pas à 1894, p. 15, mais à 1848) que pour tenter d'établir à laquelle des différentes interventions de la fin du XIX^e siècle pourrait se rattacher le mobilier turinois. Dès 1894, le dilettante orviétan Riccardo Mancinelli, devastateur de multiples nécropoles étrusques, reprit l'exploration et plus spécialement, en 1896-1897, pour le compte de la riche philanthrope américaine Phoebe Hearst, qui procédait alors à une collecte systématique d'antiques pour la création de deux grands musées d'étruscologie qui devaient s'ouvrir à Philadelphie et à Berkeley – non sans tensions, comme le montre, le 4 août 1897, une note rageuse de son agent en Italie, Sara S. Stevenson (« Mancinelli disappointed me again today. He is exasperating »). Poggio Buco a longtemps été considéré comme la *Statonia* des sources anciennes, avant que de nouvelles hypothèses, évoquées p. 18 et 24, ne localisent celle-ci à Castro ; toutefois, cette thèse, retenue ici, a été révoquée en doute, à son tour, à partir de 1994, en faveur de Bomarzo : voir, en dernier lieu, M. Munzi dans *Ostraka*, 7, 1998, p. 85-92. C. Ambrosini, F. M. Gambari et P. G. Tabone présentent ensuite un catalogue succinct (dont il est cependant peu vraisemblable qu'il puisse intéresser sous cette forme le lecteur, même cultivé) des objets, appartenant tous à la période orientalisante ou archaïque (VIII^e-VI^e siècle), répartis en *impasto* orientalisant (catégorie qui comporte notamment plusieurs vases incisés à décor de

lamelles ou de cabochons d'étain, fig. 18-19, 21-22), céramique étrusco-géométrique, étrusco-corinthienne, gréco-orientale, bucchero, *impasto* archaïque et ornements en bronze (p. 30-81). Chaque partie est précédée d'une utile synthèse résumant les caractéristiques des différentes catégories céramiques. Le grand public s'interrogera probablement, avec nous, sur les considérations qui permettent de classer dans deux catégories distinctes (*impasto* orientalisant et *impasto* archaïque), traitées par deux auteurs différents, des vases à peu près identiques, l'« olla ovoïde a cordoni su piede » de la fig. 15, et l'« olla biansata » de la fig. 47, ou bien – moins nettement – les « coppe-coperchio » de la fig. 20 et le « coperchio » de la fig. 149 b. F. Filippi expose, en conclusion, l'importante intervention de restauration effectuée sur les vases (p. 82-85). Une planche sommaire de formes céramiques et une bibliographie concise complètent l'ouvrage (p. 86-87 ; on rectifiera, outre « Sclafati » en Sclafani, le nom de l'auteur de la première monographie sur Poggio Buco, de 1951, Giacinto Matteucig, et non « Matteuci », ainsi que son titre, *Poggio Buco, The Necropolis of Statonia*, et non « Poggio Buco, The Acropolis of Statonia »).

Avec la collection Dianzani, c'est un peu de l'histoire sociale de l'Italie qui se trouve placée sous la lognette de l'archéologue, depuis l'ancêtre Giuseppe, cultivateur à Sasso d'Ombrone (dont on ne nous explique pas, aux p. 13 et 30, pourquoi ses champs se trouvaient à non moins de 40 km au Sud-Ouest de son village, situé entre Grosseto et Montalcino) à la fin du XIX^e siècle, jusqu'à son descendant médecin-chef d'immunologie à l'hôpital de Turin, Mario Umberto, qui légua en 1998 sa collection au musée archéologique de cette ville. Ce dernier comptait déjà un fonds étrusque important (notamment pour Vulci et Chiusi), constitué dans le dernier tiers du XIX^e siècle par Ariodante Fabretti. Il est rassurant, au rebours de la tendance actuelle à la privatisation, de constater que le mobilier de collections privées peut ainsi retrouver, parfois, le chemin des musées.

Formée à partir de découvertes fortuites (?) effectuées voilà plus d'un siècle, cette collection pose, fondamentalement, la question de l'origine réelle des vases qui la composent, et force est de reconnaître que les auteurs affirment, plutôt qu'ils ne la démontrent, leur provenance de Poggio Buco. Or, à suivre le catalogue, cette origine n'est formellement (?) établie que dans les cas où la précision « Poggio Buco » ou « podere Insuglietti » (l'une des nécropoles du site, au Sud de l'acropole) est indiquée, soit moins de la moitié de ces objets (74 sur 172). C'est notam-

ment le cas, emblématique, des trois *ænochoés* italo-géométriques qui figurent en couverture du volume (n. 90-92), pour lesquelles cette provenance n'est que *présumée* – tandis qu'il est établi qu'un vase au moins a été trouvé ailleurs (la *pélîké* de Montisi, plus de 80 km au Nord de Poggio Buco, fig. 13-14), et que d'autres, plus tardifs, et encore inédits, proviendraient de tout autres zones (p. 31). En fait, si toutes ces céramiques pourraient effectivement avoir été trouvées à Poggio Buco, elles sont également typiques à cette époque, comme le relève à juste titre l'un des A. (p. 13), de l'Étrurie méridionale et, plus spécifiquement, du territoire de Vulci. L'idée qu'il soit possible, à partir de ces *dissecta membra*, de « ricostruire virtualmente due parziali corredi, attribuibili a deposizioni di individui femminili del cetivo aristocratico vissuti durante la fase II di Poggio Buco » (p. 32), pose un problème ultérieur : si l'on voit bien l'intérêt, incontestable, qu'elle peut présenter pour un musée, cette récréation factice du contexte de deux tombes, l'une de la première moitié du VI^e siècle, l'autre de l'extrême fin de ce siècle, apparaît comme très, trop largement arbitraire. Le volume, du

reste, s'abstient sagement de présenter ces deux tentatives de recomposition.

Quelles que soient les présomptions qui peuvent s'attacher à la provenance de ces vases, et l'intérêt accru que pourrait dès lors revêtir un lot d'objets disparates, il n'est certainement pas de bonne méthode de tenir pour acquise la provenance douteuse du mobilier d'anciennes collections. Souhaitons que cet ouvrage hybride, probablement mal ciblé, mais plaisant, bien documenté et agréable à manier, ne demeure pas pour des décennies la publication définitive de ces objets, et qu'il soit rapidement complété d'une étude plus austère, mais plus scientifique, qui retrace de manière détaillée l'histoire de la collection et rassemble tous ses vases, en séparant nettement les objets dont la provenance est assurée de tous les autres. Ce n'est qu'alors qu'elle pourra être considérée comme définitivement publiée.

Vincent Jolivet,

CNRS / École française de Rome,
Palais Farnèse, Piazza Farnese 67,
I-00186 Rome.

Jones Howard éd., *Samnum, Settlement and Cultural Change, The Proceedings of the Third E. Togo Salmon Conference on Roman Studies (Archaeologia Transatlantica, XXII)*, Providence, Rhode Island, Brown Univ., 2004, 1 vol. 21,5 × 28, 134 p., fig. ds t.

Dès sa parution, en 1967, *Samnum and the Samnites* d'E. Togo Salmon est apparu comme un livre fondateur. Près de quarante ans plus tard, la rencontre publiée dans cet ouvrage se proposait de faire le point sur l'évolution des études samnites, domaine dans lequel la recherche anglo-saxonne s'est particulièrement illustrée au cours de ces dernières années, notamment au travers de plusieurs importantes prospections de territoire. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que ce volume, auquel ont pourtant participé, pour moitié, des archéologues italiens, soit presque exclusivement *english speaking*.

L'ouvrage regroupe, après une introduction de H. Jones résumant utilement les objectifs de la rencontre et les différentes contributions, huit textes qui auraient probablement gagné à être agencés différemment, de manière à faciliter la consultation du volume.

Son ouverture revenait cependant effectivement à E. Dench, qui retrace avec minutie la postérité de

l'œuvre de Salmon en milieu anglophone – il eût été intéressant qu'une contribution parallèle établisse ce même bilan pour le reste du monde scientifique, notamment italien, afin de savoir s'il y avait suscité les mêmes orientations, et les mêmes interrogations. C'est incontestablement l'archéologie qui a permis, comme le prévoyait du reste Salmon lui-même, les percées les plus importantes dans ce domaine. Pourtant, le dernier texte du volume, dans lequel T. Cornell opère une déconstruction incisive et provocante (le lecteur attentif y trouvera, entre autres, une référence inattendue à Marilyn Monroe) des guerres samnites, montre que la révision rigoureuse de documents déjà maintes fois commentés peut changer ou troubler notre regard sur des points considérés, un peu vite, comme définitivement acquis.

Les autres contributions reposent sur l'exploitation de données archéologiques ou épigraphiques récentes, concernant une période comprise, pour l'essentiel, entre la fin du V^e siècle et la

guerre sociale, et portant le plus souvent sur des parties limitées du territoire samnite. Sur le plan, plus spécifique, des contacts culturels, l'étude d'A. Mc Kay, consacrée aux rapports entre Samnites et Grecs à Cumès, met l'accent sur la contribution samnite à la *koinë* propre à l'Italie du Sud, tandis que celle de G. Tagliamonte (auteur d'un très utile volume de synthèse publié en 1996 dont le titre, *I Samniti, Caudini, Irpini, Pentri, Carricini, Frentani*, donne une juste idée de la complexité du peuplement humain de cette zone) souligne l'ouverture des élites samnites aux influences culturelles grecques, à partir de l'examen des *ex-voto* de leurs sanctuaires qu'il rattache à la cavalerie. Trois recherches se rapportent plus spécifiquement au thème complexe de l'habitat samnite. L'enquête de M. Gualtieri, qui s'interroge sur les spécificités du type d'organisation urbaine des Samnites, au travers de l'examen d'une portion importante de leur territoire, est prolongée par celle de H. Fracchia qui accorde une place centrale, et justifiée par la qualité de l'enquête qui s'y déroule depuis 1976, au site de Roccagloriosa, dans lequel elle propose de reconnaître un type d'habitat spécifiquement italique, distinct des modèles grec ou romain. G. de Benedettis, enfin, compare le dossier archéologique très contrasté de trois sites du Samnium pentrien, les habitats de *Bovianum* et de Monte Vairano, d'une part, la colonie latine d'*Aesernia*, de l'autre. Seule à embrasser la totalité du Samnium, la contribution de J. R. Patterson offre de cette région, entre la guerre sociale et le II^e siècle apr. J.-C., un cadre renouvelé, dans lequel la composante samnite paraît avoir été progressivement totalement obliérée.

C'est probablement la question du *settlement*, et de la relation problématique entre ce que nous en rapportent les textes et ce que mettent en évidence les fouilles et les prospections, qui constitue le véritable fil conducteur de ce volume, mais la plupart des auteurs, fidèles aux objectifs de la rencontre, ont également traité, directement ou indirectement, le thème du *cultural change*. On peut seulement regretter que la masse considérable de données rassemblées ici ne soit pas illustrée comme elle l'aurait mérité – trois textes, seulement, sont accompagnés de documents auxquels la taille des vignettes ou la qualité des reproductions, dont la couleur est rigoureusement bannie, ne rendent généralement pas justice. Ce parti pris – évidemment dicté par des contraintes économiques – admis, le lecteur pourra toutefois légitimement s'étonner de ne pas trouver dans le volume une seule bonne carte générale de la région considérée, qui eût été précieuse pour suivre au plus près le propos des différents auteurs.

Aux antipodes du *coffee table book*, cet ouvrage austère, léger en poids mais riche de contenu, manifestement destiné à un public de spécialistes, représente une contribution d'actualité à notre connaissance de cette région spécifique et, plus généralement, du cadre culturel complexe à l'intérieur duquel devait se dérouler le processus de romanisation de l'Italie méridionale.

Vincent Jolivet,

CNRS / École française de Rome,
Palais Farnèse, Piazza Farnese 67,
I-00186 Rome.

Papini Massimiliano, *Antichi volti della Repubblica, La ritrattistica in Italia centrale tra IV e II secolo a.C.* (*Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, Suppl., 13), Rome, L'Erma di Bretschneider, 2004, 2 vol. 22 × 29, vol. 1 : texte, 556 p., vol. 2 : 200 p. avec 522 fig.

Après des années caractérisées par un lourd « vide » historiographique dans le domaine des études globales sur l'art du portrait dans la Rome républicaine, de jeunes chercheurs commencent à reprendre en main un dossier qui, vu l'ampleur du renouvellement méthodologique de la discipline, nécessite aujourd'hui une mise à jour urgente. Si, en France, le livre de J.-F. Croz, *Les portraits sculptés de Romains en Grèce et en Italie de Cynoscéphale à Actium (197-31 av. J.-C.)*, Paris, 2002, a eu le

mérite de relancer le débat – tout en dévoilant les énormes difficultés dans lesquelles cette discipline se débat actuellement –, en Italie M. Papini tente une entreprise à la fois importante et courageuse : celle de présenter l'état de la question sur la production des portraits dans les régions de l'Italie centrale entre le IV^e et le II^e siècle av. J.-C. Ce n'est certainement pas un hasard si l'auteur a placé son travail précisément au sein d'un double contexte de tradition d'étude : un doctorat mené entre

l'Italie, sous la direction d'E. La Rocca, et l'Allemagne, à Tübingen, avec W. Gauer. Comme on le verra, ce double volet de sa formation permet d'expliquer les horizons et les limites des résultats obtenus.

Le livre tente de retracer le parcours de la formation et de l'évolution de l'art du portrait dans les régions qui se situent entre l'Étrurie et le Samnium, à partir des premières expériences documentées, au IV^e siècle, jusqu'aux conséquences de la « deuxième hellénisation » de la Péninsule, au II^e siècle av. J.-C. Voyons d'abord, en synthèse, le contenu du volume, qui est divisé en deux parties très inégales : les IV^e et III^e siècles (343 p.), le II^e siècle (153 p.). Dans la première partie, le chap. 1, consacré à l'histoire des travaux antérieurs, est suivi d'une analyse assez pointue des données archéologiques (en commençant par les bronzes et en continuant avec les têtes en calcaire et en terre cuite, chap. 1-3) et des *testimonia* littéraires (chap. 4), pour arriver à la production datable entre la fin du IV^e et le III^e siècle : les portraits votifs (chap. 5), ceux en terre cuite (chap. 6, avec un *excursus* sur les typologies statuariques au chap. 8), les représentations sous forme de portraits dans la peinture (chap. 7), les portraits sur les sarcophages entre les III^e et II^e siècles (chap. 9 et 11), avec un approfondissement sur la sélection des modèles au chap. 10. Le chap. 11 est entièrement dédié à l'étude de l'Arringatore. Dans la deuxième partie, le premier chapitre aborde la question de la *Graecia capta* ; le deuxième, le troisième et le quatrième traitent des témoignages des sources pour le II^e siècle. Deux chapitres (5 et 7) sont consacrés à des questions de méthodologie, tandis que d'autres analysent ponctuellement des portraits clés (chap. 6, le « Princes des Thermes » ; chap. 8, le type « Roma, Museo Nazionale Romano-Tirana » ; chap. 9, le « Pseudo-Albinus »). Le dernier chapitre traite des témoignages datables dans la deuxième moitié du II^e siècle.

Toutefois, la dense bibliographie n'est pas suivie de ce que l'on peut attendre en règle générale dans un ouvrage de ce type – à savoir, un index analytique des noms, des artistes, des œuvres, des lieux, des sources. Il s'agit de manques importants, qui rendent le livre – et, justement, l'articulation de ses riches implications – d'un usage difficile. À cet égard, des inconvénients d'ordre pratique se posent lorsque l'on cherche, inutilement, des renvois entre le texte et les images. Cependant, le haut niveau du copieux appareil iconographique, s'il avait été mieux organisé, aurait fait de cet ouvrage un véritable nouveau « répertoire », dans la meilleure acception du terme : à la fois critique et systématique.

En effet, le travail est conçu comme une mise au point critique de l'ensemble de la documentation qui est aujourd'hui à notre disposition, déployée à travers l'élaboration d'une série de « fiches » sur chaque œuvre (parfois avec des approfondissements très inégaux, qui dépendent souvent du poids spécifique de la littérature scientifique, plutôt que de l'œuvre elle-même – voir, par exemple, le chapitre entièrement dédié à l'Arringatore). Le volet historiographique de cette mise au point représente toujours la partie la plus soignée : l'A. semble aimer dialoguer avec ses « interlocuteurs », les spécialistes du présent et du passé, dont il épuise dialectiquement les différents points de vue. Nous sommes là devant un « état de la question » mené principalement sous le profil de l'historiographie. En restant dans le labyrinthe des détails, au sein d'un travail présentant malgré tout une analyse très fine, M. P. renonce (sciemment ?) à élaborer des synthèses fortes sur chaque thématique traitée. Des bilans critiques existent parfois (chap. 5 et 10 de la 1^{re} partie, chap. 1 de la 2^e), mais ils sont souvent cachés dans le grand chaudron des interprétations minutieuses de chaque pièce considérée (voir, par ex., à la p. 202, de véritables « conclusions » au chap. consacré aux « Monumenti onorari a Roma nel IV e III secolo a.C. »), sans que le lecteur puisse clairement distinguer où il y a analyse et où il y a synthèse.

De ce point de vue, le livre souffre d'un défaut commun au contexte de la recherche archéologique contemporaine, à savoir que cette génération est rarement capable de produire des ouvrages en mesure d'aller plus loin que l'état critique de la question. En ce sens, l'œuvre citée de J.-F. Croz, même si elle est différente par la méthodologie, adopte les mêmes critères de fond : beaucoup d'analyse, pas assez d'élaboration personnelle. Dans le livre de M. P., il n'y a pas une partie en mesure de faire le point sur tout ce qui a été dit et discuté en 500 pages : le livre, significativement, n'a pas de conclusion, ce qui, quand on considère l'importance du thème traité et le choix même du titre, n'est pas une qualité. Par ailleurs, après l'*excursus* bibliographique (très pointu, mais sous-estimant par exemple les contributions de P. Zanker, centrées sur une période chronologique plus récente, mais fondamentales pour la méthodologie de l'étude de l'ensemble de l'histoire du portrait républicain), le 1^{er} chapitre du livre, consacré à la partie peut-être la plus importante du travail, commence tout simplement avec l'étude d'une œuvre (« Il fanciullo » de Florence) : c'est une simple « fiche » (et surtout une série de fiches), plutôt qu'un début épistémologiquement fort, où l'A. aurait pu exposer ses

intentions, expliquer la logique de son travail, proposer clairement les axes de son discours. Et, pourtant, l'A. a le grand mérite d'être un savant qui exprime très explicitement ses idées, en donnant toujours résolument – sans être jamais intimidé – son opinion sur l'avis de tel ou tel collègue (voir p. 214, 338 ou 444). Pourquoi alors ne pas « oser », aller plus loin, proposer un nouveau bilan de la question ? M. P. est techniquement en mesure de le faire : son écriture est articulée et solide, son savoir presque complet, ses horizons culturels très vastes. En outre, ses idées sont très claires et représentent les points forts du livre, au-delà même de l'étude approfondie et détaillée de chaque portrait traité (nous n'avons pas ici la place pour signaler l'intérêt de telle ou telle interprétation). Essayons donc de les organiser ici dans un schéma interprétatif.

En premier lieu, au niveau méthodologique : l'ouvrage a le grand mérite de se baser sur un énorme travail d'analyse stylistique et iconographique, déclaré – avec raison – comme indispensable dans toute recherche de ce type. En ce sens, M. P. s'insère dans la meilleure tradition des études sur la sculpture antique et la récupère, alors que cette tradition reste aujourd'hui souvent à l'écart de nos recherches.

En deuxième lieu, au niveau de la lecture historico-culturelle du phénomène étudié : l'A. montre (s'il en était encore besoin) comment toute la vision « médio-italique » de l'évolution de l'art du portrait dans l'Italie républicaine (une vision qui perdure encore) est dépendante d'un parcours très précis et bien daté de l'histoire iconographique. Puis il confirme, à travers une analyse minutieuse des documents figurés appartenant à différents milieux sociopolitiques (statues en bronzes, en terre cuite, *ex-voto*, portraits sur les sarcophages), comment le phénomène doit en réalité s'insérer dans le cadre du processus plus ample de l'hellénisation de la péninsule italienne. En ce sens, les justes datations des grands bronzes du IV^e siècle (le « Bruto » capitolin, la tête de S. Giovanni Lipioni, etc.) sont les bienvenues, contre la tendance encore tenace d'abaisser les chronologies (cf. p. 90) : une tendance qui a pour résultat catastrophique d'effacer la richesse de l'ensemble de la culture hellénique des élites latines et italiques à l'époque « médio-républicaine », une véritable culture de *koiné* (p. 70 et 94). On approuve alors la critique de travaux comme ceux de M. Sehlmeier, *Stadtrömische Ehrenstatuen der republikanischen Zeit, Historizität und Kontext von Symbolen nobilitären Standesbewusstseins*, Stuttgart, 1999 (p. 204), ou, d'O. Dally, *Canosa, Località San Leucio, Untersuchungen zu Akkulturationsprozess vom 6. bis zum*

2. Jh. v. Chr. am Beispiel eines daunischen Heiligtums, Heidelberg, 2000 (p. 223, note), qui risquent de réduire, sinon d'oblitérer, toute la richesse du haut hellénisme d'Occident. Le poids de la réception et de l'élaboration des modèles grecs (et non d'une imaginaire tradition « étrusco-italique ») est confirmé dans les offrandes votives (chap. 5), dont l'analyse de type historico-sociologique – absente ailleurs – est cette fois bien poussée, aussi bien que dans le groupe des portraits en terre cuite (chap. 6), ou encore dans la mise en valeur des dettes « ptolémaïques » dans l'élaboration de l'iconographie des portraits sur les sarcophages et les urnes du III^e siècle (chap. 9).

En revanche, la deuxième partie du volume, consacrée à l'art du portrait au II^e siècle av. J.-C., apparaît comme étant de quantité et de qualité inférieure. En effet, on peut se demander pourquoi traiter, dans un même ouvrage, deux périodes si différentes, d'où une analyse beaucoup plus rapide et des œuvres et des phénomènes historico-culturels qui en sont à l'origine (notamment les grands moments de la conquête de la Grèce – chap. 1 – et du néo-atticisme du milieu du II^e siècle – chap. 10). En fait, le livre aurait pu s'achever à la fin de la première partie, il aurait alors gagné en cohérence et aurait paru moins confus. Par ex., l'analyse du formidable groupe classicisant en terre cuite de la Société Operaia di Arezzo (p. 268) est encore placée au sein de la première partie, alors que l'œuvre s'explique au sein du phénomène du néo-atticisme tardorépublicain du *revixit ars*.

Mais cette démarche cache un problème plus profond de méthode. En effet, toute l'ossature du discours se fonde sur une approche qui, de ce point de vue, ne sort pas de la voie traditionnelle des études sur l'art du portrait. L'A. traite de la documentation à travers une logique évidemment liée aux typologies de la sculpture, aux différents supports (statues, dédicaces, sarcophages, urnes), aussi bien qu'au matériel employé (les bronzes, la terre cuite, la pierre, la peinture) : une logique qui risque toujours de laisser à l'écart l'interprétation des contextes de destination des œuvres et, en même temps, de privilégier *a priori* certaines données par rapport à d'autres. Pourquoi, par ex., commencer le discours avec les bronzes ? Il aurait fallu préciser les raisons méthodologiques pour lesquelles cette démarche a été retenue (mais on est peut-être en droit de se demander si seuls les bronzes constituent, au IV^e siècle, les modèles fondant toute la tradition iconographique...). À défaut, on risque de retomber dans des hiérarchies idéalistes. Et encore, s'agissant de portraits en terre cuite de

très haute qualité, comme celui de l'Ara della Regina de Tarquinia (p. 249), je ne suis pas convaincu qu'ils puissent être traités au sein du même groupe de portraits (?) votifs où ils ont été insérés, en raison de leur nature (ils appartenaient sans doute à des statues) et de leur qualité. Ces deux éléments permettent de les associer à des œuvres de même niveau, que ces dernières soient en bronze ou en calcaire (c'est-à-dire que le portrait en terre cuite de Tarquinia devrait avoir le même statut – du côté de l'artiste et du commanditaire – qu'un bronze comme celui de S. Giovanni Lipioni). Enfin, en dernière analyse, peut-on encore écrire une histoire autonome de l'art du portrait – dans la tradition du début du siècle dernier – sans considérer *dans son ensemble* la production des ateliers de sculpture, qui pouvaient réaliser à la fois des statues-portraits et des images de culte, et, bien évidemment, des parties de décors architecturaux ?

La possibilité de créer des listes d'images étroitement dépendantes du lieu de leur découverte, du travail des ateliers, des occasions de leur dédi-

cace, aussi bien que de la typologie des commanditaires (avant même la typologie des statues), correspond sans doute aux axes futurs de l'étude de cette branche de la sculpture antique. Une étude qui sera de moins en moins celle des formes et de plus en plus celle des hommes représentés, ainsi que celle de leur contexte monumental : en partant du réseau géographique et historico-politique des dédicaces et des monuments pour arriver à comprendre les images, et non l'inverse.

Dans cette optique, l'important livre de M. Papini représente l'extrême limite que la discipline de l'histoire de l'art du portrait peut actuellement atteindre. Une limite que les perspectives ouvertes par cet ouvrage montrent justement qu'il convient désormais de dépasser.

Mario Denti,

*Université de Haute-Bretagne - Rennes 2,
place du Recteur-Henri-Le-Moal,
35043 Rennes.*

Szilágyi János György, *In Search of Pelasgian Ancestors, The 1861 Hungarian Excavations in the Apennines*, Budapest, Atlantis Publishing House, 2004, 1 vol. 17 × 28, 210 p., fig. ds t., 12 pl. coul. h. t.

L'A. fait connaître un lot d'objets achetés en 1975 par le musée des Beaux-Arts de Budapest à un collectionneur privé. Ces pièces proviennent d'une fouille effectuée en 1861 à Rio-nero, non loin de Ruvo del Monte dans le Basilicate, par un ancêtre de la famille, Izidor Máttyus, lieutenant de l'armée hongroise, alors en poste en Italie. Dans une lettre à son père, le jeune homme fait part de sa découverte et énumère son contenu, sans toutefois donner aucune précision de lieu et de contexte.

Les documents (35 à l'origine) sont variés : cinq vases à FR (issus de quatre productions différentes), plusieurs à vernis noir, des lampes, des figurines en terre cuite, deux statuettes en bronze d'Héraclès, chronologiquement situés entre 360 et 250 av. J.-C. Certaines pièces détonent, comme la coupe attique à vernis noir n° 10 plus ancienne, et la bouteille n° 18, du début de l'époque impériale. Szilágyi déplore le fait que nous ne pourrions jamais savoir si ces objets forment un seul lot, s'ils proviennent d'une tombe ou d'un sanctuaire. Il penche cependant pour le dépôt votif, étant donné le

type des objets et leur disparité. Parmi eux, l'olpe n° 3 porte sous le pied une inscription (de langue osque ?) en lettres grecques, peintes après cuisson : ΠΑΚΕΡΙΩΙΑΝΔΡΟΥΚΤΑΙ, dont le sens demeure obscur mais qui pourrait peut-être se référer à une divinité féminine. La *pélîké* n° 1 pourrait donner lieu à une lecture différente de celle proposée, basée, bien entendu, sur la photo et non sur l'objet lui-même : la femme assise pourrait tenir une sorte de cithare posée à l'horizontale, tandis que sa main g., portée vers son épaule, semble soulever un pan de son manteau ; la femme debout contre elle tiendrait le parasol baissé dont on aperçoit les traces blanches en éventail des baleines de l'armature. Ne pourrait-on, par ailleurs, rapprocher le jeune homme figuré en Héraclès de l'autre face du vase, des deux statuettes en bronze d'Héraclès aux gestes apparentés, comprises dans le lot ? Cela permettrait de lier ce vase, et peut-être le lot entier, à un culte du héros, sans préjudice par ailleurs de l'inscription, et conforterait l'intuition, formulée par l'A., qu'il s'agit d'offrandes votives.

Toujours méthodique et méticuleux, J. G. S. se livre, en plus de l'étude poussée de chaque pièce, à une recherche approfondie à travers la correspondance, les inventaires, les papiers et les précieux dessins d'archives, pour tenter de retrouver les objets provenant de la fouille et les distinguer des ajouts ultérieurs apportés à la collection. Mais, se voulant encore plus complet, il va plus loin et, dans un chapitre très documenté, rappelle la situation historique de la région à ces époques lointaines, les événements et les mouvements de populations, pour tenter de comprendre la présence de telles œuvres en ce lieu. Ce chapitre est le bienvenu, puisque tout objet est le produit d'un milieu et d'un moment – ce que l'on omet trop souvent de prendre en considération.

Un autre chapitre nous transporte au ^{xix}^e s. et explique, à travers des périodes de l'histoire de la Hongrie impliquant l'Autriche et l'Italie, la rai-

son de la présence du contingent hongrois dans la Basilicate. Enfin, la mention des Pélasges renvoie à la thèse hongroise qui en faisait les glorieux ancêtres (Jasygiens [proches des Japiges ? seuls les linguistes peuvent le dire] ou Jászok), au point qu'Izidor leur attribue les cinq vases italiotes.

Cet ouvrage dense mais clair, d'une lecture aisée, fourmille d'informations et dépasse de loin le cadre du simple catalogue. Il rendra des services à de nombreux lecteurs, spécialistes et étudiants, dans différents domaines. On remerciera donc l'A. pour la somme qu'il nous a livrée.

Hélène Cassimatis,

Chercheur honoraire du CNRS,
20, rue La-Fontaine,
75016 Paris.

Favaretto Irene, Traversari Gustavo éd., *Congresso internazionale, Venezia e l'archeologia, Un importante capitolo nella storia del gusto dell'antico nella cultura artistica veneziana* (RdA, Suppl. 7), Rome, Giorgio Bretschneider, 1990, 1 vol. 23,5 × 30, 312 p., 86 pl.

Avec un retard que le recenseur prie d'excuser, il paraît important de signaler ces actes d'un colloque, toujours d'actualité, que I. Favaretto et G. Traversari ont eu le mérite de publier diligemment après l'avoir organisé. Des actes importants, pour l'ampleur et l'intérêt intrinsèque de la matière étudiée et aussi pour l'histoire de l'archéologie de la fin du ^{xv}^e siècle. Après Rome, Venise est le centre du goût pour l'antique. Elle est novatrice dans l'histoire des musées, avec l'exposition des collections Grimani, formées à Rome et léguées à la Sérénissime au ^{xvi}^e siècle. Je me contente ici de signaler les cinquante contributions, dont plusieurs font date, qui jalonnent ces actes d'un colloque fondateur. La première section, « *Collezione di antichità e interessi antiquari a Venezia* », regroupe de manière très utile des présentations de figures d'érudits et de collectionneurs qui ont fait la fortune de l'antique à Venise et en Italie du Nord : Oliviero Forzetta au ^{xiv}^e siècle (L. Gargan), Girolamo Donato (Cl. Franzoni) et Marin Sanudo (A. Caracciolo Arico) à la charnière des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, le patriarche Giovanni Grimani au ^{xvi}^e siècle (A. M. Massinelli), Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et le collectionneur de monnaies Federigo Contarini dans le premier tiers du ^{xviii}^e siècle (Ph. Sénéchal), le duc Vincenzo Gon-

zague, fin ^{xvi}^e - début ^{xvii}^e siècle (Cl. M. Brown), au ^{xviii}^e siècle, Ottavio et Giuseppe Bocchi (E. Zerbini), Gian Domenico Bertoli (C. Furlan), le marquis Tommaso degli Obizzi au château de Catajo (P. L. Fantelli), les frères Danieli, dont la collection revint en 1818 à la famille Pellegrini-Danieli à Zara (N. Cambi), au ^{xix}^e siècle enfin, Austen Henry Layard (F. M. Fales). Différentes contributions, dans cette section, insèrent ces figures marquantes dans leur contexte : l'égyptomanie avant la lettre (E. D'Amicone), les inventaires vénitiens du ^{xvi}^e siècle (B. Jestaz), les voyageurs de l'Europe centrale aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles (M. Azzi Visentini) et polonais (T. Mikochi), l'intérêt pour l'*instrumentum* aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles (M. Cisotto Nalon), les antiquités de Vénétie au ^{xviii}^e siècle (L. Capuis), Heinse et Goethe à Venise (K. Parlasca), le marché des antiquités à Venise (I. Favaretto), la numismatique, avec ses collections (L. Tondo) et son commerce au ^{xix}^e siècle (A. Saccocci), enfin les musées, avec le « musée » Grimani à Venise et le « musée » Benavides à Padoue (M. Stefani Mantovanelli).

La deuxième section traite de « *la tradizione dell'arte antica nella cultura artistica medioevale e moderna a Venezia* », par le biais des copies d'originaux byzantins (W. Dorigo), de la décou-

verte de la sculpture romaine au Moyen Âge (M. Greenbalgh), du décor sculpté du portail central de la basilique Saint-Marc (E. Zucchetta), du répertoire de peintres vénitiens de la Renaissance (I. Chiappini di Sorio), en particulier du peintre Giovanni Bellini (J. M. Fletcher et R. Goffen), de la statuaire padouane dans ses rapports avec Venise (S. Faccini), des divinités antiques dans l'œuvre de Titien (G. Schweikhart), de la diffusion vers le Nord du goût vénitien pour l'Antiquité (C. Limentani Virdis), des manifestations de ce goût antiquisant dans l'architecture (S. Blake McHam et A. D. Basso), des productions de faux ou d'imitations de l'antique (Kl. Fittschen et H. Frosien-Leinz) et des derniers vestiges du goût pour l'antique dans l'œuvre d'Antonio Canova (G. L. Mellini) et de Rodin (G. Traversari).

La section suivante est consacrée à « Arte greca e romana nelle collezioni. Veneziana di antichità », avec cinq contributions : de A. Corso sur la colonne Nani, de A. Sacconi sur les lions de l'Arsenal de Venise, de E. Di Filippo Balestrazzi sur le relief d'Arès et d'Aphrodite du Musée archéologique de Venise, de F. Ghedini sur une tête de Thalie du même musée et de P. Moreno sur des sculptures lysippéennes de ce musée.

Avec la dernière section (« Archeologia ieri e oggi a Venezia : scavi e ricerche »), on s'enfonce

dans la lagune : trouvailles romaines (G. Tosi), reconstruction des premiers états de Saint-Marc (R. Polacco), trouvailles médiévales à Murano (M. Vecchi), archéologie médiévale de la ville (F. Cavazzana Romanelli et M. Piana), évolution du trait côtier (G. Rosada), problèmes de conservation et de restauration (S. Gizzi), paléo-environnement (R. Bonetta Lombardi et B. Marcolongo), analyses physico-chimiques de céramique (N. Cuomo di Caprio).

On cerne mieux après la lecture de ces actes le rôle majeur joué par Venise dans la diffusion de l'antique : la Sérénissime est médiatrice, pourvoyeuse et redistributrice, grâce à ses artistes et à ses commanditaires. La richesse de ce volume témoigne du dynamisme des recherches qui se poursuivent dans ce champ, grâce aux efforts conjugués de G. Traversari et, maintenant, de I. Favaretto et de Fr. Ghedini. Grâce à ces collègues, Venise jouit toujours, dans ce champ, d'une situation privilégiée.

François Queyrel,

EPHE, Sciences historiques et philologiques,
45, rue des Ecoles,
75005 Paris.
f.queyrel@wanadoo.fr

Zanda Emanuela éd., *Museo archeologico di Acqui Terme, La città*, Alessandria, LineLab editore, 2002, 1 vol. 21 × 30, 78 p., fig. ds t.

Cet ouvrage de 78 pages, aux illustrations nombreuses et soignées, se présente à la fois comme un catalogue des salles du musée d'Acqui Terme, l'antique *Aquae Statiellae*, et comme une présentation des découvertes archéologiques effectuées sur le territoire de la commune dans les dernières décennies. L'acquisition et la restauration du Castello dei Paleologi, qui accueille le Museo civico archeologico d'Acqui Terme, ont été l'occasion d'offrir au public une nouvelle présentation muséographique des collections (l'ancienne datait de la fin des années 1970), certaines jusqu'alors confinées dans les réserves, et de proposer une mise au point de l'état des connaissances sur ce site antique.

Si cet ouvrage est centré sur le nouvel aménagement du musée et sur les objets qui y sont présentés, il propose aussi – et c'est son intérêt majeur – une série de synthèses historiques et archéologiques, rapides mais annotées, sur différents thèmes relatifs à l'histoire de la cité.

La Préhistoire, jusqu'à la fin de l'Âge du Bronze, fait l'objet d'une notice de M. Venturino Gambari (p. 25-28), qui souligne l'aspect lacunaire de la documentation. La notice suivante, de F. Maria Gambari (p. 29-32), met en lumière le rôle du commerce étrusque dans la croissance économique et le développement culturel des *Statielli* au cours du premier Âge du Fer. Le second Âge du Fer présente en revanche une économie basée sur le pastoralisme (hautes vallées des Apennins) et le mercenariat ; Gênes (*Genua*) et Savone (*Vada Sabatia*), sur la côte ligure, sont des centres majeurs d'attraction pour les peuples de l'arrière-pays ; la localisation du centre habité par les *Statielli, Carystum*, pris par les Romains en 173 av. J.-C., demeure encore inconnue. Le II^e s. av. J.-C. est marqué par la romanisation de l'arrière-pays ligure et la création des deux voies consulaires, la *via Postumia* et la *via Aemilia Scauri*. E. Zanda (p. 33-36) montre que la création d'*Aquae Statiellae* s'inscrit dans une politique

de conquête de terres nouvelles à distribuer aux vétérans de la deuxième guerre punique et de sécurisation militaire de l'arrière-pays. L'étude des découvertes effectuées dans le centre urbain durant les dernières décennies a permis de proposer une première reconstruction (plan numérique) du plan d'*Aquae Statiellae* à l'époque romaine, qui confirme la notice de Pline l'Ancien sur ce site : la ville s'est constituée autour de la source thermale, en aménageant des terrasses au flanc de la hauteur du Castello et en drainant les zones marécageuses de la vallée du Medrio. L'urbanisme du centre antique se dessine peu à peu : de part et d'autre d'un *cardo*, les structures suivent la même orientation, même si les *insulae* paraissent de dimensions diverses. Les fouilles et les sondages ont permis de localiser des habitations privées, des zones artisanales, un grand édifice public, un théâtre, le forum, ainsi qu'un amphithéâtre, un aqueduc et une grande piscine thermale (17 m de long) à l'extérieur de la ville. L'aqueduc, qui apportait l'eau d'une source située à 12 km, était destiné à l'approvisionnement en eau potable de l'agglomération, dont le réseau hydraulique reste mal connu (fontaine sur l'un des *decumanus*) ; les sources d'eau chaude avaient un usage thérapeutique. Durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, l'emprise de l'espace urbain a diminué.

Quatre articles proposent ensuite des synthèses thématiques sur l'époque impériale, où la cité connaît sa plus grande expansion. E. Zanda (p. 37-40) consacre un second article aux seules nécropoles romaines (de l'époque augustéenne à l'Antiquité tardive) découvertes le long de la *via Aemilia Scauri* et à l'Est de la cité : en l'absence d'enceinte défensive, ces espaces funéraires marquent les limites de la cité. La richesse des sépultures, certaines pourvues de petits édifices qui leur accordaient une certaine monumentalité, témoigne du niveau de vie élevé de nombre d'habitants. E. Zanda fait une présentation chronologique des différents types de sépultures et du matériel qu'elles ont livré, et localise ces découvertes, parfois anciennes, dans la ville. Les fouilles de Piazza Conciliazione en 1995-1998 ont livré une importante nécropole du IV^e siècle (90 tombes fouillées), étendue sur d'anciennes installations artisanales abandonnées à la fin du III^e siècle.

A. Bacchetta (p. 41-42) évoque la découverte, dans la partie occidentale de la cité, d'un important édifice public doté d'une riche ornementation architecturale (fragments de corniches, pilastres, chapiteaux...) composée de marbres de prix, blancs et colorés, provenant d'Afrique du Nord et de Grèce. Cet édifice, en partie fouillé, présente

un vaste portique à double nef (20 × 8,50 m), un cryptoportique (?), différentes pièces de vastes dimensions, une aire à ciel ouvert (19 × 18 m) : son identification demeure incertaine.

L'histoire de la source thermale dite de la « Bollente », autour de laquelle s'est développée la cité, fait l'objet d'un article d'A. Crosetto (p. 43-46). Elle n'est qu'une des multiples sources d'eau chaude de la région. Attestée dès l'époque romaine, sa fréquentation est manifestement bien plus ancienne. Dès la fin du I^{er} s. av. J.-C., une fontaine monumentale fut édifée au lieu même où sourd la source : il s'agissait d'une vasque circulaire (diam. : 4,50 m) entourée d'une banquette en marbre. Un vaste complexe thermal fut installé en contrebas de la fontaine : une inscription sur mosaïque le date de la fin de l'époque républicaine ou du début du principat. La source connut d'autres aménagements au Moyen Âge et à l'époque moderne.

F. Slavazzi (p. 47-50) traite des différents éléments décoratifs (sculptures, pavements, décors architecturaux) trouvés dans la cité. La sculpture a livré peu de témoignages et appartient essentiellement à la sphère privée (décoration des jardins et portiques des riches demeures) ; une main de grande statue féminine est un des rares témoignages que l'on ait de la statuaire officielle. La mosaïque est attestée par différents types de pavement et a livré quelques inscriptions. Les éléments architectoniques sont également peu nombreux, mais significatifs : certains peuvent être assignés à des édifices publics. Mais le trait le plus caractéristique est l'utilisation fréquente de marbres dans les édifices publics comme dans les demeures privées : le marbre de Carrare est le plus répandu, mais l'on trouve aussi des marbres d'importation, dont le pavonazzetto : ce choix, onéreux, reflète le haut niveau de vie de certains des habitants et signale aussi l'adhésion de la cité à des programmes impériaux de monumentalisation tels qu'on en connaît à Novare ou à Pavie.

L'administration, les cultes et la société d'*Aquae Statiellae* font l'objet d'une notice de G. Mennella (p. 51-54), qui rassemble à cette occasion une documentation épigraphique éparse. Citons l'existence de deux divinités locales, *Dorminus* et *Sueta*, d'un culte à Mercure et la mention d'empereurs divinisés et de *seuiri* (dont des *seuiri Augustales Flauiales*). Une dernière notice s'intéresse au devenir de la cité au Moyen Âge (p. 55-58).

La seconde partie de l'ouvrage (p. 61-76) est un catalogue : les pièces exposées dans les vitrines du musée font l'objet d'une liste exhaustive (avec numéro d'inventaire), vitrine par

vitrine. Une photo noir et blanc des pièces majeures de chacune des vitrines accompagne le texte. Les objets les plus significatifs ou les mieux conservés sont également présentés, parfois sous forme de planches couleurs (p. 9-23), au fil des synthèses qui occupent le reste de l'ouvrage.

Les salles du nouveau musée sont organisées par grandes périodes chronologiques et par thèmes, et se concentrent sur l'histoire de la cité. Ainsi, pour la Préhistoire, des vitrines sont consacrées au peuplement du territoire du Paléolithique à l'Âge du Fer et à l'impact de la romanisation sur les indigènes, les *Liguri Statielli*. L'époque romaine est la mieux représentée, en particulier grâce au riche matériel issu des nécropoles (fin I^{er} s. av. J.-C. - IV^e s. apr. J.-C.), sises le long de la voie consulaire, la *Via Aemilia Scauri* (plusieurs vitrines) ; des vitrines sont également dédiées aux découvertes du centre urbain (habitat privé, déco-

ration architecturale, édifices publics dont celui de la via A. Galeazzo, éléments architecturaux de la fontaine de la source thermale), aux cultes et à l'activité économique (installations artisanales de la partie orientale de la ville). Enfin, une dernière salle est dédiée à l'archéologie médiévale (les Lombards, les découvertes issues des fouilles urbaines) et à la reconstruction de la fontaine thermale à la Renaissance.

Deux pages (p. 77-78) de bibliographie viennent clore cet ouvrage qui se destine autant à l'amateur éclairé qu'au spécialiste.

Sandrine Agusta-Boularot,

Université de Provence / IRAA du CNRS,
Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme,
5, rue du Château-de-l'Horloge, BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 02.

Follet Simone éd., *L'hellénisme d'époque romaine, Nouveaux documents, nouvelles approches (I^{er} s. a.C. - III^e s. p.C.)*, Actes du Colloque international à la mémoire de Louis Robert, Paris, 7-8 juillet 2000, organisé par L'Année épigraphique et l'Université de Paris IV (*De l'archéologie à l'histoire*), Paris, De Boccard, 2004, 1 vol. 16 × 4, 452 p., 37 fig. ds t.

Un colloque dédié à la mémoire de Louis Robert s'est tenu à Paris en juillet 2000. Les *Actes*, publiés avec beaucoup de soin par S. Follet, réunissent 23 contributions, de savants en majorité français, mais aussi allemands, anglo-saxons, grecs et italiens. On saluera l'un des derniers travaux de Peter Hermann, rédigé dans le français parfait que nous lui connaissons. Courte et précise, son étude du sanctuaire d'Apollon à Pleura en Lydie (p. 277-286) aboutit à des conclusions éclairantes sur l'opportunisme des administrations locales face à leurs maîtres successifs, Séleucides et Attalides, et la souplesse de ces derniers dans la mise en place des nouveaux pouvoirs.

Classées par ordre géographique, les communications sont dans leur grande majorité « épigraphiques » au sens étroit du terme, et relèvent de l'histoire politique et sociale. À ce dernier titre, un aperçu, fatalement sec, des thèmes abordés pourra cependant être utile aux archéologues.

Les rapports entre cités et pouvoir royal ou impérial sont évoqués par M. Sève (p. 37-44, Philippos en Macédoine), A. D. Rizakis (p. 55-76, sur les interventions impériales dans le domaine agraire, par une politique de baux emphytéoti-

ques), S. Follet (p. 139-171, sur le statut de Salamine dans et en dehors de l'*ager publicus*), T. Ritti (p. 297-340, lettres d'Hadrien adressées à Hiérapolis de Phrygie) et D. Feissel (rescrit de Valérien connu par une copie du chapelain anglais Covel, mine d'or pour les spécialistes du Pont et de la Bithynie : voir *RA*, 2003, p. 165-166). Les rivalités entre les cités de Cyrénaïque sont étudiées par A. Laronde (p. 187-194). Je relève à ce propos l'influence durable de l'article, constamment cité, de L. Robert sur la rivalité entre Nicée et Nicomédie (*OMS*, VI, p. 211-240).

Les rapports entre famille et pouvoir – autrement dit, « la concentration des prêtrises et des charges civiques entre un petit nombre de familles » – sont illustrés par A. Bresson (p. 225-232) à propos d'une « grande famille » rhodienne. Les *gender studies* sont représentés par A. Bielman-Sanchez qui étudie la présence féminine dans les inscriptions des Cyclades (p. 195-213). Les structures de la vie associative, religieuse ou civique, sont éclairées par les études d'É. Perrin-Samidayar (p. 87-104, sur l'éphébie attique), M.-F. Baslez (p. 105-120, sur les cercles de notables à Athènes), M. Hatzopoulos (p. 45-54, sur la « clientèle » d'un sanctuaire macédonien), J. B. Cayla (p. 233-243, sur une famille de prêtres

du culte impérial à Paphos). L'analyse des mentalités, des représentations et des acculturations est abondamment représentée avec les articles de L. Foschia (p. 15-36, sur le vocabulaire culturel), M. L. Lazzarini (p. 173-182, sur les survivances grecques dans l'Italie romaine), É. Cairon (p. 77-86, épigrammes funéraires d'Argos), B. Levick (p. 255-275, avec un exposé richement documenté sur les cités de Pamphylie) et G. Petzl (p. 287-296), qui analyse avec finesse le dosage des éloges militaires et culturels dans les épigrammes funéraires. On appréciera aussi la démonstration de sociolinguistique à laquelle se livre R. Hodot (p. 247-254), en s'appuyant sur le *corpus* épigraphique de l'Éolide : l'emploi du dialecte local, concurremment avec la *koinè*, traduit, paradoxalement, un des aspects de la romanisation des élites.

Trois études seulement s'appuient à la fois sur des textes et sur des documents archéologiques. Un milliaire découvert jadis le long de la route Cyrène-Apollonia est republié, avec des lectures améliorées, par J. Reynolds (p. 183-186), qui en profite pour préciser l'histoire du réseau routier romain en Cyrénaïque. La reconstitution, par D. Peppas-Delmousou et l'équipe du Musée épigraphique d'Athènes, d'un *sékôma* d'époque augustéenne dédié par deux astynomes conduit non seulement, comme il est habituel, à une étude métrologique, mais aussi à celle des mesures (sans jeu de mots) prises par l'empereur pour assurer l'approvisionnement en blé de la cité.

Enfin, R. Étienne (p. 215-224) revient, après beaucoup d'autres, sur la base et la statue de C. Ofellius Ferus, qui se dressait à Délos dans

l'« Agora des Italiens ». Réévaluant les trois éléments en cause – statue, inscription et bâtiment –, il conclut qu'il s'agit non d'un *negotiator*, mais d'« un magistrat romain doté d'un pouvoir militaire ». Il « neutralise » le dossier épigraphique en supposant que le dédicant dont le nom est affiché sur une architrave de l'Agora des Italiens est celui d'un homonyme portant à Délos le même gentilice : il y a des parallèles. Et, enfin, il décrit l'« Agora des Italiens » comme une *porticus* à la romaine, tel la *porticus Metelli*. La démonstration est séduisante, mais menée un peu vite. Le dossier de l'*italikè pastas* aurait pu être complété en utilisant les *Mélanges Lévyque*, 7, p. 183-207, et il conviendrait de nuancer le sens du mot *téménos* appliqué au monument délien et, peut-être un peu rapidement, à celui de Rome. Mais, en tentant une synthèse, R. Étienne a incontestablement fait avancer le débat.

Le souci de ne jamais perdre de vue les *realia* était bien dans la manière de Louis Robert. On aurait même souhaité qu'une plus grande place soit donnée à la géographie historique, grande absente de ce volume. Plus prosaïquement, je regrette l'absence d'un index, qui eût été bien utile pour s'y retrouver dans une matière aussi diverse. Mais cette diversité est pour le lecteur source de richesse et de densité. On ne va pas s'en plaindre.

Christian Le Roy,

Émérite de l'Université de Paris I,
2, rue Alphonse-Daudet,
75014 Paris.

Böhm Stephanie, *Klassizistische Weihreliefs, Zur römischen Rezeption griechischer Votivbilder* (DAI, Rome, *Palilia*, 13), Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2004, 1 vol. 23 × 29, 128 p., 80 fig. ds t.

Il n'y a pas si longtemps que cela, le domaine des reliefs faisait partie des parents pauvres de la sculpture grecque et il était admis que les derniers reliefs votifs avaient disparu avec l'époque hellénistique. L'A. nous démontre ici exactement le contraire avec son fascicule élégant et bien illustré qui comprend, outre une synthèse, treize études stylistiques consacrées chacune le plus souvent à un seul relief votif, parfois à un groupe de deux reliefs. Tous ces reliefs ont en commun leur destination finale, Rome, et illustrent différentes époques du style classicisant, qui fut en vigueur du milieu du II^e siècle av. J.-C. jusque vers le milieu du I^{er} siècle de n. è.

Le chapitre d'introduction, qui est aussi un chapitre de synthèse, étudie les modèles des reliefs classicisants, l'originalité des reliefs classicisants par rapport aux modèles, l'emploi et la fonction de ces reliefs. La notion de modèle, de *Vorbild*, est typique des études consacrées à l'art néo-attique et classicisant. Ces modèles sont parfois des créations d'époque impériale à partir de schémas plus anciens, parfois assez éloignés de leurs formes plus récentes. Dans le cas de ce groupe de reliefs classicisants, les sculpteurs ont cherché à reproduire l'art des reliefs d'époque classique, tout en imprégnant leurs créations de subtiles innovations stylistiques ou en amalga-

mant des figures qui ne se retrouvent pas ensemble sur un relief classique. Les différences stylistiques entre les reliefs classiques et leurs répliques plus tardives sont nombreuses, mais elles ne s'explicitent souvent qu'au prix d'une analyse approfondie. D'où l'impression surprenante qui se dégage de ces reliefs, très difficiles à dater et qui ont été parfois successivement considérés comme des œuvres d'époque classique ou comme des faux, avant que l'A. ne les situe, suivant un ordre chronologique qui lui paraît judicieux, à l'intérieur de l'art hellénistique et impérial comme témoins d'un art original et créateur. Il faut remarquer que ces reliefs ont rarement été pris, assez curieusement, pour des copies d'époque impériale par les archéologues modernes, sans doute parce qu'ils ne croyaient pas que des reliefs, même d'époque classique, fussent suffisamment importants pour être copiés.

À part un relief (étude XI, fig. 66) qui provient d'une maison d'Athènes, remaniée à l'époque romaine, le lieu de provenance de la majorité de ces reliefs nous est inconnu, ce qui ne facilite ni leur datation ni leur interprétation. Ces reliefs se trouvaient toutefois en grande partie en Italie à l'époque de la Renaissance et l'on peut supposer qu'ils ont été sculptés dans l'Antiquité pour de riches particuliers de Rome. Leur appartenance au décor des maisons paraît probable : ils étaient vraisemblablement insérés dans un mur intérieur d'une maison, comme le montrent des reliefs trouvés à Pompéi et à Herculaneum. Ils n'y jouaient certainement pas un rôle uniquement décoratif. Ces reliefs répondaient probablement à un usage religieux. Que les reliefs votifs jouaient un rôle très important en Grèce à l'époque impériale et jusqu'au IV^e siècle apr. J.-C., c'est ce que montre l'ouvrage récent de G. Schörner, *Votive im römischen Griechenland* (2003), qui dénombre jusqu'à cent reliefs votifs de cette époque dans la province d'Achaïe : ces reliefs, très inspirés eux aussi par les modèles classiques, donnent pourtant une image nouvelle de la religiosité de l'époque, grâce à une technique et un mode de représentation sur lesquels nous ne nous attarde-

rons pas ici. Il faut toutefois remarquer que les reliefs votifs grecs d'Achaïe entretiennent un rapport plus libre avec leurs modèles classiques. Les reliefs votifs de Stephanie Böhm forment une classe de reliefs bien spécifiques, dans laquelle la référence aux reliefs votifs d'époque classique est constante et très précise. On trouvera particulièrement intéressante une remarque de l'A. concernant leur fonction : ils seraient à distinguer des reliefs décoratifs romains et pourraient être rapprochés des reliefs votifs romains. Nous aurions là un même esprit religieux, qui prendrait deux formes différentes en fonction de l'appartenance sociale des fidèles, l'élite se référant surtout à la réalité grecque.

Les treize études stylistiques, classées par ordre chronologique, sont un modèle du genre, avec toutes les qualités et les défauts que cela implique. On admirera le coup d'œil précis et la science de l'A., en même temps que l'on déploiera les incertitudes de ce genre d'études. Asclépios et Hygie, Déméter et Koré, Athéna sont les divinités qui reviennent le plus souvent sur ces reliefs qui représentent aussi des groupes de divinités. Les documents sont très souvent comparés à l'art classique et hellénistique, ce qui permet souvent d'argumenter en faveur de leur authenticité. Mais ils sont aussi situés dans l'art de leur temps et considérés comme des œuvres originales. L'étude stylistique, très bien menée et très bien illustrée, est ici au service de l'histoire de la sculpture et des mentalités.

On recommandera ce livre pour sa science, sa lecture agréable, et une investigation originale sur un sujet peu étudié dans son ensemble. Ce livre s'adresse à tous ceux qui s'intéressent au riche domaine de la sculpture gréco-romaine et à la survivance des croyances traditionnelles à une époque où elles passaient pour avoir disparu.

Mary-Anne Zagdoun,

*CNRS Paris,
10, place des Vosges,
75004 Paris.*

Allison Penelope M., *Pompeian Households, An Analysis of Material Culture (The Costen Institute of Archaeology, UCLA, Monograph, 42)*, Los Angeles, University of California, 2004, 1 vol. 21,5 × 28, XVII + 256 p., fig. ds t.

L'ouvrage de P. M. Allison adopte un point de vue novateur sur l'architecture domestique à Pompéi. En effet, les *domus* y sont envisagées non

pas d'après leur distribution architecturale ou leur décor, mais d'après leur mobilier, entendu au sens large, depuis les objets d'usage personnel

jusqu'aux éléments de décor mobile mis en œuvre dans le bâti. Mais, si l'étude est centrée sur le mobilier, les interprétations reposent sur une mise en perspective des objets avec leur contexte architectural de provenance.

Ce livre se présente comme la publication d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université de Sidney en 1992. Une publication tardive, pour des raisons indépendantes de la volonté de son A., n'empêche pas la prise en compte des recherches les plus récentes. Par ailleurs, l'ouvrage est la synthèse de données réunies dans une base accessible en ligne sur le site <http://www.stoa.org/pompeian-housholds> (p. 36-40 pour les principes d'organisation de cette base).

L'étude a pour objectif de reconstituer la distribution de « groupements systématiques d'objets » (*systemic house-floor assemblages*, cf. chap. 1, p. 3-8 sur cette notion) dans un *corpus* de trente maisons de Pompéi, distribuées entre les régions I, III, V, VI, VIII et IX de la cité (p. 7, fig. 14 pour leur liste). L'approche élaborée entend, pour l'interprétation fonctionnelle des espaces domestiques, substituer au témoignage extérieur des sources littéraires des analogies internes établies par mise en série (p. 37). On regrettera toutefois, à ce propos, que l'A. n'ait pas envisagé plus clairement (p. 30) que les entités architecturales qu'elle prenait pour objet d'étude aient pu être divisées en différentes unités d'habitation et plusieurs noyaux familiaux.

Sur le *corpus* de trente demeures, l'enquête a consisté à traiter systématiquement les données relatives au mobilier conservé et inventorié durant les fouilles (chap. 3, p. 29-41, pour l'exposé de la méthode). Ces données se trouvent dans les *Giornali degli scavi*, inédits, ainsi que dans des inventaires d'objets tirés de ces journaux ; jusqu'en 1934, elles ont, en outre, été publiées, partiellement et non sans erreurs, dans les *NSc*. On ne peut que saluer la minutie et la rigueur du travail de mise en contexte et de positionnement des objets.

Du point de vue de la méthode, on se doit toutefois de signaler que les objets inventoriés n'ont, dans leur majorité, pas été examinés par l'A., qui se fonde sur leur description dans les journaux de fouilles (p. 35-36). Il n'y a rien là qui puisse lui être reproché, puisque ces objets sont aujourd'hui, dans leur majorité, inaccessibles. Mais la critique ponctuelle de certaines interprétations ou du recours à une terminologie moderne inadaptée (chap. 4, p. 43-61) ne suffit pas à garantir la validité de toutes les identifications. D'autant que la présence d'un objet dans telle pièce au moment de l'éruption de 79 ne présuppose pas certainement de son usage à ce moment et dans ce lieu. Ce sont les conteneurs qui illustrent de la manière la plus

claire ce décalage possible entre forme et fonction, particulièrement lorsque leur contenu organique éventuel n'a pas été conservé. L'A. elle-même, dans sa très grande objectivité, ne cherche pas à masquer cette difficulté (p. 127). La conséquence du manque de précision dans les identifications, qui tient avant tout aux lacunes de la documentation, est que l'A. doit recourir à des catégories générales et, de son aveu même, peu satisfaisantes, comme l'opposition entre objets utilitaires et de luxe (part. p. 37-39 et 139-146). À ce titre, n'aurait-il pas été valable de s'appuyer sur les catégories juridiques romaines, qui distinguent les immeubles par destination (*res aedium*), les ornements (*ornatus*), le mobilier (*supellex*) et les objets de toilette (*mundus*) ? La casuistique, conservée dans le *Digeste*, relative à la définition et à la composition de ces catégories dans le droit des biens permet de cerner ce que les Romains entendaient comme les éléments constitutifs d'une *domus* – approche qui pouvait se justifier dans le cas de demeures dont certaines étaient, semble-t-il, désaffectées au moment de l'éruption de 79.

L'exposition s'appuie à une présentation systématique des données sous forme de tableaux. Le lecteur aurait peut-être apprécié de voir ces données représentées, par des symboles conventionnels, sur des plans des maisons. En outre, les plans proposés en annexe ne reproduisent pas la chronologie des phases de construction, alors que certaines maisons du *corpus* ont fait l'objet d'une nouvelle analyse diachronique dans une monographie de la collection *Haüser in Pompeji*. C'est d'autant plus regrettable que l'A. élabore (chap. 8, ci-dessous) un intéressant raisonnement sur la relation entre la composition du mobilier et l'état de la décoration. En revanche, un index thématique très complet facilite les lectures transversales.

La méthode statistique mise en œuvre vise à dégager des tendances générales et présuppose l'existence d'un aménagement « normal », par rapport auquel prennent sens les distorsions et les bouleversements observés. Pour ce faire, dans un premier chapitre central (chap. 5, p. 63-123), P. M. Allison, mettant en série les trente demeures de son *corpus*, construit une typologie des espaces domestiques (cf. table 5 a, p. 64), établie d'après des critères structurels minimaux (position de la pièce par rapport aux espaces découverts, taille et proportions, modes d'accès) et donne un aperçu synthétique des éléments de mobilier qu'on retrouve le plus régulièrement dans chaque pièce. Le chapitre suivant (chap. 6, p. 125-158) expose la même documentation selon une autre logique, en envisageant et localisant les principales activités domestiques et « industrielles » dans l'espace de la maison. L'exclusion *a priori* des boutiques en

façade qui ne présentent pas de communication vers l'intérieur de la maison témoigne sans doute d'une réflexion trop superficielle sur ce qu'est une entité domestique.

Le point de vue adopté offre des aperçus sur l'espace domestique à Pompéi qui, sans être toujours absolument inédits, n'en viennent pas moins balayer définitivement bien des présupposés. Ainsi, l'espace désigné conventionnellement comme l'*atrium* se révèle ne présenter que rarement, dans des maisons qui sont pourtant parmi les plus riches de la cité, l'ameublement et le décor mobile que lui attribue notre représentation traditionnelle. L'*atrium* apparaît plutôt comme un espace de stockage d'objets d'usage plus ou moins quotidien. Or, comme le souligne justement P. M. Allison, ce serait encore être pris au piège de lieux communs que d'interpréter une évidence archéologique inattendue comme le témoignage d'une dégradation fonctionnelle de ces espaces, qu'on l'attribue à la conjoncture économique et sociale propre à Pompéi en 79 ou à un processus structurel de désaffection des pratiques et des espaces traditionnellement réservés à la réception des clients (p. 65-70).

Cependant, du point de vue théorique, un des intérêts de cet ouvrage est de donner des arguments solides à une critique de la représentation inconsciente selon laquelle Pompéi représenterait un instantané archéologique de la vie quotidienne dans une cité italienne, au 1^{er} s. apr. J.-C. Cette interrogation traduit la très grande rigueur de son A., qui s'interroge à juste titre sur le degré d'organisation ou de bouleversement des groupements d'objets qu'elle reconstitue.

Dans la continuité d'hypothèses récemment émises (n. 3, p. 198 pour la bibliographie), P. M. Allison reprend les témoignages littéraires et trace des parallèles avec des catastrophes du même type survenues à des époques plus proches de la nôtre, pour suggérer une activité sismique prolongée entre le tremblement de terre généralement daté de 62 et l'éruption finale de 79 (chap. 2, p. 11-26). Dès lors, l'équipement et l'usage des demeures doivent être envisagés dans un processus d'évolution sur plus de quinze ans, non comme un état pétrifié par l'éruption. Il convient aussi de ne pas négliger les désordres survenus durant les heures de la catastrophe, ni même les bouleversements des niveaux archéologiques intervenus, à un moment impossible à déterminer, entre les lendemains de l'éruption et le début des fouilles systématiques.

C'est alors que le sens critique et la rigueur de P. M. Allison la conduisent à des observations qui jettent le doute, non pas certes sur la validité de sa démarche, mais sur la portée des conclusions

qu'elle peut atteindre à partir de la documentation pompéienne. En effet, tenir compte du processus historique à l'œuvre depuis 62 jusqu'à la mise au jour de ces demeures revient à interroger la possibilité même de reconstituer des « aménagements types ». De fait, force est de constater le caractère un peu inconsistant des conclusions aux deux chapitres centraux (p. 120-122 et 153-157). Positivement, on peut en conclure à l'absence de spécialisation fonctionnelle dans les demeures de Pompéi, notamment à l'invalidité d'une discrimination entre espaces utilitaires et de représentation, en particulier dans l'*atrium* et les portiques qui entourent le jardin. Toutefois, une absence aussi manifeste de groupements d'objets cohérents reflète peut-être avant tout une caractéristique propre à la documentation prise en compte, ou du moins la fragilité de toute méthode statistique pratiquée sur le *corpus* des architectures domestiques de Pompéi, comme l'A. le suggère à demi-mot dans sa conclusion (p. 201-203).

De fait, l'analyse proposée par P. M. Allison nous semble plus convaincante quand elle se concentre sur le caractère aléatoire ou paradoxal de bien des associations d'objets, ainsi que sur les relations entre l'équipement des pièces et l'état de leur décoration de dernière phase (chap. 8, p. 179-198). L'étude du mobilier soutient alors une reprise de la réflexion sur la chronologie du quatrième style pompéien, dont l'A. défend la datation postérieure au tremblement de terre de 62 (p. 187-196). L'hypothèse d'une activité sismique régulière entre 62 et 79 offre une clé d'interprétation pour les exemples de restaurations intervenues sur des décors de dernière phase, ainsi que pour l'abandon ou le changement d'usage de pièces en cours de restauration. La prise en compte du décor donne alors plus de solidité à l'analyse du mobilier. Mais aussi une approche qui cesse d'être statistique, pour proposer des études de cas, met en lumière un processus de dégradation lent, variable dans ses manifestations, inégalement attesté à l'échelle de la cité. Dans ces conditions, le lecteur est conduit à attendre beaucoup de la publication du vol. III de la publication de l'« *Insula of the Menander* », sous la direction de R. Ling, volume dans lequel P. M. Allison offrira un aperçu complet sur le mobilier de cet ensemble architectural.

L'ouvrage se distingue enfin par un chapitre (chap. 7, p. 161-177) qui offre une critique salutaire de la mise en relation entre l'identification fonctionnelle des espaces domestiques de Pompéi par le recours, un peu « nominaliste », à une nomenclature antique. À dire vrai, c'est moins le recours à un lexique et des textes anciens qui est critiquable que le fait que la nomenclature

ancienne appelle en nous des images suggérées bien moins par les sources premières, que par les ouvrages de seconde main, du type du *Dictionnaire des Antiquités* de Ch. Daremberg et Ed. Saglio et par l'imagerie qui les accompagne. Mais l'A. en vient aussi à mettre en cause (part. p. 175-177) une interprétation des témoignages archéologiques propres à la cité de Campanie à la lumière de textes reflétant les idéaux de l'élite de Rome même, études dont le modèle encore non dépassé est l'article de A. Wallace-Hadrill, « The social structure of the Roman house », paru dans *PBSR*, 56, 1988, p. 43-97. Décivant l'organisation sociale des demeures comme une gradation sans solution de continuité du public vers le privé, A. Wallace-Hadrill suggère un fonctionnement qui a pu être celui des demeures d'une petite cité d'Italie et que vient corroborer l'étude de P. M. Allison, tandis que le témoignage de Vitruve

(VI,5,1), traçant une limite nette entre les espaces ouverts à l'ensemble du *populus* et ceux réservés au cercle des invités du maître de maison, constitue avant tout une réflexion théorique sur la *domus* et se laisse difficilement illustrer.

En définitive, la très stimulante étude de P. M. Allison rencontre peut-être son intérêt majeur justement dans les questions qu'elle pose aussi bien sur notre représentation de Pompéi comme archive du passé que sur la mise en relation – nécessaire autant qu'elle est problématique – des documentations archéologique et textuelle.

Julien Dubouloz,

Université de Provence,
Département d'Histoire,
29, avenue Robert-Schuman,
13621 Aix-en-Provence.

Koester Helmut, *Ephesos, Metropolis of Asia, An Interdisciplinary Approach to its Archaeology, Religion, and Culture* (*Harvard Theological Studies*, 41), Harvard, Harvard Univ. Press, 2004, 1 vol. 14 × 21,5, XX + 358 p., fig. ds t., 1 dépliant h. t.

Cette seconde édition de l'ouvrage coordonné par H. Koester résulte des contacts établis entre le séminaire de recherches qu'il dirige à Harvard Divinity School et l'équipe de recherches de l'Institut autrichien d'Archéologie sur le site d'Éphèse. Un symposium s'était déroulé dans le collège américain en mars 1994, dont le double but était de permettre d'une part aux chercheurs autrichiens de diffuser leurs récentes découvertes auprès du public anglophone et d'autre part aux chercheurs américains de présenter une nouvelle approche de l'archéologie biblique en confrontant à travers des échanges interdisciplinaires la tradition littéraire et l'évidence archéologique, pour redessiner le contexte où se développe le christianisme : Éphèse, où pratiquement la moitié des textes du Nouveau Testament ont été élaborés, apparaît en effet comme l'épicentre de la diffusion de sa prédication.

Sur les treize contributions comprises dans le volume, cinq présentent les recherches récentes sur l'urbanisme et la panoplie monumentale d'Éphèse, six s'intéressent aux divers aspects de l'histoire sociale et religieuse de la ville et deux au matériel céramique et aux sculptures. L'illustration reste limitée, son intérêt résidant surtout dans les nouveaux plans de la cité d'Éphèse et de ses édifices.

L'introduction de Peter Scherrer fait le point sur les grandes étapes du développement urbanistique d'Éphèse sous l'Empire jusqu'à sa transformation en ville chrétienne. Pour lui, l'Agora supérieure, liée à l'accession d'Éphèse au rang de capitale de l'Asie, doit être vue comme un complexe du culte impérial (Sébasteion). Il date d'après le séisme de 23 la mise en place des habitats semi-officiels étagés sur la pente du Bülbüldag (Lepré Akté) et qui occupent la bordure orientale de la ville de Lysimaque étendue jusqu'à l'intersection de l'*embolos* (rue des Courètes) et de la voie d'Ortygie. À cette même période appartient la construction de la Tétragonos Agora recouvrant la partie orientale de l'ancien centre-ville hellénistique. Une phase importante de développement monumental est la période flavienne, où Éphèse devient néocore et construit un second temple du culte impérial en remaniant tout le quartier de l'*embolos*. Au II^e siècle, la bibliothèque de Celsus et le temple de Sérapis, à l'Ouest, occupent l'ancien tracé du chemin d'Ortygie, repoussé vers le Sud. Le secteur marécageux traversé par l'Arcadiane est drainé pour installer le Gymnase du port et le temple d'Hadrien assimilé à Zeus Olympien. Une phase de déclin est due au séisme de 262 qui détruit les maisons en terrasse. Du milieu du IV^e siècle au début du V^e intervient une réorganisa-

tion de la cité réutilisant les anciens monuments, comme le portique Sud du *temenos* d'Hadrien pour l'église de la Vierge, mais sans destructions systématiques de la part des chrétiens.

Le travail de L. Michael White consiste à évaluer les changements sociaux de la cité lors du passage de l'époque hellénistique à l'Empire et définit le panorama urbain d'Éphèse comme un écosystème culturel en évolution. Cherchant à définir ce que pourrait être la « romanisation » d'Éphèse, il souligne que la période culminante de sa prospérité est l'époque flavienne, coïncidant avec le développement du christianisme dans la cité. Les *Actes des Apôtres* et certaines inscriptions d'Éphèse peuvent indiquer une progressive intégration des chrétiens dans le contexte civique. Il s'interroge ensuite sur les indicateurs démographiques concernant sa population et l'augmentation de celle-ci sous l'Empire, en partie en raison de l'immigration. Il met en relation cette évolution démographique avec le développement urbain, dont il souligne l'importance surtout à partir de Domitien. Les données épigraphiques et prosopographiques sur l'ascension sociale des non-originaux de la ville montrent son ouverture et son dynamisme.

Christine M. Thomas aborde l'étude de l'image d'Éphèse dans la littérature de la période impériale à travers les *Ephesiaca* de Xénophon et l'histoire de Leucippe et Klitophon d'Achille Tatius. Éphèse joue un rôle essentiel dans ces romans, particulièrement en raison de son identité religieuse : la figure d'Artémis, ses fêtes et la protection qu'elle offre aux jeunes protagonistes montrent la popularité universelle de la déesse et de son temple en tant que lieu d'asile. À propos de la présence romaine à Éphèse, l'A. souligne la discordance entre les données archéologiques et épigraphiques, indiquant que la cité était très intégrée à l'Empire et marquée par la présence romaine, et l'aspect passéiste de son image dans la littérature romanesque, où elle apparaît comme un conservatoire de la tradition religieuse et civique hellénique.

H. Koester remet notablement en question la tradition de la littérature chrétienne sur Éphèse. Les premières *Épîtres* de Paul, qu'il situe à l'époque flavienne, témoignent de ses difficiles années d'évangélisation en Asie. Les lettres deutéro-paulines – dont la lettre aux Éphésiens – ne peuvent être attribuées à l'apôtre et dateraient du tournant entre le I^{er} et le II^e siècle. L'Apocalypse, dont le style diffère notablement de celui de Paul, de Jean l'Évangéliste et des Actes des Apôtres attribués à saint Luc, serait l'œuvre d'un autre Jean, un prophète d'Éphèse. La confusion entre l'apôtre et lui serait due à l'évêque Irénée de Lyon. L'A. souligne

également la multiplicité des églises chrétiennes à Éphèse et leur manque d'unité, et montre que l'autorité de Jean l'Évangéliste, patron d'Éphèse où il n'est sans doute jamais venu, ne s'impose qu'avec la diffusion en Asie Mineure de son évangile dans la seconde moitié du II^e siècle.

L'article de D. Knibbe sur la *Via Sacra Ephesiaca* résume l'ouvrage collectif en deux volumes (1993 et 1995) sur la voie processionnelle des fêtes d'Artémis, qui encerclait le Panayir Dag à travers un secteur de nécropoles. Cette hauteur était à l'origine consacrée à Cybèle, et sa pente Nord était garnie de niches rupestres et de stèles. Un second lieu de culte s'installa près d'un arbre sacré et d'une source proche de la côte, et c'est le roi Crésus qui imposa l'unicité du culte d'Artémis : celle-ci se vit attribuer la protection des morts et la voie processionnelle qui étaient l'apanage antérieur de Cybèle. Le parcours sacré, jalonné d'autels, croisait le chemin menant à Ortygie, où la déesse était censée être née, selon la tradition locale. À son point culminant, près du prytanée, un autel-trophée rappelait la victoire d'Artémis sur l'antique déesse locale. Au passage, l'A. fait justice de deux idées reçues : Lysimaque n'a pas voulu fonder de force une nouvelle Éphèse, il a fondé une autre cité, Arsinoë, bien au Sud de l'ancienne, et c'est probablement la montée des eaux dans le secteur du temple d'Artémis qui a forcé à l'époque la population à se déplacer, et à reconstruire un nouveau temple au-dessus du temple de Crésus qui s'enfonçait dans le marécage : la légende de l'incendiaire Érostrate serait un habile maquillage de la situation. La popularité d'Artémis subit dès le II^e siècle un certain déclin, les élites se tournant vers la philosophie et le peuple vers les religions de salut d'origine orientale. L'A. relève à travers les données épigraphiques les efforts des autorités pour maintenir la primauté d'Artémis. En particulier, le secteur en plaine de la voie sacrée fut reconstruit plusieurs fois et le sophiste Titus Flavius Damianus relia par deux voies à portiques surélevées le sanctuaire à la cité. L'exploration archéologique de leur tracé a révélé d'intéressantes sépultures, mais la jonction des deux voies reste à découvrir.

Un secteur essentiel du même parcours rituel, celui du bas de la rue des Courètes, l'*embolos*, est analysé par H. Thür, qui présente ici les grandes lignes de son ouvrage *Das Heroon des Androclos am Embolos* (FiE 11.2). Elle reconstitue par une rigoureuse analyse architecturale le curieux monument à plan en U jouxtant l'Octogone. Transformé en fontaine à l'époque byzantine, il comportait un niveau dorique à deux piles encadrant un rentrant médian. L'étage supérieur formait deux édicules ioniques à demi-frontons de part et

d'autre d'une niche, avec une frise à guirlandes et des scènes de combat sur les frontons et le bandeau du rentrant. Situé chronologiquement au tournant du I^{er} et du II^{er} siècle av. J.-C., ce cénotaphe, épigraphiquement désigné comme Androkloneion, aurait été construit en l'honneur du fondateur mythique d'Éphèse Androclos, fils du roi Kodros d'Athènes, et rappelle des épisodes de sa légende.

La seconde partie de l'article résume l'analyse publiée par l'A. en 1990 du monument jouxtant le cénotaphe d'Androclos, l'Octogone, tombe d'une jeune femme datable par son décor entre 50 et 20 av. J.-C. Les recherches anthropologiques sur le squelette féminin et l'analyse du monument, évoquant la forme du phare d'Alexandrie, donnent à penser à l'A. que ce monument fastueux, mais anépigraphé, avait été édifié pour Arsinoé, la jeune sœur de Cléopâtre, assassinée à Éphèse sur l'ordre d'Antoine.

Une dernière partie évoque les monuments du I^{er} siècle financés le long de la rue des Courètes par l'évergète Tiberius Claudius Aristion, dont les charges religieuses et civiques et les bienfaits se répartissent sur une trentaine d'années. H. Thür propose de lui attribuer le sarcophage trouvé à l'Ouest du monument d'Androclos et qui contenait un squelette et la tête d'une statue de prêtre du culte impérial, pieusement abritée des déprédations des chrétiens. Ces recherches ont depuis été largement complétées, aboutissant à un ouvrage collectif sur Aristion « ... *und verschönerte die Stadt...* » publié sous la direction de l'A. en 1997. Pourvu d'une large illustration graphique et photographique, cet article constitue une mise au point remarquable sur les monuments de la rue des Courètes.

Les anciennes recherches d'O. Benndorf sur le port d'Éphèse sont actuellement reprises par H. Zabelicky, qui débute par un rappel topographique important sur les ports successifs d'Éphèse : le port sacré proche du temple, le port hellénistique à l'emplacement des xystes de Verulanus. Il le complète par l'étude de la description du port par Strabon (14.I.24) et des témoignages épigraphiques, avant de traiter de l'exploration archéologique qu'il a menée en 1987-1989 sur le quai méridional du port romain dans le secteur marécageux occidental. Le quai dallé de calcaire comportait une jetée et les plongeurs ont découvert dans le bassin les restes de boisage d'un batardeau et un modèle réduit d'ancre en plomb. La céramique indique pour la construction une date entre 50 et 125 apr. J.-C., et sa fréquentation prend fin au VII^e siècle.

Susanne Zabelicky-Scheffenegger s'intéresse, quant à elle, à la sigillée orientale B fabriquée en

Asie Mineure, à Tralles d'après Pline, et vendue dans le bassin égéen en Afrique, Italie et Dalmatie. L'argile de cette sigillée paraît du reste identique à celle de Tralles. Dans un sondage du remblai sur le côté Ouest de l'Agora inférieure d'Éphèse, des quantités de cette sigillée brunie par le feu ont été retrouvées, provenant vraisemblablement d'une boutique incendiée. Les céramiques imitant l'arrétine portaient des marques grecques ou latines dont la plus représentée était celle de C. Sentius. L'A. démontre ainsi que le potier d'Arezzo avait monté une succursale en Asie Mineure, probablement à Tralles, comme il l'avait fait dans la plaine du Pô et à Lyon.

L'article de S. Friesen souligne l'évolution du sens du mot « néocore », parti au début de l'Empire du sens de gardien ou sacristain d'un sanctuaire pour devenir le titre d'un bienfaiteur du temple, en particulier pour financer son entretien, enfin appliqué par métaphore à des cités qui se dotent d'un temple du culte impérial : Cyzique en 38 et Éphèse sur une monnaie de 65. Ce titre devient un élément de l'identité et de l'autoreprésentation des cités. L'A. analyse à travers les publications récentes le phénomène de la compétition entre cités dans la diffusion du culte impérial et montre le développement du conflit entre les chrétiens et leurs propres cités, plutôt qu'avec le pouvoir impérial. L'Apocalypse dénonce et rejette l'importance du culte impérial comme force de cohésion sociale et politique de l'Empire, mais aussi et surtout des cités : son caractère séditionnel vient du fait que le texte s'attaque au nouvel ordre social de l'Asie Mineure.

Chargée du catalogue raisonné de la sculpture d'Éphèse, M. Aurenhammer donne un aperçu préliminaire de ses recherches sur la sculpture d'époque impériale dans la cité, en particulier les représentations de déesses, de dieux et de héros. À côté des statues de l'Artémis Ephesia, elle souligne la présence d'autres déesses : Cybèle, Hécate et l'Aphrodite d'Aphrodisias. Aphrodite est très présente dans les monuments publics, tout comme Éros. Athéna est importante par son lien avec le fondateur Androklos, et Némésis était honorée au théâtre. La géographie sacrée d'Éphèse indique que les divinités masculines y avaient aussi leur place : un groupe de Zeus encadré des deux dieux fluviaux de la région, le Marnas et le Klaseas, provient de la réfection flavienne du monument de Pollion à l'Agora supérieure. Plus qu'Apollon et Asklépios, c'est Dionysos qui jouissait de nombreux sanctuaires dans et autour de la ville et de fêtes comme les *katagogia* : il était représenté seul ou avec les membres de son thiasos, dont Pan. Le caractère cosmopolite d'Éphèse se marque par la présence des images de divinités égyptiennes.

Enfin, le héros fondateur Androklos est figuré en chasseur avec un visage évoquant Antinoos. L'A. remarque que l'ajout de sculptures dans les monuments et leurs multiples réutilisations sont courants à Éphèse, où l'on peut parfois en suivre l'historique. Toutefois un véritable « style éphésien » n'est repérable que dans le domaine des exvoto populaires.

James C. Walters part de la constatation que le culte des divinités égyptiennes est pratiquement le seul culte étranger à Éphèse, où il s'est probablement implanté dès le III^e siècle av. J.-C., période d'apogée de l'influence ptolémaïque dans la région. Une horloge à eau culturelle découverte dans les fouilles de l'Agora inférieure et deux dédicaces témoignent à Éphèse de la présence à l'époque hellénistique d'un sanctuaire de ces divinités. Entre 88 et 48 av. J.-C., des cistophores éphésiens portent la coiffure d'Isis mais il n'est pas prouvé que la présence de Cléopâtre et d'Antoine à Éphèse en 33 av. J.-C. ait favorisé le développement de ce culte, dont les inscriptions n'attestent par la suite la présence qu'à l'époque antonine, tandis que les monnaies témoignent des liens entre Alexandrie et Éphèse jusqu'au règne de Gordien III. L'A. fait justice de l'hypothèse qui avait attribué au culte d'Isis le temple placé au centre de l'Agora supérieure et considère que le temple des divinités égyptiennes peut être identifié comme celui qui jouxtait au Sud-Ouest la Tetragonos Agora (agora commerciale inférieure), sur la pente du Bülbül Dag. Dominant une large cour à portiques, ce Sérapieion prostyle avait une *cella* à haute abside encadrée d'étroits passages latéraux garnis de niches et terminés par des escaliers montant au-dessus de l'abside. Des conduites faisaient circuler l'eau dans la *cella* jusqu'à un bassin. L'identification à un temple des divinités égyptiennes proposée par J. Keil fut longue à s'imposer en raison de l'absence d'inscription de dédicace ou de matériel cultuel, mais le rôle de l'eau dans le temple peut être mis en rapport avec les nombreux rituels de purification ou d'initiation de la religion égyptienne.

S. Karwiese présente ses recherches, développées depuis 1984, sur l'église de la Vierge réutilisant le portique méridional d'un *téménos* installé sur le marais asséché au Nord de l'Arkadiané. Le périptère central d'ordre corinthien date d'Hadrien et a été détruit vers 400 par les chrétiens, comme les autres temples du culte impérial. Il s'agit probablement de l'Olympieion cité par Pausanias et construit pour honorer le divin Hadrien sous le nom de Zeus Olympios, ce qui a conféré à Éphèse son second titre de néocore. Le portique de péribole date en fait du début du III^e siècle, et son côté Sud forme deux nefs à

exèdre en abside probablement dédiées à Caracalla et Géta pour l'obtention par la cité d'un troisième titre de néocore.

Le temple fut abattu vers 400 et l'église construite seulement vers 500, si bien qu'elle ne saurait être considérée comme le siège du concile d'Éphèse de 431. Dans le portique oriental, un bâtiment à péristyle datable du VI^e siècle a été identifié comme un *episkopeion*, abandonné vers le milieu du VII^e siècle. L'église de la Vierge a donc été bâtie à la même époque que la cathédrale Saint-Jean de l'acropole de Selçuk, ce qui révèle qu'à cette époque le siège épiscopal avait été scindé en deux en raison probablement d'une querelle entre les factions de chrétiens à propos de la priorité à accorder aux saints patrons de la cité.

À propos du concile d'Éphèse, V. Limberis fait le point sur le développement du culte de la Vierge en Asie Mineure dans l'Antiquité tardive, constatant que le concile n'avait que fort peu à voir avec la Vierge et bien davantage avec les querelles de préséance entre les évêchés de Constantinople et d'Éphèse. Constantinople soutenait contre Éphèse que la Vierge était morte à Jérusalem, d'où l'impératrice Pulchérie aurait ramené sa tunique à l'église des Blachernes, tandis que la tradition de sa mort à Éphèse serait largement apocryphe, mais pourrait remonter sous sa forme écrite au second tiers du VI^e siècle. Seules deux références dans les actes du concile d'Éphèse évoquent le culte de la Vierge Théotokos et l'associent à celui de Jean. Il faut probablement voir dans la rivalité entre Nestorius et l'impératrice Pulchérie, qui voulait imposer le culte marial, l'origine du concile d'Éphèse, convoqué par l'empereur Théodose après l'excommunication de Nestorius, pour contrer l'influence de Cyrille d'Alexandrie. En fait, les divisions de l'Église permirent au pouvoir byzantin de s'imposer et de gagner en légitimité. Le rôle de l'évêque Juvénal de Jérusalem et son alliance avec Pulchérie font triompher la légende de la mort de la Vierge à Jérusalem, tandis que celle de sa mort à Éphèse perd sa crédibilité, entraînant une perte d'influence politique et religieuse de la cité.

Quelques menus points du texte peuvent être sujets à discussion : par ex., le P^r R. R. R. Smith a pour premier prénom Roland et non Robert (H. Thür, p. 170 et n. 40). On peut s'étonner que D. Knibbe (p. 142) maintienne, selon l'hypothèse de G. Seiterle, que les « seins » de l'Artémis Ephesia figurent les testicules des taureaux sacrifiés à la déesse, alors que les recherches d'A. Bammer sur les phases primitives du temple d'Artémis ont montré, de manière à notre sens convaincante, qu'ils rappelaient les perles d'ambre du pectoral de l'image sacrée primitive,

offertes selon la tradition par les Cimmériens. Les recherches récentes de P. Scherrer sur la topographie éphésienne ont proposé de voir dans les noms antiques de « mont Koressos » et « mont Pion » ceux des deux sommets du Panayir Dag, tandis que le Bülbül Dag méridional serait identifiable à la chaîne montagneuse désignée dans l'Antiquité comme Lepré Akté, mais cette suggestion éclairante ne semble pas encore intégrée dans certains des articles probablement antérieurs, en raison du délai de publication du colloque.

Les angles de vue apparemment très différenciés des contributeurs de l'ouvrage révèlent à la

lecture de nombreux et surprenants recoupements qui donnent d'Éphèse sous l'Empire une vision largement renouvelée : on y touche du doigt des aperçus originaux sur le contexte de développement du christianisme dans la cité et le rôle de celui-ci dans son déclin. Le caractère interdisciplinaire du volume se justifie ainsi pleinement.

Nathalie de Chaisemartin,

Université de Paris IV - Sorbonne,
2 rue de Poissy, 75005 Paris.
nsch@freesurf.fr

Schweyer Anne-Valérie, *Les Lyciens et la mort, une étude d'histoire sociale (Varia Anatolica, XIV)*, Paris, De Boccard, 2002, 1 vol. 22,5 × 28, 318 p., 49 pl. h. t.

L'ouvrage d'Anne-Valérie Schweyer traite dans une première partie de l'architecture et des rites funéraires lyciens du ^v^e au ⁱ^{er} siècle av. n. è., en utilisant les témoignages archéologiques et épigraphiques en grec et en lycien. Elle dresse donc une typologie des monuments funéraires : piliers réservés aux dynastes (35 à l'époque classique), tombes-maisons (époque classique), chambres rupestres de type lycien (800 à l'époque classique), type encore attesté à l'époque hellénistique, sarcophages (48 à l'époque classique, plusieurs centaines à l'époque hellénistique) à couvercle ogival sur *hyposorion* – terme qui apparaît à la fin de l'époque hellénistique et désigne le socle du sarcophage réservé à l'ensevelissement de proches de la famille –, tombes rupestres à façade en forme de temple (« tombes-temples » pour l'A.), enfin tombes « monumentales », vocable qui englobe des tombes en forme de temples (monument des Néréides de Xanthos et *hérôon* de Limyra) et des enclos funéraires (*téménos* de Trysa et de Phellos).

La terminologie grecque et lycienne est soigneusement répertoriée, notons en particulier l'étude sur la distinction entre les deux parties de la chambre funéraire dans les textes lyciens. Néanmoins, l'apparition du terme *hérôon* durant l'époque hellénistique devrait être précisée (p. 21-25), de même que celle du terme d'*hyposorion*. L'étude du droit des tombeaux est novatrice : dans les inscriptions lyciennes, un conseil de la communauté (plutôt qu'un conseil familial) – *minti* – est chargé de percevoir les droits nécessaires pour aménager la tombe et accomplir les

rites funéraires. Les inscriptions grecques portent davantage sur les conditions d'occupation de la tombe et, à partir du ⁱⁱ^e-ⁱ^{er} siècle av. n. è., mentionnent les archives de la cité qui conservent les droits d'utilisation du tombeau. En cas de déprédation et d'enterrement illicites, les inscriptions lyciennes et grecques de la Lycie orientale menacent d'imprécations divines, l'ensemble des dieux est généralement invoqué, parfois les dieux chthoniens, plus rarement une divinité (Trqqa-Zeus, Léto, Maliya-Athéna) ; des sacrifices expiatoires sont mentionnés dans les inscriptions en lycien. À l'époque hellénistique, dans les inscriptions grecques de la Lycie centrale et occidentale, des amendes en argent sont perçues (de 400 à 10 000 drachmes en Lycie occidentale, et de 1 000 à 10 000 citharéphores en Lycie centrale – hémidrachmes de la ligue lycienne) au profit en général du *démos*, plus rarement d'un dieu protecteur de la cité ou de la famille du propriétaire. Dans la Lycie centrale, les inscriptions donnent de nombreux renseignements sur les procédures de dénonciation et d'exécution des sentences (appel à la délation contre une récompense).

La seconde partie de l'ouvrage s'appuie sur le dépouillement exhaustif des inscriptions funéraires lyciennes pour étudier l'onomastique et les structures familiales, afin de définir l'évolution de la société lycienne entre l'époque classique et l'époque hellénistique. Un double catalogue, celui des noms lyciens et des noms grecs, a été réalisé (plus de 200 noms lyciens à l'époque classique, contre 15 anthroponymes grecs), ainsi que

la liste des termes de parenté en lycien et en grec ; le classement des noms grecs comporte d'abord les noms à caractère historique, géographique, les noms qui expriment une qualité (Tryphon devrait figurer dans cette liste et non dans les noms « historiques »), les noms dérivés de ceux d'animaux, enfin les noms théophores (on n'est pas surpris de la prééminence des noms dérivés de celui d'Apollon et d'Artémis) et hérophores ; notons Tlépolémos, caractéristique de la Lycie, et Mousogeneia (p. 169, *TL* 386), fille d'un Lucius, qui porte un gentilice romain : Munatia – l'inscription date de l'extrême fin de l'époque hellénistique, sinon du début de l'époque impériale. L'ouverture de la Lycie vers l'extérieur se révèle à travers la substitution du grec au lycien à partir du III^e siècle, et la large utilisation à partir de l'époque hellénistique de l'onomastique grecque ; la structure sociale se transforme à cette époque, puisque non seulement les grandes tombes des dynastes ont complètement disparu, mais aussi parce que les tombes s'ouvrent progressivement à des groupes familiaux élargis. Elles ne sont plus réservées à un individu ou à la famille étroite (couple et enfants), on y trouve les gendres et belles-filles, parfois les beaux-enfants et des membres de fratries, on observe même une co-propriété entre deux groupes familiaux, les *threptoi* et les affranchis (enterrés en général dans l'*hyposorion*) apparaissent, mais en nombre très faible par rapport à l'époque impériale. Le rituel de l'incinération est mis en relation (avec prudence) avec l'accroissement de la population lycienne, mais il faut rappeler que le phénomène est très largement attesté dans l'ensemble du monde grec à partir de la fin de l'époque hellénistique.

La troisième partie de l'ouvrage présente avec soin le *corpus* épigraphique des inscriptions funéraires de la Lycie centrale, 96 inscriptions recueillies entre le XIX^e et le XX^e siècle, et qui sont presque toutes inédites. Malheureusement, le délai entre la remise du manuscrit à l'éditeur et la publication n'a pas permis à l'auteur de rajouter l'article de J. Borchhardt, qui étudie à Tybérissos deux tombes rupestres de type lycien, et les inscriptions *TL* 75 (citée dans l'ouvrage analysé p. 125), *TL* 76, dans P. Scherrer, H. Taeuber, H. Thür éd., *Steine und Wege*, Vienne, 1999, p. 284-297, non plus que l'article de M. Wörle, *Chiron*, 28, 1998, p. 77-83 (*SEG*, 2002, 1561), qui publie une épigramme du IV^e siècle en langue grecque, de la région d'Olympos. L'A. donne pour chacune une traduction ; il aurait néanmoins fallu rappeler plus systématiquement les critères de l'attribution de ces inscriptions (écriture, type de monnayage mentionné) à l'époque hellénistique.

Un index du vocabulaire des épitaphes en grec et en lycien complète l'ouvrage. Enfin, quarante-neuf planches photographiques de bonne qualité illustrent les types principaux de l'architecture funéraire. Un seul regret : ce très riche ouvrage aurait mérité un index des sujets traités, et les indications éparpillées sur l'évolution de l'époque impériale – qui, certes, n'étaient pas l'objet de l'étude même – auraient pu être rassemblées (par exemple) dans la conclusion.

Marie-Thérèse Le Dinahet,

Université Lumière-Lyon II,
MOM-Jean Pouilloux,
7, rue Raulin,
69007 Lyon.

Downey Susan B., *Terracotta figurines and plaques from Dura-Europos*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2003, 220 p., 45 pl. h. t.

La ville de Doura Europos, située au contact des mondes syrien et mésopotamien, est l'un des établissements du Proche-Orient les mieux connus pour les époques récentes. Fondée au début de la période hellénistique, elle prospéra pour devenir une ville importante de l'Empire parthe puis de l'Empire romain, jusqu'à sa conquête par les Sassanides au milieu du

III^e siècle apr. J.-C. Elle fut fouillée à plusieurs reprises, en 1922-1923 d'abord, sous la direction de F. Cumont, puis entre 1928 et 1937 par une mission franco-américaine, et depuis 1986 par la mission franco-syrienne que dirige P. Leriche. S. B. Downey, qui a déjà étudié les sculptures en pierre et en plâtre¹, poursuit son entreprise de publication et nous livre ici une analyse du maté-

1. *The Excavations at Dura-Europos, Final Report*, 3.1.1, *The Heracles Sculpture*, New Haven, 1969 ; *The Stone and Plaster Sculpture : Excavations at Dura-Europos (Monumenta Archaeologica, 5)*, Los Angeles, 1977.

riel de terre cuite. Sur les quelque 300 figurines répertoriées, 161 sont cataloguées, les autres étant très fragmentaires et seulement connues de manière indirecte par les archives de fouilles. S. B. Downey considère que ce nombre témoigne du rôle important que jouaient les figurines de terre cuite dans l'univers mental des populations locales et que, sur ce plan, Doura Europos était culturellement plus proche du monde mésopotamien que du monde syrien où les terres cuites sont beaucoup plus rares. Il reste que leur volume est en général nettement plus important dans les villes de Mésopotamie. Bien que cela ne soit pas clairement précisé, les figurines étudiées ont été recueillies par toutes les missions (un tableau répertoriant les découvertes par campagne de fouille et par lieu de provenance aurait apporté davantage de clarté et de précision à l'exposé). Il est significatif que moins d'une dizaine des exemplaires catalogués ont été trouvés par la dernière, alors que l'on peut supposer que les techniques de fouille se sont affinées depuis la première moitié du xx^e siècle.

L'ouvrage est un catalogue raisonné, conçu de manière traditionnelle. Il commence par une introduction qui présente le site et les fouilles, en tenant compte des découvertes récentes sur la fonction militaire de l'établissement au moment de sa création et sur son développement progressif, s'intéresse ensuite à la place des terres cuites dans la culture de Doura Europos et précise les zones du site qui ont livré des exemplaires. Ces derniers sont ensuite classés en fonction de considérations typologiques et iconographiques. Un premier groupe rassemble des figurines plaquettes et des médaillons tandis que les autres figurines se répartissent en représentations féminines, représentations masculines, représentations de sexe incertain et représentations zoomorphes. Ce ne sont donc pas des critères chronologiques qui ont présidé à ce classement, ce qui se justifie dans la mesure où la très grande majorité des figurines sont des ii^e et iii^e siècles de n. è. et où il est très souvent difficile de dater les exemplaires, surtout lorsqu'ils sont modelés. Mais certaines sont à l'évidence plus anciennes, ce qui n'apparaît pas toujours clairement. Les différentes rubriques commencent par une introduction, puis les exemplaires sont cata-

logués et décrits. L'étude a toujours été effectuée avec beaucoup de sérieux comme en témoignent les descriptions des figurines, toujours très précises, et des analyses comparatives permettent de replacer le matériel aussi bien dans les productions de la région que dans celles de l'ensemble du Proche-Orient². Cependant, outre qu'il manque des précisions chiffrées sur la répartition des exemplaires dans les différents groupes du catalogue, on ne peut s'empêcher de formuler deux critiques plus fondamentales. Le chapitre introductif, pour intéressant qu'il soit, ne suffit pas à nous présenter une étude approfondie du matériel publié. Il manque une synthèse de tout ce que le travail accompli sur chacun des exemplaires a permis de dégager et qui ne peut venir qu'à la suite des descriptions. C'est le seul moyen de dépasser la forme traditionnelle du catalogue qui reste indispensable mais ne suffit pas à la connaissance. D'autre part, l'A. ne prend pas suffisamment en compte les procédés de fabrication et la réalité du travail des coroplastes. L'absence, dans l'introduction, de l'inévitable paragraphe consacré aux méthodes de fabrication est ainsi révélatrice d'une approche essentiellement iconographique. Or plusieurs publications de ces dix dernières années ont renouvelé les méthodes d'analyse de la coroplastie antique en montrant l'apport d'approches techniques fondées sur l'adoption d'un vocabulaire rigoureux, qui permet de distinguer les différentes étapes de la création et de la production des figurines. On retrouve donc ici l'habituelle confusion entre le type et le type iconographique, les figurines de même type étant souvent supposées provenir du même moule, ou encore la méconnaissance des effets dégradants du surmoulage.

Une des préoccupations constantes de S. B. Downey a été de s'interroger sur la spécificité du matériel de Doura Europos, en le comparant à celui des autres sites du Proche-Orient, tout en réfléchissant à la signification des figurines et à leur place dans les arts visuels de la ville. Elle montre de manière très intéressante que les conventions stylistiques sont largement fonction du média utilisé. Ce n'est pas surprenant dans la mesure où les artisans assimilaient en même temps un ensemble d'images et un ensemble de façons de les représenter, qui étaient propres à ce

2. Parmi les références données, il est possible d'ajouter les deux contributions de N. Wrede concernant Uruk (*Katalog der Terrakotten der Archäologischen Oberflächenuntersuchung (Survey) des Stadtgebietes von Uruk, Baghdader Mitteilungen*, 21, 1990, p. 215-301, et *Terrakotten und Objekte aus gebranntem Ton*, dans U. Finkbeiner *et al.*, *Uruk Kampagne 35-37, 1982-1984, Die archäologische Oberflächenuntersuchung (Survey)*, Mayence, 1991, p. 151-166 (AUWE 4), ainsi que L. Martinez-Sève, *Les figurines de Suse, de l'époque néo-élamite à l'époque sassanide*, Paris, 2002, que l'A. ne pouvait connaître, mais qui fournit d'utiles points de comparaison.

média. La question de la signification des figurines est complexe comme maintes études l'ont déjà montré et comme le souligne l'auteur. Elle dépend pour beaucoup de la fonction des figurines et donc de leur contexte d'utilisation, rarement connus, même lorsque les fouilles ont été effectuées récemment. Pour cette raison, il est un peu étonnant de voir le paragraphe consacré à l'examen des lieux de trouvaille placé à la fin de l'introduction. Il est vrai qu'à Doura Europos les terres cuites furent surtout découvertes lors des fouilles anciennes et que les informations manquent donc souvent de précision. S. B. Downey se préoccupe néanmoins de décrire les différents lieux de trouvaille, quand ils sont jugés significatifs, et la fonction des structures dégagées. Au total, l'analyse reste décevante. Peut-être qu'une étude synthétique de la répartition spatiale des figurines en fonction de leur date (notamment pour les figurines les plus anciennes), de leurs techniques de fabrication (différenciant moulages et surmoulages), ou de leur iconographie aurait pu apporter des éléments, même si beaucoup d'exemplaires viennent de remblais, notamment ceux qui furent apportés au pied des remparts en prévention de l'attaque sassanide. Il manque en tout cas des indications chiffrées permettant d'évaluer le nombre des exemplaires provenant des différents secteurs du site, indications qui pouvaient être données sous la forme d'un tableau récapitulatif. La question de l'originalité des fabrications de Doura Europos appelle également des remarques. S. B. Downey insiste sur les particularités du répertoire de Doura Europos où beaucoup d'exemplaires sont modelés (mais combien ?) et représentent des cavaliers ou des chevaux équipés, mais non montés. Ceux-ci sont connus en Mésopotamie, mais ils sont proportionnellement moins nombreux. Les figurines moulées sont en revanche plus rares et un certain nombre d'entre elles, fabriquées dans des moules bivalves, sont importées. Les figurines féminines sont aussi nettement moins nombreuses qu'en Mésopotamie, aussi bien celles qui représentent des types traditionnels de femmes nues (soutenant leurs seins, les bras allongés le long du corps, les mains jointes, faisant le geste de la « Vénus Pudique »...) que celles qui représentent des types de femmes vêtues à la grecque. Les types de musiciens, de personnages allongés ou d'enfants, caractéristiques de la Mésopotamie hellénisée³, sont aussi très rares ou inexistantes. C'est aussi le cas des représentations grecques ou hellénisées et S. B. Downey l'explique par le fait que les figuri-

nes étaient des objets surtout utilisés par les classes les plus populaires et donc les moins hellénisées. Mais on voit mal pourquoi il en aurait été autrement en Mésopotamie. Cette idée que les figurines étaient des « objets des pauvres » apparaît fréquemment dans les publications, sans satisfaire pleinement pour autant. Elle repose sur le préalable que ces individus n'avaient pas les moyens de s'offrir plus. Il faut davantage prendre en compte la fonction et l'utilisation des figurines qui n'avaient pas nécessairement besoin d'être de grande qualité. Sans nier certaines originalités du répertoire de Doura Europos, on peut expliquer ses particularités par la date tardive d'un grand nombre des exemplaires. L'exemple de la coroplathie susienne montre que les cavaliers modelés et les chevaux constituaient la production majeure de la fin de l'époque parthe et de l'époque sassanide. En définitive, le répertoire de Doura Europos est caractéristique des tendances générales qui dominaient au Proche-Orient, alors même que la ville était intégrée dans l'Empire romain. De manière générale, la date des objets n'est pas suffisamment prise en compte. Elle rend difficiles des comparaisons avec les figurines mésopotamiennes dont la grande majorité sont plus anciennes. Une autre particularité du répertoire de Doura Europos est le nombre important des figurines-plaquettes et des médaillons qui forment un groupe à part dans le catalogue, sans que les critères techniques qui permettent de les distinguer des autres figurines soient clairement établis. Or, parmi ces figurines-plaquettes, on trouve des exemplaires fabriqués dans des moules simples, mais non détourés, peu différents de ceux qui étaient détourés. Il faut en revanche distinguer ces figurines des véritables petits bas-reliefs que l'on trouve à Doura Europos ou ailleurs au Proche-Orient. On peut aussi s'interroger sur la nécessité d'associer « plaquettes » et médaillons dans un même ensemble. Ces bas-reliefs et médaillons sont connus à Palmyre, ville avec laquelle Doura Europos entretenait d'importantes relations. C'est ici qu'une étude technique fine, notamment de la production dérivée, et l'adoption d'un vocabulaire précis auraient été très utiles. Il apparaît que certains types sont communs aux deux sites, ce qui implique le déplacement des objets ou des coroplathes. On voit aussi que les coroplathes n'hésitaient pas à surmouler des éléments isolés de représentations plus développées.

Ces remarques critiques n'enlèvent rien à la qualité du travail effectué. De nombreux paragraphes sont très intéressants et très documentés,

3. L. Martinez-Sève, *op. cit.*, p. 716-727.

par exemple tout ce qui concerne le harnachement des chevaux, très précisément décrit. S. B. Downey se caractérise aussi par sa grande prudence et par des réflexions souvent nuancées. Elles témoignent plutôt de la possibilité d'une autre approche méthodologique et de la conviction que l'étude de la coroplatie antique doit être une analyse globale qui prend en compte la

totalité des informations dont les figurines de terre cuite sont porteuses.

Laurianne Martinez-Sève,

Université de Paris X - Nanterre,
21, allée de l'Université,
92023 Nanterre Cedex.

Zayadine Fawzi, Larché François, Dentzer-Feydy Jacqueline, *Le Qasr al-Bint de Pétra, L'architecture, le décor, la chronologie et les dieux*, Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 2003, 1 vol. 30,5 × 38, 228 p., 140 photos et 3 fig. ds t., 54 pl. de dessins (résumé en anglais).

L'ouvrage constitue la première publication complète d'un temple nabatéen, en attendant la parution de plusieurs autres qui sont en cours par différents auteurs, ainsi que le temple « des lions ailés » à Pétra, et ceux situés à Khirbet al-Dharîh, à al-Rabbah, à Wadi Ramm. Le Qasr al-Bint était déjà beaucoup mieux servi que les autres, ayant été l'objet d'un volume rédigé par Heinrich Kohl (*Qasr Firaun in Petra*, Leipzig, 1910), complété par des travaux d'autres chercheurs allemands du début du xx^e siècle, ainsi que par les études de P. Parr et G. R. H. Wright dans les années 1960. Cependant, un dégagement du monument, partiel mais important, ainsi que la minutieuse étude architecturale menée par Fr. Larché ont amené maintenant un progrès très considérable.

La description du temple par Fr. Larché (p. 13-44), accompagnée par les nombreux dessins, fournit non seulement une documentation détaillée de l'état actuel, mais aussi des restitutions précises et solidement fondées sur les données matérielles. En particulier, les traces laissées par la décoration stucquée ont été soigneusement étudiées et le décor appliqué du temple, à l'origine très important, a pu être largement restitué sur le papier.

La façade du temple, avec ses quatre colonnes et deux pilastres d'ante, présentait donc des chapiteaux corinthiens à rinceaux et un entablement composite avec frise à triglyphes et métopes sous un tympan simple triangulaire. C'est seulement ce dernier élément qui n'est pas assuré. Selon Larché, l'entablement était plaqué contre une série de cinq arcs porteurs dissimulés en arrière, alors que les architraves devaient être en bois ou en pierres assemblées. Le mur arrière du *pronaos* était stucqué pour imiter un grand appareil isodome.

Sur les côtés et en arrière, le temple était entouré par une colonnade qui, avec son entablement, atteignait à peine la mi-hauteur des colonnes de façade et des pilastres d'angle. Sur le mur de fond de cette colonnade, des stucs formaient un décor à orthostates et une série de pilastres jumeaux qui, au milieu de la façade arrière, encadrent un édicule hexastyle, peut-être un reflet du temple lui-même. Les murs au-dessus de cette colonnade étaient sans doute lisses.

Le *pronaos* et la *cella* barlongue étaient couverts à plat par une charpente dont les poutres tenaient dans les nids partiellement conservés. Un grand arc, toujours en place, soulageait le linteau de la porte, en bois ou appareillé en plate-bande. Comme un arc parallèle est incorporé dans le mur arrière du temple (sans qu'il soit nécessaire pour la construction), Larché suppose un troisième arc au-dessus de la baie de l'*adyton*, ce qui permettrait la pose d'un plafond uniforme sur toutes les parties du temple, *pronaos*, *cella*, *adyton* et les pièces latérales à deux étages. Au-dessus, il y aurait des combles et un toit à double pente, couvert de tuiles.

Cette solution est à la fois élégante et compatible avec tous les éléments conservés en place. Toujours est-il qu'elle n'est pas entièrement assurée. L'*adyton*, en particulier, frappe par sa forme incongrue. Cette niche surélevée qui abritait les idoles du temple s'élèverait, en effet, telle une cheminée, jusqu'au plafond sous les combles, très haut au-dessus de la porte restituée. Ne fut-elle pas plutôt ouverte vers le ciel ? Je ne vois pas de preuve matérielle du contraire.

Le décor sculpté et stucqué est étudié à fond par J. Dentzer-Feydy (p. 45-75). Les nouveaux relevés ont permis de corriger les restitutions anciennes. Il est clair maintenant que l'ordre composite et le traitement des surfaces murales en imi-

tation du grand appareil ou en panneaux figuratifs sont autant de traits typiquement nabatéens. Ils n'ont rien à voir avec l'art romain augustéen ni avec les styles pompéiens, mais reflètent l'hellénisme alexandrin, comme il avait déjà été établi par les études de J. McKenzie (*The Architecture of Petra*, Oxford, 1990, rééd. en 2005). Cette conclusion est confirmée par la fine analyse de J. Dentzer-Feydy. C'est elle également qui a étudié la métrologie et la géométrie du temple, pour découvrir aussi bien l'unité de mesure (la coudée égyptienne de 52,5 cm, divisée en sept paumes) que le tracé du plan, qui imbrique dans un grand carré de 60 coudées plusieurs carrés construits successivement sur les diagonales.

L'évaluation chronologique par F. Zayadine (p. 81-97) repose sur les résultats des sondages pratiqués dans et autour du monument, ainsi que sur les indices peu concluants fournis par l'épigraphie. F. Zayadine confirme ainsi la datation sous Arétas IV (7 av. J.-C. - 40 apr. J.-C.), déjà préconisée par P. Parr et R. Stucky. De son côté, J. Dentzer-Feydy date par le style du décor vers le tournant de notre ère, ce qui revient au même. Le Qasr al-Bint est donc contemporain du Khazneh, du temple « des lions ailés » et du « Grand temple » (qui n'en est pas un).

F. Zayadine a également contribué par le dernier chapitre, sur les dieux et les sanctuaires (p. 99-122). Cette revue des témoignages et d'opinions modernes sur le panthéon nabatéen n'apporte pas de réponse à la question de l'attribution du Qasr al-Bint. Les deux bribes d'inscriptions ne sont en réalité d'aucun secours : les lettres grecques, photo 113, p. 224 et 91, ne sauraient représenter, à cause de leur espacement, les mots Ζεὺς Ὑψίστος, malgré IGLS, XXI, t. IV, 1993, p. 56. De même, les lettres... ΔΕΙΤΗ... (photo 112, p. 224 et p. 92) n'imposent pas sans réserve la lecture Ἀφροδίτη. Il ne nous reste donc qu'à contempler toujours le texte tardif et bizarre d'Épiphané sur la vierge Chaaamou et son fils, vénérés dans le temple principal de Pétra.

Pendant, ce temple est maintenant beaucoup mieux connu et le volume restera une référence essentielle et durable pour tout ce qui le concerne.

Michel Gawlikowski,
Centre polonais d'Archéologie,
11, rue Mahalla,
RAE - Le Caire-Héliopolis.

Turcan Robert, *Études d'archéologie sépulcrale, Sarcophages romains et gallo-romains (De l'archéologie à l'histoire)*, Paris, De Boccard, 2003, 1 vol. 17 × 24,5, VI + 342 p., 24 fig. ds t.

L'ouvrage est consacré aux travaux de l'éminent spécialiste des sarcophages, dont l'ouvrage *Les sarcophages romains à sujets dionysiaques* (1966) fait toujours autorité. Dix-sept articles y sont réunis dont la majorité est déjà parue, mais parfois dans des publications difficiles à trouver ; ainsi, pouvoir les consulter ici facilite la recherche. Deux articles sont inédits et le dernier article publié dans le recueil éclaire, en tenant compte de la bibliographie récente, certains points controversés présentés dans *Messages d'outre-tombe* (1999), du même auteur.

Les études publiées entre 1962 et 1997 ont été mises à jour par des compléments bibliographiques en fin d'ouvrage et offrent une vision riche et originale du monde sépulcral romain. Plusieurs articles sont consacrés à l'iconographie des sarcophages romains, certains d'entre eux ont montré l'intérêt de pièces conservées dans des musées français : Lille, Lyon, Paris. Ces analyses

minutieuses et perspicaces ne concernent pas seulement des sarcophages à décor dionysiaque, mais également ceux ornés d'autres thèmes mythologiques : Chiron, les Vents, Prométhée, Phaéton, etc. Ces travaux portent aussi sur le symbolisme des sarcophages romains, domaine dans lequel les théories sont souvent divergentes. La position que l'A. prend parfois face aux idées reçues sur tel ou tel thème aide le lecteur à saisir clairement le rapport entre ces images et les croyances.

Un des articles inédits (n° 15) porte un regard critique sur les écrits concernant le relief romain, publiés il y a plus d'un siècle, par l'historien autrichien Alois Riegl, parmi les premiers à s'intéresser aux sarcophages comme à des œuvres d'art. R. Turcan précise que l'idée de « *Kunstwollen* », que Riegl a développée, est en réaction aux idées de son temps qui considéraient l'œuvre d'art soumise à la fois à sa fonction, à son matériau et à sa

technique. Le « *Kunstwollen* » est en effet le vouloir conscient et créateur de mise en forme qui anime les artistes, que d'autres ont rapproché de l'intention ou tendance stylistique, ou bien plutôt du goût qui reste lié à la mode. À travers une analyse fine de la composition des nombreux sarcophages métropolitains à sujets mythologiques (Achille, Méléagre, Prométhée, etc.), malheureusement non illustrés, l'A. éclaire la notion de l'espace et du temps des sculpteurs des différentes écoles, caractérisant le pluralisme de l'art funéraire romain. Pour l'A., les grands monuments publics ne relèvent pas du même art que les monuments privés. Là où Riegl voyait l'illustration, avant l'heure, des principes de l'art constantinien, l'A. décrypte l'influence des pantomimes sur les sarcophages, perceptible, par ex., à travers la théâtralité des poses.

Le deuxième article inédit (n° 16, p. 269-329) a le mérite d'offrir pour la première fois une synthèse sur les sarcophages en pierre et en plomb de Gaule romaine. L'inventaire est effectué à travers le *Recueil* d'É. Espérandieu, mais également en tenant compte de la documentation plus récente. En préambule, l'A. pose judicieusement certaines questions : l'origine des pièces – rarement découvertes dans un contexte archéologique, elles ont pu être déplacées pendant l'Antiquité ou plus tardivement – ; l'atelier de fabrication – local, ou étranger, les pièces ayant pu être importées parfaitement sculptées ou simplement ébauchées et achevées sur place – ; et l'analyse et de l'identification des marbres « qui demeurent encore aléatoires ». L'étude sur les sarcophages païens d'Arles, que j'ai préparée et dont la publication est imminente, apportera des éléments nouveaux, et devrait permettre d'accroître considérablement l'inventaire des sarcophages, au moins pour cette ville, et de préciser l'apport des produits importés (d'Italie, de Grèce, d'Asie Mineure), ainsi que les caractéristiques et le style des sarcophages locaux.

L'inventaire consacré aux sarcophages de la Narbonnaise et de la vallée du Rhône est ordonné en trois parties. Tout d'abord, les sarcophages importés. Ceux d'Italie forment le groupe le plus important : 87 pièces, dont 14 à Arles ; ceux issus des ateliers attiques recensés constituent un phénomène limité : 8 exemplaires en tout. Le n° 8 (p. 274), que l'A. considère d'origine italienne, me semble issu d'un atelier attique, à cause des caractéristiques du marbre et de la facture de l'Amour. On pourrait ajouter dans la liste des sarcophages italiens une tête, en marbre peut-être italien, découverte en 1997, hors contexte archéologique, à 9 km au Nord-Est d'Arles : V. Gaggadis-Robin, Une tête inédite découverte

au Castelet-Fontvieille, dans *Vivre, produire et échanger : reflets méditerranéens, Mélanges offerts à B. Liou*, Montagnac, 2002, p. 489-492. Concernant les sarcophages attiques, l'A. souligne avec raison l'importance d'Arles. Notons que le sarcophage attique d'Arles (p. 288, n° 2-3), illustrant une chasse au lion menée par deux Centaures, jadis dissocié de son couvercle, est désormais exposé complet dans le musée (voir maintenant mon catalogue : *Les sarcophages païens du Musée de l'Arles antique*, Arles, 2005). Le sarcophage attique bien connu d'Arles, illustrant la légende de Phèdre et Hippolyte (p. 288, n° 1), pourrait, à mon avis, se placer vers 250, à cause de l'affaiblissement de la structure architectonique de sa cuve, du profil plat des moulures, de l'absence des piédestaux d'angles et d'un léger entassement des figures, dû à la réduction de la hauteur de la cuve. Les produits d'Asie Mineure posent vraisemblablement un problème. L'A. discute l'origine micrasiatique attribuée par P.-A. Février aux cuves d'Attia Esychè, de Cornelia Lacaena et de Iulia Lucina. Ce dernier me semble être un exemplaire local, pas seulement à cause du calcaire dans lequel il est taillé, mais également à cause de l'exécution des reliefs et de la morphologie de sa cuve, caractérisée par une zone inférieure piquetée. Notons enfin que, parmi les exemplaires que l'A. considère comme d'origine incertaine (p. 292-294), il me semble que « l'enfant discobole » appartient à un sarcophage attique, peut-être du cycle d'Hippolyte, tout comme le fragment avec un sphinx, pour lequel l'A. émet aussi l'hypothèse d'une origine attique. Par ailleurs, la cuve bien connue d'Arles illustrant une olivaison effectuée par des petits personnages semble, à mon avis, être issue d'un atelier de Rome, malgré son mauvais état de conservation qui incite à la classer parmi les produits locaux.

Ensuite, les sarcophages de fabrication locale. L'A. date le début de cette production, en grande partie en calcaire, de l'époque antonine, et critique avec raison les datations injustifiées au 1^{er} s. de certaines pièces. Il montre également les influences diverses exercées sur les ateliers de la Gaule méridionale et détecte l'importance des immigrés d'origine orientale dans la diffusion du mode de sépulture en sarcophage. Pourtant, il me semble que la cuve en marbre, conservée à l'abbaye Saint-Victor à Marseille (p. 297), ornée de la rencontre de Dionysos et Ariane, de part et d'autre de deux Victoires tenant des palmes et le *clipeus* avec l'épithaphe de Iulia Quintina, n'est pas simplement une imitation locale, mais est issue d'un atelier italien. Sa simplicité et sa vigueur, pouvant caractériser un produit local, se retrouvent aussi sur des cuves de Pise et de Rome.

Quant au fragment avec un lion (p. 299) qui n'est pas en calcaire, mais en marbre blanc brillant à grains fins, avec des veines bleu clair, il semble, à mon avis, être un produit attique. La cuve de Iulia Tyrrania (p. 304), décorée d'instruments de musique, est en calcaire beige de Fontvieille avec une légère patine brunâtre, et n'est donc pas en marbre, comme on l'a souvent écrit.

Enfin, les sarcophages de plomb. L'A. dresse un inventaire rapide des sarcophages en plomb et ouvre une large piste de recherche sur un domaine qui reflète de fortes influences orientales, mais dont l'étude systématique des sujets moulés dans le métal, les aspects techniques de ces objets et la datation restent à faire. Des photographies accompagnent cette étude fort

précieuse, mais tous les numéros ne sont pas illustrés.

Très érudit, l'ouvrage présente de nombreux points intéressants sur l'art funéraire romain et sera très utile aux chercheurs, mais également à tous ceux qui désirent se familiariser davantage avec cet art antique, ou bien aller au-delà du simple décryptage du jeu d'images qu'offrent les sarcophages.

Vassiliki Gaggadis-Robin,

CNRS, Centre Camille-Jullian
Maison méditerranéenne des Sciences de l'Homme,
5, rue du Château-de-l'Horloge, BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 02.

Janon Michel, Gassend Jean-Marie, *Lambèse, capitale militaire de l'Afrique romaine*, Ollioules, Les Éditions de la Nerthe, 2005, 1 vol. 31,5 × 23,5, 85 p., fig. ds t.

Quel beau livre ! On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, des aquarelles dues à l'un des auteurs, ou du texte rédigé par l'autre. Ce petit livre sans prétention se présente comme une œuvre de vulgarisation, fruit de la collaboration entre un chercheur du CNRS et un artiste expert en architecture antique, ce qui explique que l'ouvrage ne contient pas de notes de bas de pages et que la bibliographie est très succincte. Après une préface de Pierre Gros, l'ouvrage propose un premier paragraphe destiné à rendre un « hommage appuyé » aux découvreurs du site, le colonel Carbuccia, le commandant Delamare et Boswillwald. Puis il replace Lambèse dans un cadre plus général, la Numidie. Une présentation également générale rappelle notamment que les historiens ont souvent « joué les officiers en mal d'École de guerre », ce qui est un tort, point de vue dont nous ne pouvons que faire notre profit ; elle rappelle aussi que Lambèse fut le quartier général de l'armée romaine d'Afrique aux II^e et III^e siècles. D'assez longs développements sont ensuite consacrés à la ville haute, où se trouvaient le camp de 81, le sanctuaire d'Asclépios, longuement décrit (p. 33-48), le capitole, un temple anonyme et les thermes des chasseurs. Puis les auteurs nous emmènent dans la plaine, pour visiter ce qui est appelé « la citadelle légionnaire », en d'autres termes le Grand Camp (p. 49-56), à côté duquel s'est développé le *vicus* avec son amphithéâtre (p. 56-60). Un

autre complexe est examiné enfin, le pseudo-« camp des auxiliaires », où se trouvait un important monument construit en hommage à l'empereur Hadrien (p. 60-65).

P. Gros, dans sa préface, prévient le lecteur que des « esprits chagrins », souvent sans solution de rechange, chercheront à critiquer tel ou tel détail. C'est, hélas, la mission de l'auteur d'un compte rendu. Par bonheur, il y a peu à redire car M. Janon, comme l'indique la préface, est le « meilleur connaisseur actuel en France de Lambèse ». Nous ajouterions volontiers que, mis à part Mme Nacera Benseddik qui, ces dernières années, a fait des fouilles en particulier sur l'Asklepieium, personne ne connaît aussi bien Lambèse que M. Janon ; il lui a consacré de longues années de recherche, ce qui lui permet de donner aujourd'hui 85 pages impeccables. On peut toutefois regretter que les illustrations ne soient pas numérotées et soient privées de légende, ce qui les rend difficilement utilisables pour un lecteur qui n'a pas visité le site.

Et nous voudrions terminer cette rapide présentation par trois remarques inspirées par l'histoire militaire. 1 / La carte de la p. 12 traduit une conception linéaire du « *limes* », qui est à notre avis dépassée, et elle mentionne *Ammaedara* comme le premier camp de la III^e légion Auguste, ce qui vient d'être contesté par un savant allemand (M. Mackensen, *Les castra hiberna* de la *legio III Augusta* à *Ammae-*

dara / Haïdra, dans *L'Africa romana*, XIII, 2, 2000, p. 1739-1759). 2 / Le plan du Grand Camp, à la p. 50, suscite des interrogations. Les n^{os} 2 et 4 ne correspondent pas à des « ateliers », mais à des entrepôts (voir G. Rickman, *Roman Granaries and Store Buildings*, 1971, p. 271-277). Le véritable atelier (*fabrica*) se trouve sous les n^{os} 10 et 11 (atelier proprement dit au Sud et entrepôt au Nord). Quant au n^o 18, le bâtiment qu'il désigne ne peut en aucun cas être pris pour un hôpital militaire. 3 / Le pseudo-« camp des auxiliaires » est présenté comme un « terrain de parade » (p. 65). On aimerait savoir quel est le mot latin qui désigne un terrain de parade, et s'il en existe au moins un qui ait été identifié par une inscription. En revanche, plusieurs travaux récents confortent l'hypothèse qu'il s'agit d'un terrain d'exercice, et l'on sait comment les

Romains désignaient ce type d'espace : un *campus* (l'exemple le plus célèbre est le *campus* des prétoriens à Rome ; voir A. Bouet, *RAN*, XXXI, 1998, p. 111 ; J.-P. Thuillier, *Le sport dans l'Antiquité*, Paris, 2004, p. 164-165). J'ajouterai que le découvreur du site indique qu'il a trouvé du ciment hydraulique dans les demi-lunes qui flanquent le mur d'enceinte (abbé Montagnon, *BCTH*, 1901, p. 320-323).

Ces quelques remarques ne doivent pas cacher l'essentiel : les étudiants tireront profit et plaisir de cette lecture, et les enseignants également.

Yann Le Bohec,

Université de Paris IV - Sorbonne,
1, rue Victor-Cousin,
75230 Paris Cedex 05.

Trunk Markus, *Die « Casa de Pilatos » in Sevilla, Studien zu Sammlung, Aufstellung und Rezeption antiker Skulpturen im Spanien des 16. Jhs. (Madrider Beiträge, 28)*, Mayence / Rhin, Philipp von Zabern, 2002, 1 vol. 22,5 × 31,5, VI + 321 p., 22 fig. ds t., 89 pl. h. t.

Au-delà du simple catalogue des antiques du duc de Medinaceli, c'est toute une étude du collectionnisme, de la présentation des œuvres et de la réception de la sculpture gréco-romaine dans l'Espagne du xv^e siècle que ce magnifique volume de M. Trunk ; on ne s'étonnera donc pas qu'il ait été soumis, en 2001, comme habilitation à l'Université Humboldt de Berlin tant il dépasse, et de beaucoup, les objectifs de l'édition scientifique de ces quatre-vingt-six statues, bustes et reliefs.

Le palais qui les abrite, aux formes très fortement inspirées par l'architecture italienne – génoise, en particulier –, doit son nom à une tradition populaire qui y voyait une copie fidèle du Palais de Pilate, son premier propriétaire, don Fadrique Enrique de Ribera, ayant fait en 1518-1520 un pèlerinage en Terre sainte. L'initiative de la collection ici étudiée remonte cependant à son neveu, Per Afán de Ribera III, qui reçut de Philippe II, en 1558, en même temps que le titre de duc d'Alcalá, la charge de vice-roi de Naples. C'est là que furent acquis ces antiques et programmés, sous la responsabilité de l'architecte Benvenuto Tortello, de Brescia, les travaux qui modifieraient la belle demeure sévillane pour les accueillir. Mais Per Afán ne devait jamais rentrer en Espagne ; il mourut en poste à Naples en 1571. Des ducs d'Alcalá aux ducs de Medinaceli, M. Trunk suit, à travers les récits des voyageurs et

diverses pièces d'archives, les vicissitudes de ces collections que E. Hübner enregistra brièvement, en 1862, dans *Die antiken Bildwerke in Madrid* et dont P. Arndt reprit 14 numéros (n^{os} 1825-1847) dans ses *Photographische Einzelaufnahmen antiker Skulptur* ; mais les œuvres demeurèrent, dans l'ensemble, peu connues. En fait, collections et palais sont pratiquement restés en l'état, compte tenu du désintérêt de leurs propriétaires successifs. On mesurera donc l'extraordinaire intérêt de ces séries pour l'étude du collectionnisme en Europe au xv^e siècle et comprendra aisément l'attention qu'y porta M. Trunk, développant un véritable projet de recherche sur tout le contexte historique de cet exemple véritablement exceptionnel. L'autorisation d'étude lui fut généreusement et spontanément accordée par la Fundación Casa Ducal de Medinaceli durant l'été 1996 ; les campagnes photographiques débutèrent en 1997 ; l'habilitation a été soutenue en 2001 ; le volume est sorti de presse en 2002. On ne peut qu'en remercier et féliciter vivement les différents acteurs de cette réussite, l'Institut archéologique allemand de Madrid et son éditeur Philipp von Zabern, mais bien sûr, au premier chef, M. Trunk.

En Espagne, le collectionnisme, qui intéresse si intensément notre génération d'historiens de l'art antique, se présente de façon très différente des

autres pays d'Europe : le désintérêt presque total de Philippe II pour les vestiges de l'Antiquité païenne et l'esprit de la Contre-Réforme n'incitèrent pas les grandes familles du royaume à collectionner. Tout au plus recherchaient-elles, dans leur province d'origine, les inscriptions locales qui visaient à affirmer l'antiquité de leurs possessions et de leurs villes (cf. les *spolia* de l'« arco de los Gigantes » à Antequera [1585], *quae huius civitatis antiquitatem et nobilitatem demonstrant*, selon l'expression même de sa dédicace). M. Trunk n'en dresse pas moins un premier bilan, d'où émergent quelques noms – celui de Diego Hurtado de Mendoza, diplomate de Charles-Quint, ambassadeur à Venise puis à Rome, par ex., ou celui de l'humaniste Arias Montano – et listes d'œuvres, que différents inventaires et récits de voyageurs l'aident à établir. Les collections royales ne s'enrichirent qu'avec Philippe V et l'acquisition, pour San Ildefonso, d'une partie des collections de Christine de Suède ; on y reconnaîtra le rôle joué par la reine, Isabelle Farnèse, née en Italie. On soulignera aussi, avec l'A., l'intérêt qu'il y aurait à reprendre l'étude de la collection du cardinal Despuig, à Majorque, qui serait demeurée « noch beinahe vollständig » (p. 129) ; on la considèrerait généralement comme dispersée et Fr. Poulsen, qui avait entrevu les sculptures au Palais de l'Ayuntamiento en 1931, écrivait dans ses *Sculptures antiques de musées de province espagnols*, Copenhague, 1932, p. 26 : « Un grand nombre d'entre elles sont insignifiantes. » Un jugement tout aussi catégorique avait été proféré par M. Wegner à propos des portraits de la Casa de Pilatos (« Nebenbei sei gesagt, daß man an den Bildnisbüsten der Casa de Pilatos in Sevilla wenig Freude findet »). M. Trunk n'a guère de mal à montrer tout le contraire, quelle que soit d'ailleurs la position critique que l'on adoptera quant à l'authenticité – ou, mieux, l'Antiquité – de certains d'entre eux. S. Reinach écrivait en 1924, dans un numéro du *Burlington Magazine* (XLV, p. 7) : « But the important point is this: the Medinacelli collection is not only of Roman, but of noble origin; no fakes or forgeries are to be expected therein. » M. Trunk n'exclut que les nos 62-67 et 75. Je crains bien qu'il n'y en ait quelques autres quand même (cf. ci-dessous).

La collection comporte, comme souvent, un nombre important de bustes, portraits d'empereurs destinés à proclamer la continuité entre l'Antiquité et les familles royales ou princières du moment. Une série des Douze Césars suétoniens s'impose, on le sait, pour la plupart d'entre elles ; on la prolonge, moins souvent, par quelques images des « bons » empereurs du II^e siècle – ce qui, en Espagne, surprendra d'autant moins

que Trajan et Hadrien étaient originaires de la péninsule. Dans la Casa de Pilatos, l'option idéologique recherchée saute aux yeux : les vingt-quatre bustes du Patio Grande vont de Romulus à Charles-Quint (c'est jusqu'à Charles-Quint également qu'allait la collection du marquis de Mirabel à Plasencia ; c'est aussi de Romulus à Charles-Quint que se déploient les *Fasti* d'Onofrio Panvinio, publiés à Venise en 1557. On ne manquera pas, avec l'A., de faire le rapprochement. Et les socles de ces bustes nous donnent le nom des personnages représentés – ce qui fournit un précieux témoignage sur l'état des connaissances iconographiques de l'époque, que M. Trunk ne manque pas d'exploiter. N'étaient quelques déplacements d'œuvres au XIX^e siècle, il y avait bien lieu d'y être attentif. On constatera aussi avec lui que certains de ces bustes allaient par paire (Romulus / Quirinus, Scipion l'Africain / Hannibal), sans qu'aucune conclusion systématique puisse cependant en être tirée pour l'ensemble de la cour. On notera également l'absence de César et d'Auguste, qui surprend. La présence de deux portraits de Vespasien et de deux de ces « isiaques » au crâne rasé qui passaient à l'époque pour figurer Scipion s'explique par le nom différent qui est ici donné à chacun (« Valerius » pour le Vespasien du « Haupttypus », ce qui étonne ; Vespasien pour le second, un exemplaire du « Nebentypus » ; Scipion l'Africain pour l'un des deux « isiaques », « Maximinus » [?] pour l'autre). L'extraordinaire « Ahnengalerie » de la Résidence de Munich, rigoureusement contemporaine (achats de 1566 et 1567, dédicace de 1600), fournit plusieurs exemples analogues : la tête de Ménandre y est trois fois présente, sous des noms différents. Les quatre statues qui complètent le patio aux quatre angles ont nom Cérès, Pallas, Pallas Pacifera et Caupae Syrisca (étonnante allusion à la *Copa* « virgillienne ») ; je vois mal qu'elles évoquent l'opposition *otium / negotium* (p. 42) dont on abuse quelque peu, me semble-t-il, ces dernières années, dans l'exégèse des programmes décoratifs des *villae* antiques et de ces maisons princières depuis la Renaissance (cf. aussi p. 58).

Ce premier ensemble du Patio Grande correspond, on ne l'oubliera pas, aux *illustres viri* de la galerie du palais, peints pour son premier constructeur – don Fadrique – dès 1539 ; on ne doutera donc pas de la portée idéologique de l'ensemble et l'on s'accordera avec M. Trunk qui suggère que ces bustes du Patio, à la manière des *imagines* d'un *atrium*, aient servi à affirmer la *nobilitas* de la demeure. La localisation originelle des autres sculptures dans les niches et les *tondi* du Jardín Grande est moins assurée ; les achats

du vice-roi semblent s'être faits surtout au hasard des occasions que procurait alors le marché d'art à Rome et à Naples, à cette date moins dépourvu cependant d'œuvres intéressantes que le Nord de l'Italie.

Il ne saurait être question de commenter ici les principales pièces de cette collection qu'on se réjouit de voir aujourd'hui si bien publiée, des notices détaillées fournissant en effet l'essentiel des parallèles auxquels on pouvait songer. On notera un nouvel exemplaire de statue en « Hüftmantel » (n° 9), à ajouter aux listes de S. Maggi, *Riv. di arch.*, XIV, 1990, p. 74 (type A) ; d'intéressants portraits (n°s 10, qui eût pu fournir l'occasion d'un plus long développement, 16 – un excellent Titus –, 22, 25 – Antinoüs –, 35) ; les deux répliques de l'Athéna du « type Médicis » (n°s 48-49) ; et surtout le jeune homme blessé d'un rampant de fronton (n° 78), si proche des Niobides, et l'acrotère à l'Apollon citharède (n° 79), originaux grecs du v^e siècle que leur qualité a conduit à déposer, depuis 1953, au Musée archéologique de Séville, en même temps qu'une des rares répliques complètes de l'Hermès « type Richelieu » (n° 80). Quatre reliefs, dont un exemplaire de la Théoxénie de Dionysos (*alias* « Visite chez Ikarios », n° 83), signalés au xviii^e siècle comme appartenant au duc de Medinaceli à Madrid, mais aujourd'hui dans une collection privée de Cordoue, complètent le volume. On signalera aussi, encore que la publication d'ensemble en soit réservée à Th. Schäfer (cf. déjà *AA*, 1996, p. 549), les différentes plaques d'un « relief historique » évoquant, semble-t-il, la bataille d'Actium (n°s 57-58), relief connu de Montfaucon (*L'Antiquité expliquée*, IV. 1, p. 289-293, pl. 142), mais depuis lors bien oublié, plaques qui pourraient avoir appartenu au même monument que la scène plus célèbre de Budapest ; on les trouvera reproduits aux pl. 68-71 et plus brièvement présentés. Leur importance pour l'histoire de ce type de sculpture ne saurait laisser personne indiffé-

rent ; on attendra donc avec impatience l'édition que doit en procurer Th. Schäfer.

Restent les doutes que toute publication de collections aussi anciennement constituées ne manquent pas de soulever. Moins optimiste que l'A., je soupçonnerais les portraits suivants d'avoir été très retravaillés, voire de ne pas être antiques : n° 4 (M. Trunk hésitait déjà), 8 (très retouché, sinon certainement moderne), 15 (extraordinairement sec), 18 (M. Trunk hésite aussi), 28 (que le travail de la moustache et de la barbe invite à suspecter), 36 (à tout le moins retouché). La tentative de réhabiliter une étonnante tête de jeune femme (n° 27), dont on connaît maints exemplaires modernes, ne convainc guère non plus : le modelé et la facture de la chevelure (du chignon notamment) ne me paraissent pas antiques. Quant au n° 7, rattaché ici au « Marcellus » du Capitole, une étude récente des principaux exemplaires de la série m'a convaincu qu'il ne pouvait être considéré comme en faisant partie ; très retouché, lui aussi, si l'ensemble est bien antique, il figure un tout autre personnage que les buste et têtes de Naples, du Capitole et de Toulouse (cf. J.-Ch. Balty, D. Cazes, *Sculptures antiques de Chiragan [Martres-Tolosane]*, I.1. *Les portraits romains, Époque julio-claudienne*, Toulouse, 2005, p. 105-106).

On saluera comme il se doit cette superbe édition d'une des trop rares collections de la Renaissance qui nous soient parvenues quasiment en l'état. On ne l'a que trop longtemps négligée, mais elle est ici remise en pleine lumière – et dans tout son contexte – dans ce magnifique volume qui va bien au-delà, je l'ai dit d'entrée de jeu, de la seule publication d'œuvres en grande partie inédites. Auteur et éditeur ont bien mérité de nos études.

Jean-Charles Balty,

Émérite de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV),
1, avenue de la Résistance,
82600 Aucamville.

Dentzer-Feydy Jacqueline, Dentzer Jean-Marie, Blanc Pierre-Marie éd., *Hauran, II : Les installations de Si' 8, du sanctuaire à l'établissement viticole* (*Bibliothèque archéologique et historique*, 164), Beyrouth, Institut français d'archéologie du Proche-Orient, 2003, 2 vol. 22,5 × 28 ; vol. 1 : 332 p., fig. ds t. ; vol. 2 : 199 pl.

Cet ouvrage collectif (près d'une trentaine de collaborateurs) présente les résultats de l'étude du site de Si' 8, à proximité d'un axe routier menant à

la ville de Qanawat dans le Hauran (l'antique Canatha). Cette région basaltique du Sud de la Syrie était un point de rencontre entre différents

peuples, nomades ou sédentaires, entre le 1^{er} siècle av. n. è. et les VI^e-VII^e de n. è. Cette étude fait suite à *Hauran, I, Recherches archéologiques sur la Syrie du Sud à l'époque hellénistique et romaine*, édité en 1985, dans lequel l'équipe de l'ERA 20 du CNRS avait réuni les premiers résultats de ses recherches sur le développement de la Syrie du Sud basaltique, de l'époque hellénistique à l'avènement de l'Islam : géomorphologie, histoire économique, étude des voies de communication, des inscriptions, du matériel archéologique, du décor architectural, de la sculpture en ronde bosse... *Hauran, II* approfondit les thèmes abordés dans le volume précédent à partir de l'étude particulière du site de Si' 8.

C'est donc à travers une approche pluridisciplinaire que nous est présenté cet ensemble architectural relativement petit, fouillé entre 1978 et 1981, qui fut initialement un sanctuaire avant d'être transformé en pressoir à raisins. Un grand sanctuaire de pèlerinage dédié à Baalshamîn, daté de la fin du 1^{er} siècle av. n. è., étudié par la même équipe dirigée par J.-M. Dentzer, est situé à l'extrémité d'un éperon rocheux qui surplombe ces ruines. Il « apparaît actuellement non seulement comme un haut-lieu mais aussi comme un sanctuaire de carrefour entre la steppe et les zones cultivées du Jebel » (p. 106). La fouille du petit sanctuaire de Si'8, qui devait probablement être en relation avec celui de Baalshamîn, a procuré une stratigraphie et le matériel associé que le mauvais état de conservation du grand sanctuaire ne permettait pas d'obtenir.

La première partie (p. 12-39) retrace l'histoire du site telle que la révèle la fouille : une occupation à la période hellénistique (installation domestique ?), puis la construction du sanctuaire dans le dernier quart du 1^{er} siècle, qui est remanié vers la fin du IV^e ou au début du V^e (après un séisme ?) pour un nouvel usage indéterminé, suivi d'un abandon, puis de réoccupations sporadiques ou saisonnières, avant la transformation en pressoir (omeyyade tardif). La présentation des structures, puis des données stratigraphiques, est très complète et accompagnée de nombreuses photographies, ainsi que de tous les diagrammes et coupes stratigraphiques dans le volume de planches.

La deuxième partie est consacrée à l'étude architecturale du sanctuaire (p. 40-111). Il se compose d'une cour bordée de gradins, et probablement de portiques, qui précédait un édifice dont la façade est conservée, mais dont le plan et la restitution sont hypothétiques. Cet ensemble s'ouvre à l'Est, ce qui est l'orientation adoptée le plus couramment dans les monuments cultuels du Proche-Orient. Des *ex-voto* étaient présentés

sur les gradins, usage qui est attesté dans d'autres sanctuaires de la région et notamment dans la cour 2 du grand sanctuaire de Si'. Quelques-uns de ces *ex-voto*, en pierre, sont conservés : petit autel « à cornes », colonnettes, fragments de statues et une inscription qui a pu être la dédicace d'un *ex-voto*. Une monnaie nabatéenne datable des années 70-75 de n. è., placée sous le seuil du monument, procure un *terminus post quem* pour la construction du petit sanctuaire. J. Dentzer-Feydy évoque « un milieu décoratif composite, qui a pour base la culture hellénistique tardive de Syrie intérieure, constituée elle-même d'un substrat oriental ancien, d'influences parthes et de motifs hellénisés plus ou moins déformés » (p. 101) et suppose l'existence d'un atelier qui aurait travaillé à Si', Canatha et Suweida. Des planches thématiques permettent de comparer aisément le décor de Si' et celui des villes de la région (pl. 79 sur les chapiteaux corinthiens et doriques du Hauran et de Pétra, par ex.). Les éléments du décor architectural du sanctuaire sont classés par type, un dessin accompagne la photo à une même échelle et des schémas proposent des restitutions afin de situer la position initiale des blocs.

Le pressoir omeyyade, installé dans la cour du sanctuaire, est analysé dans la troisième partie (p. 112-197). Les pressoirs à raisins sont nombreux dans la région et confirment qu'à l'époque médiévale on y fabrique encore du vin. Les auteurs distinguent les pressoirs simples, sans presse, construits en blocs de basalte ou creusé dans la roche, composés d'une aire de foulage associée à une cuve en contrebas qui reçoit le moût, et les pressoirs complexes qui sont plus fréquents dans la région. Celui de Si' 8 appartient à cette deuxième catégorie ; il s'agit d'un ensemble de plan rectangulaire, comportant six cuves intégrées dans des cellules de dimensions variables, construites successivement autour d'une aire centrale. Un mécanisme de pressage en bois prenait place au centre de celle-ci, il n'en subsiste que la mortaise d'encastrement. Une « tour », annexe du pressoir, est logée à l'arrière de la façade de l'édifice principal du sanctuaire du 1^{er} siècle, dans la baie centrale de cette façade. D'autres pressoirs inédits de Si' et des alentours sont présentés en détail. Cette partie se termine sur l'étude de la place de la vigne en Syrie du Sud et de l'économie végétale à Bosra et Si' à l'époque romaine, grâce à l'étude des macrorestes végétaux.

La quatrième partie est consacrée au matériel archéologique (p. 197-229) : une céramique principalement produite localement, avec des pâtes basaltiques et des verres importés. On peut regretter l'absence de photographie, et des plan-

ches trop denses dans le deuxième volume, alors que les figures présentées dans le premier, à une plus grande échelle, sont bien lisibles.

Les 261 monnaies découvertes lors de la fouille sont étudiées dans le cinquième chapitre par Ch. Augé (p. 230-267). Les plus nombreuses sont les monnaies nabatéennes (p. 236), puis les très petites monnaies (de 3 à 9 mm) trouvées dans un même secteur (contenu d'une bourse ?) et qui, d'après le contexte stratigraphique, seraient contemporaines de la phase d'utilisation du sanctuaire (p. 240), et les monnaies provinciales frappées dans les ateliers proches : Canatha et Bosra, mais également Alexandrie, à l'époque de Trajan (p. 234). Un certain nombre de pièces sont très usées, coupées : la rareté du petit numéraire de bronze dans le Hauran au cours des 1^{er} et 2^e siècles de n. è. explique leur utilisation prolongée. Aucune monnaie byzantine ou byzantino-arabe n'a été découverte, alors que le site était encore occupé à cette période, et seuls deux *fulus* omeyyades ont été trouvés.

Les inscriptions découvertes à Si' (p. 268-285) sont nabatéennes, grecques, bilingue araméo-grecque, ou safaitique. Elles confirment le rayonnement régional du grand sanctuaire de Baalshamin, sanctuaire de pèlerinage, fédérateur des populations de la région.

Le réseau routier du Hauran (p. 286-316) est réexaminé par Th. Bauzou à partir de photos aériennes, des itinéraires antiques et de prospections au sol. Il est présenté étape par étape. Les routes principales, empierrées, évitent les grandes agglomérations (sauf Bosra, capitale de la province) qui y sont reliées par des axes secondaires, afin de permettre une circulation rapide et sûre. Ces voies étaient construites initialement pour le déplacement de l'armée et de l'administration.

Enfin, en annexe (p. 317-322), Th. Weber présente les fragments de sculpture provenant de la fouille ou conservés au musée de Suweida et réattribués par les auteurs au site de Si' 8. Ils pourraient provenir d'un groupe statuaire comprenant un char attelé tiré par deux animaux, analogue à celui découvert dans le sanctuaire de Sahr al Leja, mais aussi aux fragments découverts dans le grand sanctuaire de Si' (attelage de chevaux).

Le découpage adopté dans ce livre entraîne quelques répétitions, mais a pour avantage de permettre une lecture par chapitres, rendue d'autant plus aisée qu'ils sont précédés de résumés. La publication de l'étude du site de Si' 8 est un point de départ pour une réflexion plus vaste qui aboutit à des articles de synthèse, comme, par ex., sur le fonctionnement des presses à raisins au Proche-Orient (p. 147-162), ou sur les cartes antiques de Syrie (p. 311-316), ou encore à une note sur le travail du basalte par J.-Cl. Bessac (p. 55-60). Avec une table des matières et des résumés des chapitres en arabe, elle est accompagnée d'un volume de planches très commode à consulter, qui présente notamment des axonométries des éléments conservés en face des restitutions probables, ou des dépliants pour les relevés pierres à pierres.

Une conclusion reprenant ces multiples problématiques aurait été la bienvenue, tant ce livre est riche en nouvelles données et essentiel pour la compréhension de l'identité culturelle de la région.

Isabelle Chrétien-Happe,

Institut français du Proche-Orient,
BP 3694,
Damas, Syrie.

Bonifacio Raffaella, *Ritratti romani da Pompei (Archaeologia Perusina, 14)*, Rome, Giorgio Bretschneider, 1997, 1 vol. 22 × 30, 146 p., 44 pl. h. t.

Le retard mis à rendre compte de ce volume n'a d'égal – et c'est bien la raison même de ce délai – que mon embarras à juger de l'opportunité qu'il y avait à revenir sur ces portraits de Pompéi auxquels A. De Franciscis avait consacré une première étude en 1951 : *Il ritratto romano a Pompei (Memorie dell'Accademia di Archeologia Lettere et Belle Arti di Napoli, I)*. Leur nombre ne s'est guère accru depuis cette date. Tout au plus R. Bonifacio a-t-elle tenu compte ici de quelques

statues funéraires (n^{os} 15-22) de la nécropole de Porta Nocera, mises au jour en 1954, ajouté deux têtes féminines provenant du temple d'Isis (n^{os} 9 et 10), têtes que son prédécesseur considérait comme « idéales » (cf. sa n. 157, p. 81), et une statuette de la Casa dei Scenziati (n^o 31) qu'il avait éliminée comme hellénistique ; elle fait sienne également l'identification, proposée par E. J. Dwyer, *Pompeian Domestic Sculpture*, Rome, 1982, p. 96, du buste 6192 du Musée national de

Naples – et non de la tête 120424, comme De Franciscis, qui se proposait cependant de reprendre le problème – comme étant l'œuvre découverte le 8 août 1861 dans le *tablinum* de la Casa del Citarista (on rappellera pourtant que ce buste est donné par Ruesch, *Guida*, n° 974, p. 235, comme provenant d'Herculanum et que le *Giornale dei Soprastanti*, cité *in extenso* par R. Bonifacio, parle, tout comme Fiorelli, non de « busto muliebre », comme l'écrit Dwyer, mais de « testa muliebre ». Un réel doute subsiste donc). Sans doute s'agit-il désormais d'un véritable catalogue, aux notices très correctement et systématiquement structurées – le livre de De Franciscis tenait davantage de l'essai –, mais il demeure bien scolaire par certains aspects : son introduction, qui n'est qu'un survol superficiel des principales prises de position sur le portrait romain, et son énumération de toutes les opinions successivement énoncées à propos des œuvres les plus connues. Mais ce qui surprend le plus, c'est l'indigence (aucune vue de face de la tête n° 6, aucun détail de celle des statues n° 7, 8, 11, 15, 16, 18-22, 42 et 51) et la qualité souvent très médiocre de la documentation photographique (cf. les pl. I et XXIX pour les célèbres Sorex et Caecilius Felix, dont on trouve heureusement ailleurs de remarquables clichés) ; certains portraits ne sont reproduits que de trois-quarts ; quelques-uns ont droit aux quatre vues (face, dos et profils), aujourd'hui traditionnelles ; d'autres, à une ou deux seulement.

Certes, R. Bonifacio a repris les vieux inventaires et réussi à préciser certaines provenances ; elle procure aussi une véritable notice pour chacune de ces œuvres, mais on s'étonne de nombre de négligences, de l'oubli de toute référence à son prédécesseur pour le n° 40 p. 100, comme si l'œuvre ne figurait pas dans l'étude de 1951 (elle y est bien à la p. 49, fig. 44-45) ; de l'incohérence du renvoi à l'illustration de ce dernier livre (les n° 1, 4, 5 et 50 en sont dépourvus ; le n° 8 est aux fig. 70-71, non 170-171) ; de la rapidité de certaines notes techniques (le Tibère n° 50, dont l'état de conservation est considéré comme « buono », p. 122, sans autre précision, a le buste et les yeux modernes ; cf. De Franciscis, légende de la fig. 34) ; du caractère erroné de certaine référence bibliographique (n. 33 p. 123 : Polacco, *Il volto di Tiberio*, p. 142 sq., ne cite aucun portrait d'Oslo... [cf. d'ailleurs l'index p. 201 s.v.] ; il y a là télescopage des n. 32 et 33) ; de l'absence de quelques autres (le buste n° 43 figure dans l'étude de K. Polaschek, *Studien zu einem Frauenkopf im Landesmuseum Trier und zur weiblichen Haartracht der iulisch-claudischen Zeit*, *Trierer Zeitschr.*, XXXV, 1972,

p. 180, n. 171 c et fig. 11.9). On s'étonnera surtout de ne trouver aucun renvoi au récent catalogue d'E. Pozzi *et al.*, *Le collezioni del Museo nazionale di Napoli*, I. 2. *La scultura greco-romana*, Naples, 1989. On eût attendu plus de soin d'un travail qui visait à « aggiornare la ricerca del De Franciscis » (p. 14).

Cela dit – et il importait de le dire –, on saura gré à R. Bonifacio de s'être à nouveau penchée sur les rapports des premières fouilles : vingt-sept têtes, bustes ou statues-portraits y sont çà et là mentionnés, qui semblent avoir aujourd'hui disparu, mais s'ajoutent donc aux cinquante-deux autres reprises dans le catalogue ; c'est une bonne moitié de plus, qui porte donc à près de quatre-vingts le nombre total de portraits exhumés à Pompéi – ce qui n'est assurément pas négligeable. Quant à la classification adoptée, qui ne suit pas l'ordre chronologique des œuvres mais les regroupe en statues honorifiques, portraits funéraires et portraits privés, elle a sans doute l'avantage d'autoriser quelques considérations sur le « pouvoir des images », comme l'écrit l'A. (p. 129), reprenant la formule bien connue de P. Zanker. Mais les types statuaires destinés aux nécropoles ne sont guère différents de ceux destinés à la place publique, la ville des morts renvoyant sans cesse à celle des vivants, et l'on ne saurait affirmer (p. 170), l'échantillon étant assez limité malgré tout, qu'il y a davantage de réalisme dans les portraits funéraires féminins que dans les statues honorifiques correspondantes (en fait, les deux seules statues d'Eumachie et de la soi-disant Octavie ou Livie provenant du *macellum* [n° 11 et 12]). Le problème des ateliers est abordé, l'A. prenant en compte diverses découvertes récentes dans la zone des Champs Phlégreens pour envisager que certaines de ces sculptures pompéiennes puissent également être l'œuvre d'officines campaniennes ; on eût aimé cependant une étude précise, qu'invitaient à nous donner ces découvertes d'une seule et même ville dont la vie s'était, un jour d'août 79, si brutalement arrêtée à jamais.

Sur les cinquante-deux portraits ici retenus, douze appartiennent à la sphère publique et à des monuments officiels, civils ou religieux, dix-sept proviennent des nécropoles, quinze ont été mis au jour dans un contexte privé (toute information manque malheureusement pour les huit autres). C'est le groupe des portraits privés qui est ici le plus original en regard des découvertes habituelles. Plusieurs d'entre eux étaient encore fixés sur un hermès inscrit qui nous a ainsi conservé, en tout ou en partie, le nom du personnage représenté (C. Cornelius Rufus, Vesonius Primus, L. Caecilius Felix). Leur localisation dans

le *tablinum* ou l'*atrium* de la maison, qui comptent au nombre des parties les plus publiques de la *domus*, suffit à montrer également que les limites entre sphère publique et sphère privée ne sont pas toujours aussi nettes qu'on ne l'a un moment pensé.

Une comparaison avec le matériel infiniment plus riche d'Herculanum eût été également sou-

haitable ; il n'y est fait que de trop rares et trop générales allusions.

Jean-Charles Balty,

*Émérite de l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV),
1, avenue de la Résistance,
82600 Aucamville.*

Briquel Dominique, *Les Étrusques*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2005, 1 vol. broché 11,5 × 17,5, 126 p., 1 carte.

Le précédent « Que sais-je » sur la question datait de 1954 et était dû à notre maître R. Bloch. Il était urgent de renouveler le sujet, car, en cinquante ans, le chemin parcouru est considérable, tant sur le plan archéologique que dans le domaine linguistique. En 126 pages d'une rare densité, l'A. parvient à parcourir le vaste champ de l'étruscologie et à proposer, plus que des connaissances ou des conclusions, qui sont dans ce domaine toujours provisoires, une orientation de la discipline elle-même.

L'histoire au sens chronologique du terme, la succession des événements datés, les personnes et les institutions, les structures sociales et la place de la femme, les fonctions économiques et techniques, sont exposées de manière rapide et sûre, mais là n'est pas le centre réel du sujet. De même, l'exposé sur la religion, et sa survie, à la fois précis et original, apporte toutes les informations fondamentales sur le sujet.

Mais ce sont les deux problèmes majeurs de l'étruscologie, celui des « origines » et celui de la langue, qui d'ailleurs sont à l'origine du mythe récurrent du « mystère » étrusque, qui donnent lieu à des exposés d'une exceptionnelle rigueur et d'une grande clarté.

Les trois livres que D. Briquel a consacrés à l'étude critique des « sources » des légendes originelles font de lui le spécialiste incontestable de ces questions. Nous en trouvons un résumé lumineux dans ce petit livre. Chacune des « origines » est en fait le résultat d'une propagande politique. Les Étrusques étaient souvent présentés comme des Lydiens ou des Pélasges émigrés, lointains cousins des Grecs, et en conséquence alliés parfaitement acceptables pour certaines cités grecques. Hérodote, d'un côté, Hellanicos, de l'autre, ont diffusé ces thèmes qui convenaient à la propagande athénienne. En revanche, les Syracusains, adversaires résolus des cités côtières étrus-

ques, ne pouvaient que dicter la thèse de Denys d'Halicarnasse qui les disait autochtones, donc barbares. Faute d'avoir décodé ces « origines » de simple propagande, le prétendu « mystère » des origines a longtemps été posé en des termes absurdes ; M. Pallottino, en proposant de lui substituer le concept de formation, a complètement retourné le problème. Puisse le « Que sais-je » faire disparaître cette fausse question.

Le problème de la langue est étroitement lié à la question des « origines ». L'étrusque n'est pas une langue indo-européenne : est-ce donc une langue d'émigrants ou, au contraire, une survivance d'un substrat linguistique pré-indo-européen ? En vertu du principe que tout ce qui ne ressemble à rien se ressemble, les rapprochements les plus délirants ont été proposés par des linguistes du dimanche. L'absence de bilingue et la relative pauvreté de la plupart des inscriptions expliquent que les progrès ont été lents et que les textes les plus longs, comme celui de la toute récente « Tabula cortonensis », ne peuvent toujours pas être traduits de manière certaine. D. Briquel, en une trentaine de pages remarquables, offre dans ce petit livre une brève synthèse des recherches actuelles. Après avoir brièvement présenté l'écriture, venue des abécédaires grecs de Cumes, et la phonétique, identique à celle de la langue de Lemnos et des inscriptions de Rhétie, après avoir décrit le livre de Zagreb, la tuile de Capoue, la table de Cortone et la cippe de Pérouse, les quatre textes les plus longs parvenus jusqu'à nous, l'A. expose quelques-uns des acquis les plus récents.

Devant l'inadéquation de la méthode étymologique, les succès limités de la technique dite « combinatoire », ce sont les pseudo-bilingues qui se révèlent les plus utiles. Ainsi, les formules de don, ou les inscriptions « parlantes », où les objets déclarent, par exemple : « Je suis la coupe

d'Untel », ont une structure comparable en grec et en étrusque. Elles permettent de retrouver le sens de certains mots, et surtout les formes particulières marquant la fonction de ces mots. Les formes actives et passives, le temps des verbes, les désinences du masculin et du féminin, les formes du singulier et du pluriel, les « cas » (nominatif, génitif, pertinentif, locatif et, pour les pronoms, accusatif) nous sont désormais assez bien connus grâce à l'étude systématique de courtes inscriptions dont on peut comparer les constructions avec celles d'inscriptions latines, ombriennes ou grecques. On voit que les progrès, surtout en ce qui concerne la morphologie et plus encore le vocabulaire, sont lents, mais la connaissance de cette langue aggluti-

nante avance ainsi chaque année, et le sens des textes les plus longs est globalement acquis.

Le petit livre de D. Briquel, outre le fait qu'il offre un aperçu rapide sur l'ensemble de la civilisation étrusque, a l'énorme mérite de faire le point avec une parfaite rigueur sur les deux questions les plus sensibles, les plus difficiles et les plus controversées de l'étruscologie : les origines et la langue. Disons que le « mystère » en prend un coup ! Bravo !

Jean-René Jannot,

Émérite de l'Université de Nantes,
40, rue de l'Île-aux-Moines,
56000 Vannes.

Lubtchansky Natacha, *Le cavalier tyrrhénien, Représentations étrusques dans l'Italie archaïque* (BEFAR, 320), Rome, EFR, 2005, 1 vol. 22 × 28,5, 346 p., 177 fig. ds t.

Le titre est élégant, presque poétique, mais un peu inexact car il nous fait espérer une recherche centrée exclusivement sur la cavalerie étrusque ou du moins sur celle de la côte tyrrhénienne ; or le domaine parcouru est beaucoup plus vaste. C'est le sous-titre qui annonce le programme réel de ce travail, lequel étudie successivement les cavaliers de Sybaris et de Grande-Grèce, ceux des peuples indigènes de Basilicate et, enfin, les problèmes équestres de la Campanie avant d'analyser la cavalerie en Étrurie, dans ses rapports avec les rites propres à la jeunesse et dans ses dimensions sociale, militaire, funéraire et agonistique. L'étude aboutit tout naturellement à des réflexions spécifiques sur l'*Equitatus* romain. Ce travail est, de surcroît, un véritable outil pour le chercheur qui peut y trouver, en annexes, une publication des sources textuelles, une liste très riche de sources figurées, un index efficace et une large bibliographie.

Quelle est donc la fonction de la cavalerie ? La première des questions concerne la finalité de l'art équestre pratiqué à Sybaris et, par extension, dans quelques centres secondaires ultérieurs. L'effectif important de cette cavalerie, sa mise recherchée et sa haute technicité sont, depuis l'Antiquité, autant de confirmations du luxe excessif et de la « mollesse » que les auteurs bien-pensants reprochent traditionnellement aux citoyens de Sybaris. L'A. démontre de manière convaincante qu'il s'agit en réalité d'un choix

militaire, conforme aux origines de la colonie, à la structure aristocratique du corps civique et à la richesse du terroir. Quant au raffinement de la pratique équestre, il témoigne, au moins partiellement, comme le développement de la « haute école » dans l'Europe du XVIII^e siècle, de l'adaptation de la cavalerie au combat contre les formations compactes de fantassins.

Dans les cités indigènes de la Basilicate, l'A. met en évidence, à partir de documents archéologiques, le rôle du sabre de cavalerie (souvent confondu avec la *machaira* sacrificielle !) et l'importance tactique du combattant monté, le plus souvent accompagné d'un page à cheval, d'un valet d'armes, comme à Armentum. Là aussi apparaissent, comme à Serra di Vaglio, les hoplites montés, dont la mobilité dans les combats peut avoir un rôle capital. Plus que le char de prestige, vestige d'un autre temps, c'est le cheval monté ou, mieux, les deux chevaux du cavalier et de son valet d'armes qui, comme dans certaines cités grecques voisines ou chez les Étrusques méridionaux, caractérisent, dans les sépultures, l'aristocrate local.

Les cavaliers (et les « chevaliers ») campaniens de la fin de l'archaïsme ont depuis toujours passionné les historiens. Leur rôle dans les vicissitudes politiques de Cumès, leurs rapports avec les appétits expansionnistes de Rome, leurs relations supposées ou réelles avec l'aristocratie de Chiusi en ont fait un sujet d'étude politique et sociolo-

gique. Les *lèbès* de Capoue montrent à l'envi ces jeunes cavaliers s'entraînant au tir à l'arc, pratiquant le difficile exercice du *desultor*, le plus souvent dans le cadre de jeux ou de rites de passage. Ainsi, l'éducation du jeune aristocrate campanien est d'abord équestre. Mais ces thèmes, qui jusqu'au milieu du *v^e* siècle ne sont pas guerriers, se transforment et se militarisent, et bientôt apparaît le cavalier porteur de trophée qui devient si fréquent au *iv^e* siècle dans les peintures de tombes lucaniennes.

Nul doute que les hoplites montés campaniens n'aient eu une fonction très efficace dans les combats livrés tant à Capoue qu'à Cumès. Cette pratique du combat équestre, que les sources grecques qualifient volontiers de « barbare », se retrouve dans toute l'Italie méridionale hellénisée ainsi que chez les Étrusques qui jouèrent un rôle important dans l'adoption de ces tactiques en Campanie. Cela suggère que la guerre est loin de se conformer au schéma officiel de la rencontre hoplitique. Dans les guerres locales, faites de coups de mains et d'incursions, de raids et de harcèlements, la cavalerie, si peu athénienne, est l'arme essentielle.

La cavalerie présente en Étrurie un visage à peine différent : discipline de la jeunesse, elle a un rôle pédagogique, une vocation élitiste, une dimension aristocratique manifeste, et certainement aussi une fonction militaire. L'A. aborde la question en tentant l'exégèse de la Tombe – tarquinienne – du Baron. Que n'a-t-on écrit sur ce sujet ! Les cavaliers affrontés, et surtout les deux jeunes gens tenant chacun un cheval de part et d'autre d'une femme debout, qui relève le coude droit en portant la main derrière son épaule, ont été le plus souvent interprétés comme étant les Dioscures exerçant ici une fonction funéraire. En quelques pages fortement argumentées, le culte de Castor et Pollux dans l'Étrurie archaïque est réévalué, relativisé, le rôle funéraire des jumeaux divins remis en question (en particulier dans le cas de la Tombe du lit funèbre), et leur fonction de protecteurs de la jeunesse cavalière, la seule qui soit attestée, bien mise en évidence. L'imagerie de la Tombe du Baron serait ainsi « domestique » et s'attacherait à montrer des moments essentiels de la vie de la défunte, deux fois représentée, toujours en présence de jeunes cavaliers. L'argumentation est habile et prudente, plus convaincante que celle qui prévaut d'ordinaire et qui ne nous paraît pas du tout certaine, mais elle nous laisse encore insatisfait. Dans un milieu aristocratique et « équestre », le sens de ces scènes demeure, à nos yeux, parfaitement énigmatique. Le miroir du British Museum (fig. 106) et le groupe de bronze d'un trépied vulcien (Cab.

Méd. BN, 1472) montrent le même geste que celui de la figure féminine de la paroi gauche de la T. du Baron. Ces trois scènes demeurent inexplicables, même si le modèle venu de Grèce représentait deux prétendants convoitant la même femme ; l'exégèse de ces deux monuments nous semble difficile, mais essentielle pour comprendre les peintures de la T. du Baron. Retenons de ce chapitre passionnant la critique pertinente de la prétendue présence des Dioscures sur les parois des tombes archaïques, et l'évidente valeur sociale de cette imagerie.

L'iconographie militaire équestre se trouve renouvelée, peu avant le milieu du *v^e* s., par une représentation d'une amphore de Chianciano : on y voit une scène de « triomphe » de deux cavaliers, conduisant des captifs nus et portant des dépouilles. C'est le surprenant prototype de ce que seront, près d'un siècle plus tard, les « triomphes » peints dans les tombes lucaniennes. Tout autour de cette représentation, l'A. regroupe des représentations de cavaliers combattant et elle conclut à l'importance de l'arme équestre dans les conflits de l'Étrurie intérieure. Mais nous savons que cette cavalerie pouvait intervenir assez loin, ainsi à Syracuse au cours de l'expédition de Sicile. L'affirmation des valeurs aristocratiques s'exprime aussi dans l'imagerie des cavalcades qui ornent la *simā* de tant d'édifices. La jeunesse cavalière qui y apparaît fait songer à la place qui est la sienne dans la Rome contemporaine, et l'exemple romain, bien connu par les textes, sert ainsi à comprendre ce monde étrusco-italique qui était l'objet de l'étude. On pressent que se dessine dans ce domaine, à la fois social et militaire, une sorte de *koinè* italique.

Voilà donc un travail dont l'intérêt est considérable. Il a la particularité de nous faire pénétrer dans cette question majeure par des documents en apparence mineurs : un texte sur les chevaux dansants, une analyse des tombes de Basilicate ou une amphore atypique ; mais, par ce biais, il aborde et même parcourt l'ensemble de la question et apporte des réponses souvent neuves, qui vont parfois à contre-courant de certaines idées reçues dont la littérature archéologique n'est pas toujours exempte. En un mot, outre son évidente qualité scientifique, la rigueur de ses analyses et l'intérêt de ses conclusions, cette étude a le grand mérite de lancer des débats. Et il ne faut pas s'en priver !

Jean-René Jannot,

Émérite de l'Université de Nantes,
40, rue de l'Île-aux-Moines,
56000 Vannes.